



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

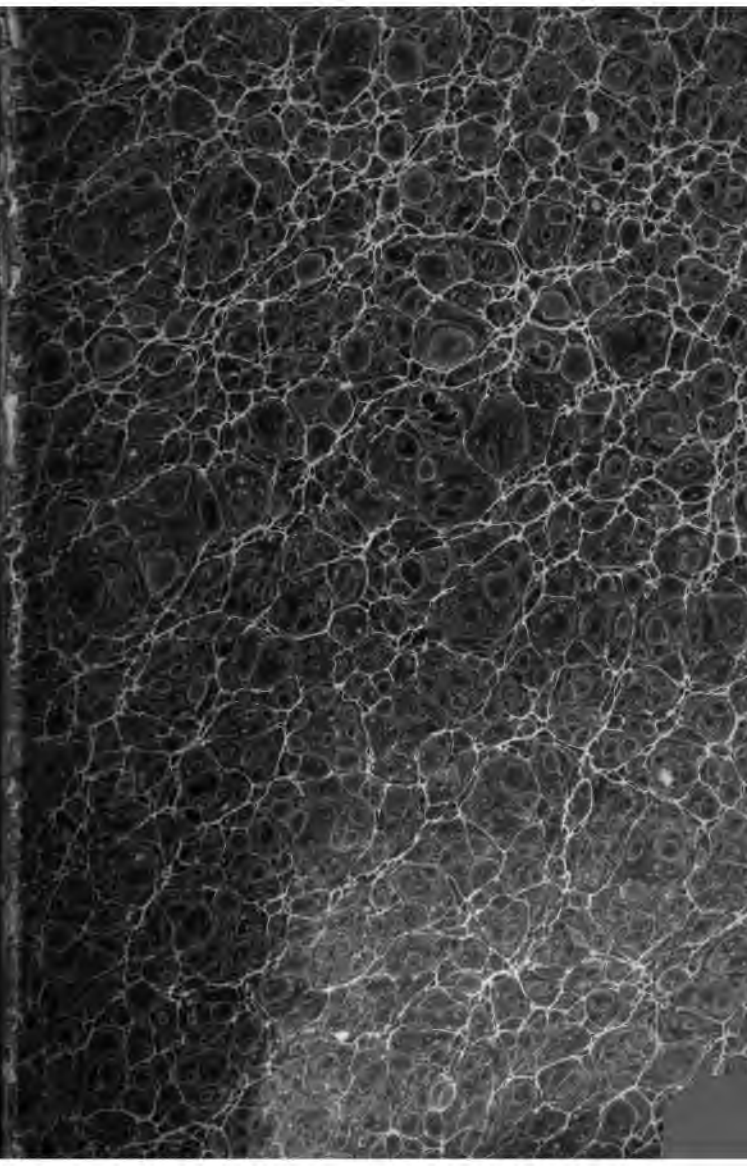
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

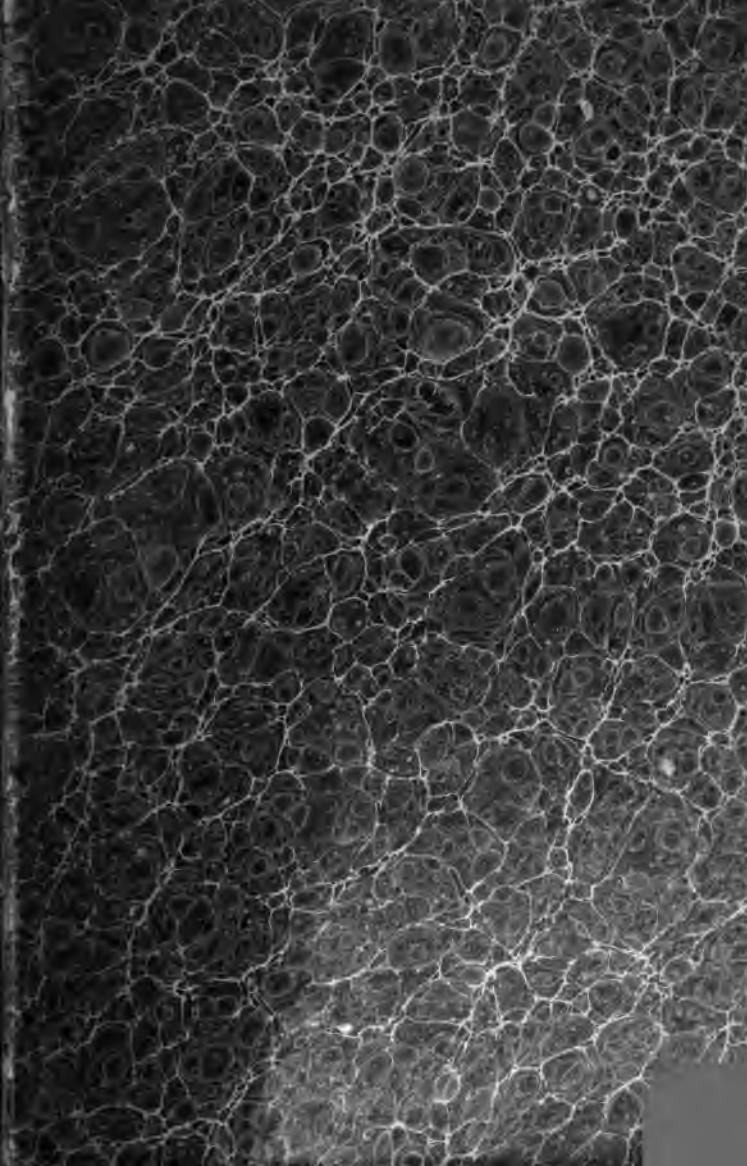
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

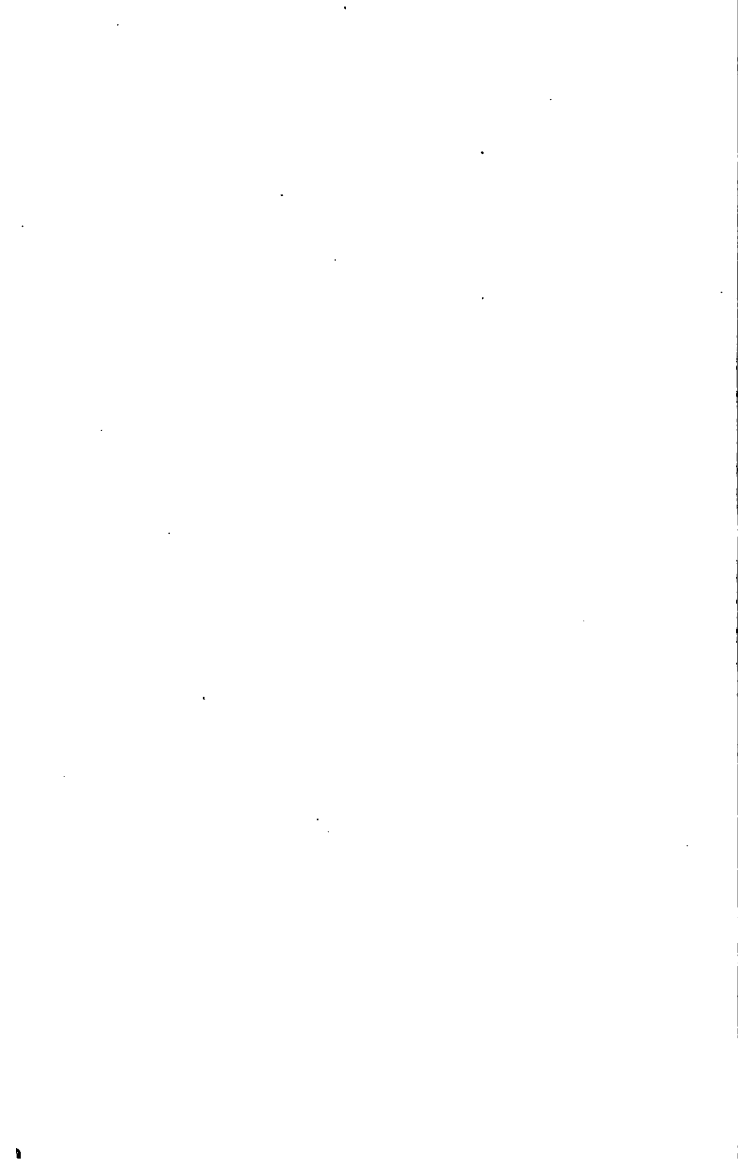




Vet. Fr. III A. 582

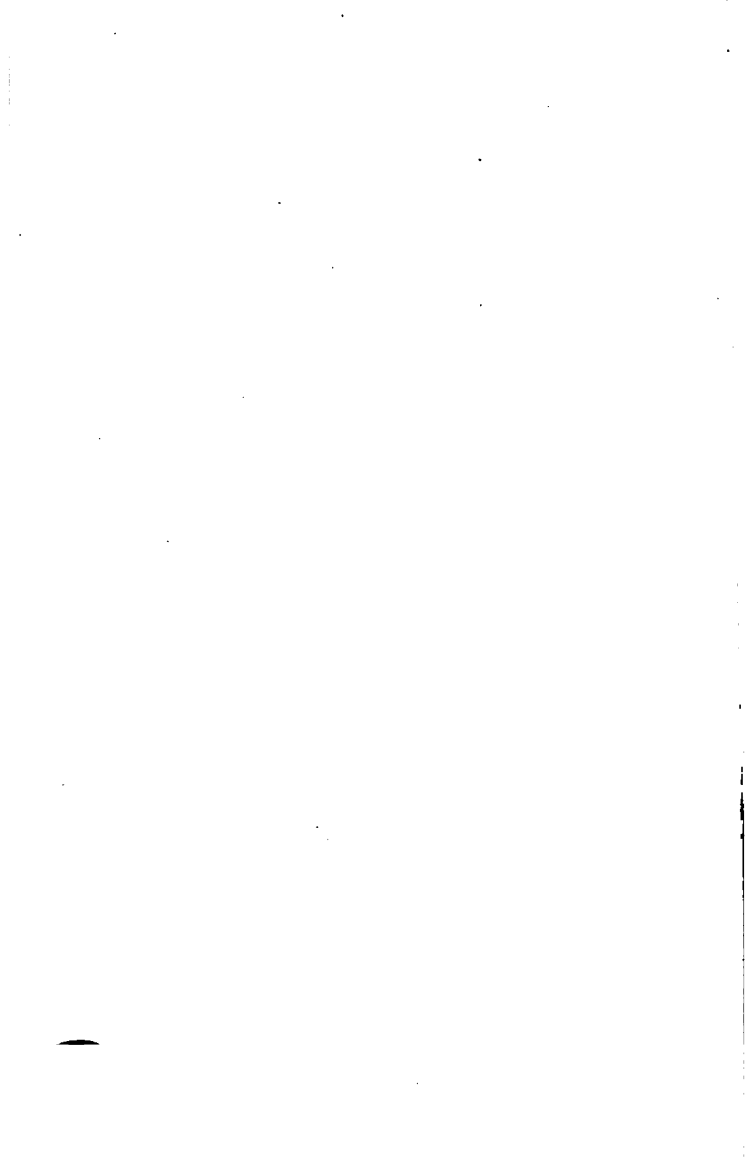


100 200 300



MADAME ISABELLE.





MADAME ISABELLE.



IMP. DE HAUMAN ET C^c. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.

MADAME ISABELLE.

Sic vos non vobis.
Le chantre de Corydon.

LE CHOEUR.

Il ne fait que reprendre sa place.

LE PRINCE.

Je ne fais que reprendre ma place.

ENSEMBLÉ.

LE CHOEUR. Il ne fait { que reprendre { sa { place.
LE PRINCE. Je ne fais { que reprendre { ma { place.

Un Opéra comique.



MADAME ISABELLE

PAR

PETRUS BOREL.

In fact by Emile Souvereyns



Bruzelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET C^e.

—
1844



I.

CE QU'ELLE ME DIT.

Aussi bien, me dit-elle, je veux vous faire une entière confession.

Gabriel avait plus de sang que de race, de solidité que de distinction. Son amour était comme la tenue de ces gens qui ont toujours porté des habits et qui n'en ont jamais su mettre ; tout le monde disait cela autour de moi, et cependant j'estimais Gabriel ; je lui avais découvert une bonne nature et quelques qualités particulières. Je lui permis donc de se présenter chez moi, et, de mon aveu, il me faisait sa cour. Gabriel était pressant, mais maladroit ;

ignorant en tout point de la science des heures. Et, je puis vous le dire, souvent le ciel a fait pour lui plus qu'il ne fera jamais pour personne; mais alors il s'oubliait à ses rêves bleus, *blue dreams*, et me parlait de la littérature du jour : c'était pitoyable. Au contraire, avais-je besoin de repos et de solitude, il me persécutait le plus odieusement du monde : une fois, il parvient à gagner une fille qui me servait, force l'entrée d'une salle de bain où je m'étais retirée, et.... me met dans une colère affreuse. Jugez de mon état ! je m'étais fait saigner le matin ; je le chassai. Il y eut révulsion ; je fus malade. Mais le pauvre homme ne m'avait pas compris. Il cota les progrès de notre liaison comme un compte de banque — Gabriel était dans la finance — il se jugea à découvert de deux mois d'hommages et se remit outrageusement à me baiser la main. Il me fallut de nouveau subir l'ennui de l'écouter parce qu'il n'avait pas su se faire entendre. Et cependant alors il y avait déjà bien trois mois que, pour le monde, et comme vous le dites, il était auprès de moi *le plus heureux des hommes*. Appréciez par ce fait la valeur de l'opinion. Tout à coup Gabriel recommence à parler de ses droits. Mon Dieu ! mais, je ne les lui con-

testais pas, moi ! seulement j'aurais voulu en Gabriel un peu plus de ce que vous avez nommé, je crois, esprit de conduite. A cette époque — novembre dernier — une négociation que je suivais de tous mes vœux venait de se terminer le plus heureusement du monde. La duchesse de D..., dans les salons de qui je n'avais jamais été présentée, m'avait écrit de sa main : « *Je vous attends, et si vous ne venez, j'irai vous embrasser moi-même.* » Et vous le dirai-je ! c'était à Gabriel, parent de la duchesse, que je devais la faveur de cette invitation. J'étais folle de joie ; quelle femme y eût résisté ? Aussi d'abord le comblai-je de grâce ; et en vérité, *je fus très bien* pour lui. Ce fut même à lui, que je réservai ma main pour entrer chez la duchesse, et j'eus sa promesse qu'il viendrait le soir même me prendre chez moi. Huit heures sonnaient et ma toilette, délicieuse et fraîche conception, s'achevait à peine. Quelques derniers apprêts furent terminés et j'allais prendre, des mains de mes habilleuses, mes gants et mon éventail, lorsqu'on frappa à la porte. C'était Gabriel.

II.

Gabriel se jeta à mes genoux , vous connaissez ses façons.

— Madame , s'écria-t-il d'un ton amphatique et déclamatoire , vous avez entre vos mains et ma vie et ma mort. Je viens vous demander la vie.

Je lui répondis avec douceur et voulus le relever.

— Oh ! reprit-il , laissez-moi croire que vous n'êtes ni vaine ni coquette , comme *ils* me le disent. Madame , je vous crois bonne ; madame , vous ne voulez pas que je meure. Écoutez-moi ! et comprenez enfin ce que je souffre. Chaque jour je dépense mes forces dans une lutte trop

inégalé ; j'ai contre moi le ridicule et le désir ; c'est trop à la fois. Chaque jour m'apporte une torture nouvelle.

— Si le ridicule vous atteint, monsieur, lui répondis-je froidement, et par le fait des soins que vous me rendez, dès ce moment regardez-vous comme libre. Je n'exige jamais de sacrifices et n'en accepte de personne.

Gabriel se releva.

— Vous êtes cruelle, madame, et sans que rien vous y oblige. Vous me savez trop bien sous le joug pour craindre de ma part une rupture que je n'aurais pas même, je l'avoue, le courage de feindre. Vous le voyez, je suis franc. Pour être cru, la franchise est encore préférable au plus adroit des mensonges. Quand j'ai parlé de ridicule, ai-je donc entendu ce mot dans le misérable sens qu'a paru lui prêter votre esprit ombrageux — injurieuse interprétation pour tous deux, madame ! — Car c'était sciemment dépraver mes paroles. Mon amour n'a rien qui humilie ; et le vôtre... si vous me l'accordiez... le vôtre !... ah ! j'en aurais l'âme en joie, le cœur enivré, la tête pleine de nobles et éclatantes pensées ! Je porterais le front haut, alors ; mais pour en avoir le droit, hélas ! il faut que je le courbe ici.

Gabriel se précipita de nouveau à mes pieds.
— Que je le courbe toujours, que je le courbe sans espoir.

Je voulus parler, il m'interrompit avec violence :

— J'ai dit ridicule? je le répète : Oui, ridicule en vérité; qui se met sous l'empire des caprices d'une femme; qui se voue au culte d'un dieu sans pitié; qui, d'un seul coup, abjurant son cœur et sa raison, en fait lui-même offrande au génie tourmenteur dont furent menacés son repos et sa liberté! Et, si je parle ainsi, Isabelle, c'est que je suis à vos genoux, et c'est qu'il faut que vous souffriez mes paroles en retour des maux que j'endure.

Comme cette scène menaçait de se prolonger et que j'en redoutais quelque ennuyeuse issue, je songeai aussitôt à l'abréger, à cause même de l'intérêt que m'inspirait Gabriel. Je demurai calme et cherchai, par quelques bienveillantes mais sérieuses paroles, à lui faire comprendre tout ce qu'il y aurait de déraisonnable dans l'emploi, contre moi, de ces moyens de roman. Je lui rappelai combien je lui avais toujours été bonne et dévouée lorsque lui-même s'était montré complaisant et selon le monde. Enfin je le priai sincèrement de renon-

cer à une exagération de langage qu'on tolérait bien, il est vrai, dans quelques mélodrames de boulevard, mais que tout homme de goût devait avec soin proscrire de ses habitudes.

— Voyez d'ailleurs, mon ami, ajoutai-je en lui montrant la pendule dont l'aiguille marquait quelques minutes après huit heures, nous sommes déjà presque en retard, et je serais désolée d'arriver au milieu du tourbillon des indifférens. Peut-être même courrais-je le risque de ne pouvoir approcher la duchesse qui, vous le savez, se trouve sitôt entourée. Voyons, remettez-vous; donnez-moi mon bouquet et partons.

J'allais sonner, il m'arrêta le bras.

— Encore un mot, dit-il, en retenant ma main que je n'eus pas le courage de lui refuser.

— Ainsi, continua-t-il, plus calmes, vous consentez à entendre mes paroles. J'en vais donc dire à votre guise, madame! Ainsi, vous aurez été publiquement à MM. de G.. et de V.. parce que l'un se coiffe d'un chapeau de général, et que l'autre a fait de sa muse une dame d'honneur pour vos pensées? A votre aise! les femmes ont toujours adoré les plumets, et il n'y a pas d'exemple que le madrigal le plus bouffon ait effarouché aucune d'elles;

mais il vous a manqué un avilissement, madame, celui d'appartenir à quelque traitant qui, pour avoir le droit d'y pénétrer, eût certainement doré la porte de votre boudoir. Moi, je vous ai aimée et vous me méprisez ! c'est justice : Vous avez peut-être aimé ces gens-là, et ils ne vous respectaient guère. Pour moi, Isabelle, je ne veux plus être la dupe de vos beaux airs ; il est temps que mes fonctions de chambellan cessent d'être gratuites. Par amour pour vous j'ai pu les accepter ; si ce n'est donc mon amour, reconnaissez aujourd'hui mes services. J'espère surtout que, pour me refuser, vous ne prétexterez plus de l'exagération de mon langage. Celui du général ne pouvait pas être plus simple ; j'atteste le ciel que le langage du poète n'était pas plus clair ! O madame, pour vous j'ai renoncé à l'innocent plaisir de la parodie. A votre tour, soyez indulgente : c'est le dernier des sacrifices que j'avais à vous faire.

III.

En cet endroit de sa confidence , madame Isabelle appuya` avec bienveillance deux de ses doigts sur mon bras , comme pour appeler plus vivement mon attention ; et , par un geste gracieux qui lui appartient et que je ne sais à nulle autre femme , relevant doucement sa tête qu'avait inclinée l'ennui de redire d'aussi cruelles paroles , elle secoua en arrière les belles boucles de ses cheveux qui tombaient à profusion de ses joues et sur son cou. Elle semblait ainsi vouloir recueillir en un seul tous les souvenirs de son récit ; elle cherchait une transition. Ce qui lui restait à dire l'embarrassait. Elle continua :

— Vous le voyez, Gabriel en était venu jusqu'à l'insulte. Si je vous ai rapporté tous ces propos perdus, c'est moins pour me justifier devant vous de l'excessive rigueur que je lui tins, que pour vous expliquer comment j'y fus amenée. J'ai voulu que vous connussiez tous les détails de cette incroyable histoire. Vous en ferez ce que vous voudrez.

J'en ai fait un paragraphe de mon livre.

Madame Isabelle reprit ainsi :

IV.

Se croyant joué, Gabriel avait usé des deux seuls moyens qui ne pouvaient lui réussir auprès de moi—les grandes phrases et l'impertinence—mais d'ailleurs il luttait contre une impossibilité : j'étais habillée. Quant à mon humeur, elle commençait de s'élever et je ne me sentais plus de résignation pour aucune chose. Je pris une résolution désespérée. Il était près de huit heures et demie ; je fis quelques pas pour sortir : Gabriel m'arrêta de nouveau.

Je l'avoue, je fus effrayée.

Ses traits naturellement beaux avaient pris une expression sinistre et dévastée. Ses yeux, qui, jusqu'alors tristes, mais non menaçans, et

comme éclairés d'un rideau de larmes, avaient rayonné de ce doux feu dont la foi sait animer l'amour, étaient devenus atones et sans reflet. C'était bien encore le désir mais ce n'était plus l'espoir. J'étais seule avec Gabriel ; je vous le répète, je fus effrayée.

Je déteste toute manifestation violente. Et pourtant je me sens dominée par la fermeté de la volonté, quand la fermeté du bras s'y associe : je suis femme là. Mais, si effrayée que je sois et à cause même de cet effroi, je puise dans les ressources de mon trouble l'inflexibilité que donne quelquefois le courage. Quand j'ai peur, je suis plus forte — ou moins bonne — comme vous voudrez.

Gabriel m'avait barré le passage.

Sans ajouter une parole, il me ceignit de ses mains et m'enleva dans ses bras comme dans les serres d'un aigle ; je ne jetai aucun cri. De sa part, cette action était quelque chose de surnaturel. Une femme sans tenue se fût évaporée ; je jugeai à propos de n'en rien faire. Et à peine me sentis-je déposer sur les carreaux empilés au fond du boudoir, qu'achevant de dénouer moi-même ma ceinture à moitié détachée dans cette étreinte, je l'arrêtai par ce seul mot :

— Au moins , monsieur , attendrez-vous pour en finir avec moi que j'aie sonné une femme qui me défasse ! Il y a quelque chose ici que je n'ai jamais promis de vous sacrifier : c'est ma toilette.

D'un bond , Gabriel se réfugia à l'extrémité de la chambre , foudroyé et comme atteint de quelque coup mortel ; je le vis porter la main à son cœur , puis chanceler ; mais ce ne fut qu'un instant. Une pâleur éblouissante se répandit sur son visage.

— Non , non ! s'écria-t-il en croisant avec force ses deux bras contre sa poitrine où il sembla comprimer quelque mouvement désordonné ; que personne n'entre ici , à nous voir tous deux , on devinerait qu'il vient de s'y commettre quelque crime !... Tous vos rubans resteront intacts , je vous le jure ! j'en jure mon honneur... — j'allais dire le vôtre ! — Vous sortirez d'ici comme je vous y ai trouvée : sans âme pour aimer , sans cœur pour désirer , sans corps pour sentir ! Un mauvais amas de velours et de satin dont chacun s'éloignerait avec horreur , madame , dans cette fête où vous allez courir , si chacun comme moi avait pu vous entendre. Remettez votre ceinture.

J'avais frappé juste : Gabriel était *désenchanté* et ma toilette sauvée.

Après quoi, il se retira sans scandale ni colère, sans bruit de pas, sans geste d'adieu, comme une ombre détruite par un déplacement de lumière. Il me sembla même, dans l'inquiétude de mon esprit, que la porte, douée de vie et de terreur, s'était reculée à son approche, et lui avait livré passage de ses deux battans ouverts. Une étrange crainte me parcourut et j'écoutai avidement de toute mon oreille, mais je n'entendis que cette lugubre et dernière parole qui monta jusqu'à moi comme une des voix vibrantes de la conscience : *Isabelle, vous venez de tuer le seul homme qui vous aimât.*

Alors je m'aperçus que j'étais seule. Mais le fatal avis ne m'arriva que comme une dérision.

— Oui, tué ! répétais-je à haute voix et pour achever de dissiper par là le fol et rapide effroi que m'avait infligé cette plainte solennelle — tué dans ses désirs et dans son orgueil : magnifique et rude coup pour un aussi faible bras que le mien !

Car je songeais alors, monsieur, et avec bonheur ! combien près, et souvent, j'avais été de ma défaite ; pensée délicieuse au cœur d'une femme ayant vaincu comme moi dans la défense de ses droits. Un coup-d'œil jeté au mi-

roir m'apprit pourtant que ce n'avait pas été sans quelque trouble de mon sang. J'étais sortie du combat toute belle, mais plus émue qu'une bourgeoise qui vient de tromper son mari. Donc, je me hâtai de faire disparaître sous un peu de rouge ces sottes et ridicules traces, et je demandai ma voiture.

V.

Je restai jusqu'à minuit dans les salons de la duchesse ; Gabriel n'y parut point. Le jeune marquis Amaury que j'avais retrouvé là, et que, faute de mieux, je m'étais attaché pendant toute la soirée, s'était singulièrement obstiné à la conquête de mon bouquet. Amaury est un fat glorieux et bavard ; je repoussai constamment sa prétention.

Comme j'étais prête de partir et que je m'enveloppais de mes schalls, Amaury s'approcha une dernière fois de moi et m'adressa une adorable impertinence, — je ne sais plus quoi — une de ces choses qu'on dit à toutes les femmes, et que toutes les femmes ont la sottise de par-

donner en faveur de l'originalité qui les inspire.

— *Madame , je me meurs du désir de vous...*

Le marquis est connu dans le monde pour l'énergie de ses expressions.

— *Vous ne VIOLEREZ que les convenances , monsieur !* répondis-je en prenant un grand air ; mais intérieurement je me mourais de rire.

— *Bah !* reprit le jeune homme en tournant sur ses talons , *les convenances sont de fausses prudes , indignes d'un pareil honneur.*

Et il disparut dans la foule.

VI.

Je me jetai dans ma voiture. Je m'étais follement fatiguée à poser devant quelques femmes qui ne m'avaient peut-être pas vue , et que moi je ne devais plus revoir. La duchesse elle-même , qui la veille m'avait écrit un si charmant billet, m'avait à peine accordé un sourire. J'avais le cœur vide et la tête embarrassée. Je commençai à songer que la duchesse avait pu remarquer l'absence de Gabriel et l'interpréter de quelque fâcheuse manière. La duchesse est une femme pleine de préjugés et qui a particulièrement l'ingratitude en horreur. Au milieu de toutes ces pensées, je m'endormis à moitié et ne sortis de mon assoupissement qu'au

bruit du marche-pied qu'on déployait devant moi ; j'étais arrivée. Je me souviens qu'à ma descente sous le dais du perron les lampes étaient éteintes , ce que j'attribuai à une négligence de valets. On avait également laissé mourir la lampe de l'escalier. Je montai précipitamment. A l'exception d'une de mes femmes qui dormait dans le parloir entre un volume de M. de Kock et un reste de bougie , je ne trouvai aucun de mes gens sur pied. Au bruit de mes pas , Rosalie se leva. J'eus bientôt traversé toutes les pièces qui précèdent ma chambre à coucher ; dix minutes après , j'avais renvoyé cette fille dont les soins m'étaient devenus inutiles. J'entendis distinctement chacune des portes se refermer sur elle , jusqu'à la dernière dont , selon l'usage , elle emporta la clef. J'étais coiffée de nuit , j'avais les pieds nus , il ne me restait plus aucun vêtement à ôter ; j'étais seule.

VII

Il y avait là, sur ma toilette, autour de moi, tous les débris de cette parure de la veille, à la conservation de laquelle j'avais si durement sacrifié les désirs de Gabriel, le dirai-je ? et les miens ! Ce souvenir m'obsédait. J'étais devant mon miroir. C'est là, et à cette heure, que toute femme se confesse à elle-même. Je me complaisais à m'avouer belle et à jouir puérilement, mais avec plénitude, de la richesse de ma nature. O monsieur, quelle femme dans sa vie n'a été femme, une fois, de la sorte ? Chaque détail de mon corps m'enivrait d'un orgueil doux à mon cœur comme la louange de nos semblables. J'ôtai ma coiffe, et répandis amou-

reusement les ondes de mes cheveux sur mes épaules et sur ma gorge ; et ainsi , je m'imaginai être la pécheresse Madeleine qui n'a pour voile que ces cheveux . Puis , j'en parfilais les tresses dans mes doigts pour mieux en sentir la souplesse ; ou je les prenais à pleines mains et par touffes , mais alors ils s'échappaient et glissaient hors de ma main , comme doués eux-mêmes de la vie nouvelle qui s'était faite en moi . Mes yeux ne pouvaient se détacher de la glace où mon image les tenait vraiment fascinés . Je n'avais jamais trouvé mes bras plus blancs , ma forme plus pure ; je n'avais jamais si bien compris la grâce et la suavité qui s'attachent à chaque mouvement de notre être . Je prenais mille poses , je me souriais de mille sourires ; et avec l'inquiétude jalouse d'un amant , je suivais chaque abaissement de mon front , chaque inflexion de ma bouche , chaque ondulation de mon sein . Puis , j'avais peur de l'audace de mon regard qui ne s'arrêtait plus ; ma nudité m'effrayait , et j'en avais la conscience , comme si mon regard eût été celui d'un homme . Je vous le dis , alors , j'avais la puissance de deux créatures . Instantanément , je me sentis illuminée d'une splendide révélation ; les mystères de l'amour me furent

découverts, ses élémens et leur équation merveilleuse : chez l'homme, la *force*, la *volonté*, la *puissance*; chez la femme, la *forme*, l'*attraction*, la *capacité*. Harmonie constante où sans cesse la force *enveloppe* la forme; l'*attraction détermine* la volonté et la *puissance est absorbée* par la capacité! Toutes idées qu'en cette crise du développement complet de mes plus secrètes facultés ma solitude me faisait vivantes, et du même jet de mon cerveau, il me fut donné de compléter la pensée du poète : *Toute femme a le cœur corrompu* (1); car je compris qu'en l'écrivant, le poète avait menti au siècle de cette autre moitié de la vérité : *Et tout homme l'esprit corrupteur!* Cet esprit, je l'avais senti s'abaisser sur moi tout puissant et dès mon enfance. Toute petite, il m'avait prise, comme un démon sa proie. Et jusque sous les yeux de mes parens, au milieu même des jeux innocens des jeunes garçons, mes frères! il m'avait tourmentée de ses inexplicables et désordonnés mouvemens... Qu'était-ce autre chose ma subagitation actuelle? autre chose, la rapide et profonde ardeur qui galvanisait le flux de mon sang au seul contact de mes membres entr'eux !!!

(1) Every woman is at heart a rake.

Certainement, la volonté du ciel se manifestait intérieurement en moi dans l'accomplissement de ce phénomène : une statue devenue femme ; une femme devenue chair ! une heure solennelle de ma destinée approchait. L'heure de la délivrance ou de l'expiation.

Car , puisque le ciel a créé la matière , monsieur , il ne peut vouloir que la matière périsse. Pour un temps, il la peut bien tenir captive et l'envelopper dans un fatal oubli d'elle-même , mais le temps vient aussi où il la remet de sa déchéance. — Pas plus que les idées, les sensations ne sont innées. — Comme le mouvement , elles sont occasionelles ; — le germe contient l'essence du fruit , mais n'est point le fruit lui-même , — pouvoir n'est point produire ; — et il faut un souffle fécondant, le feu volé par Prométhée, la dévastation du désir comprimé par l'obstacle ou sorti vainqueur des limbes de l'abus , pour que l'œuvre éclore , que la vie surgisse, que la sensation soit faite.

Ainsi m'arriva-t-il.

VIII.

Gabriel, quoiqu'il n'eût pour lui-même rencontré en mon âme aucune pitié de ses tourmens, était effectivement, et à mon insu, la cause de la disposition bienveillante et extraordinaire où je me trouvais alors. Une réaction de ma pensée, par le souvenir, avait plus fait et en un instant, pour le développement des papilles de mon cœur, que, durant une heure entière, la réelle et émouvante image d'un homme aux prises avec sa passion. Éternelle application de cette loi immuable de nos actes en ce monde : *Pour autrui seulement on travaille, on produit et l'on s'use.* Cela est triste mais cela est vrai. Vous faites un livre ? Autrui

y met son nom. Vous vous battez ? c'est l'ennemi d'autrui que vous avez tué. N'est-ce pas pour autrui qu'on dompte l'esprit, pour autrui qu'on endort les scrupules ? et le plus souvent aussi pour autrui qu'on obtient une audience secrète du ministre ; pour autrui un rendez-vous de la femme qu'on aime ? Si donc vous avez eu ce bonheur, endormez-vous sur la foi des plus douces chimères , et attendez l'heure de le parfaire. Cette heure venue , un autre que vous sera introduit dans le cabinet du ministre *qui vous attend*, un autre que vous dans la chambre de la femme que vous aimez, *et avec la clef même qu'elle vous a remise*. Votre ami, sans doute ! si vous croyez avoir un ami ; votre frère si vous avez un frère. Faut-il maudire le sort pour cela ? non ! le sort est juste et il offre à tous même chance. Retournez votre cœur et prenez votre revanche. A votre tour et sans scrupule, volez à votre profit les bonnes fortunes de votre ami ou de votre frère ; ou , sans cela , vous courez le risque de n'être plus parmi eux qu'une puissance secondaire et de réfraction. Et du jour où cette science — la science du bien et du mal qui est la science de ce monde, — vous sera apprise , gardez-vous prudemment d'entraver en quoique ce soit ce

que préparent à grand'peine votre frère et votre ami, même si l'œuvre qu'ils construisent contrarie apparemment l'œuvre que vous méditez. Vous ne savez pas, monsieur, si ce n'est point pour vous qu'ils se fatiguent et travaillent de la sorte ! — dans tous les cas, soyez sûr que ce n'est pas pour eux. — Et en agissant ainsi, vous serez sage. — Et confiant dans les vues de la Providence, vous bénirez ce courage et cette énergie qu'elle a remis à chacun de nous, pour que chacun de nous l'employât exclusivement à son bien-être qui est le gage du bien-être de tous. — Vous la sanctifierez surtout dans l'usage que feront de ces dons précieux votre ami et votre frère. — Autrement, vous seriez plus méprisable que l'oiseau qui salit son propre nid : — rien ne vous dit en effet que vous ne vous coucherez point dans le leur.

IX.

Incidentement, monsieur l'abbé, c'est vous expliquer pourquoi un homme de sens ne se marie jamais.

Et maintenant que vous avez compris comment, dans notre aventure, Gabriel avait fatalement joué le rôle de — *la lune*, — dispensatrice de la lumière dont elle ne jouit pas en principe, il me reste à vous apprendre au profit de qui ce rôle fut joué.

Je reviens à mon récit.

X.

La disposition intérieure de la chambre que j'habite en hiver n'offre rien d'assez particulièrement lié aux intérêts de cette histoire pour que je m'arrête à vous en entretenir. C'est la chambre de toutes les femmes de Paris : une sorte de *buen-retiro* communément meublé de divans et de chaises basses ; une alcôve tendue de lampas ; quelques niches garnies d'arbustes exotiques ; une toilette , de nombreuses glaces ; de plus , chez moi , une lampe entretenue par l'alcool et qu'une chaîne d'argent suspend au plafond. Sous la lampe , une cassolette où brûlent quelques parfums : afin qu'avant de m'arriver , les songes de la nuit se chargent de ces

suaves et pénétrantes émanations qui , dans le sommeil , continuent la vie et la régénèrent.

Mais hélas ! à l'heure qu'il était , mon ami , et dans l'état de mon corps et de mon esprit , aucun de ces familiers incubes n'était assez fort pour m'*occuper* ou me réduire. Et pourtant , selon leur habitude , ils étaient tous fidèlement venus avec les ténèbres et s'étaient juchés à leurs places favorites ; mais cette fois non plus comme des visiteurs amis et d'honnêtes lutins ; leur entrée s'était faite avec tumulte , leur forme avait revêtu je ne sais quelle apparence dérisoire.

XI.

Et noctium phantasmata.

A COMPLIÉS.

Plusieurs d'entre eux s'étaient introduits dans un écrin entr'ouvert d'où ils avaient tiré à grand'peine un collier de perles, et ils le traînaient sur le parquet comme une lourde chaîne, avec un épais fracas des perles qui s'entre-choquaient entre elles.

Deux autres, qu'à leur aile unique et suspendue à l'épaule comme un manteau navarrais je reconnus pour être de l'espèce des Djinns, s'étaient accrochés de toute la force de leurs bras à l'extrémité des aiguilles de la pendule. De cette manière, ils en avaient indéfiniment accéléré la rotation, et les aiguilles cou-

raient sur le cadran emportées sous l'effort des Djinns comme les ailes d'un moulin balayées par un bon vent.

En même temps, un troisième individu de la même race avait mis en jeu le marteau qui frappe les heures ;

Et, sur le marbre de la cheminée, mesurant ses pas sur cette nouvelle harmonie, il y en avait un qui dansait la Catchouca.

En un mot, j'en aperçus partout et de toute sorte, comme au temps chaud, à la campagne, on voit chaque gramen se charger de son insecte. Les flacons de ma toilette, les cordes de ma harpe, les rubans de la sonnette soutenaient de nombreux trousseaux et de longs chapelets de ces mystérieux animalcules. Ils gravissaient à l'aide les uns des autres, et je suivais distinctement leurs mouvemens. Tout à coup, plus hardi que tous, plus laid que tous, seul et au-dessus de ma tête, je découvris le père de cette insolente famille. Il était noir, rond et velu comme une grosse mouche, et se balançait aux franges de mes rideaux. De là, ainsi que des frises d'un théâtre d'où l'on peut sans crainte insulter au public, il me faisait les plus effroyables grimaces et prenait les plus odieuses postures...

XII.

Toutes ces incroyables apparitions me donnèrent le vertige. Il me sembla que j'étais soumise à une action violente qui me faisait rapidement tourner sur moi-même, et j'éprouvai cet anéantissement que cause une valse sans fin. C'était mon sang qui reflétait sur lui-même. Une crainte formidable et sans objet passa devant mes yeux ; je saisis convulsivement une liturgie placée près de mon chevet, ma main divisa les feuillets du livre et mon doigt s'arrêta à l'endroit de ce terrible psaume xci qui, déjà, et depuis mon enfance, m'avait tant effrayée, lorsque la voix grave de mon père faisait précéder de quelques-uns de ses lugubres versets

la prière du soir dite en commun dans notre famille ; je lus : « *Tu ne craindras ni les épouvantes de la nuit... ni les vaines formes qui vaguent dans les ténèbres* (1). » Mais je n'en pus voir davantage. Ma main tremblait, elle s'affaissa ; le livre roula à terre. Mes paupières étaient closes, je jetai un cri.

J'en rends ici le témoignage, monsieur ; ce fut peut-être l'heure de ma vie où je me sentis le plus complètement et puissamment entourer, pénétrer, paralyser par cet étrange sentiment qu'on nomme *la peur* ! Mon cœur ne battait plus, mon sang était glacé. Il ne fallait rien moins pour les refaire que la rude et nouvelle lutte qui me restait à soutenir. Je rouvrais mes yeux ; ma lampe était éteinte.

.

(1) Non timebis a timore nocturno..... a negotio perambulante in tenebris.

LE ROI DAVID.

INTROMISSION.

Ici la narration de madame Isabelle se trouve méchamment interrompue. Cette femme capricieuse, ayant, par un singulier hasard, reconnu en celui qui écrit ces lignes un ami d'hommes qu'elles intéressent, refusa obstinément de compléter sa confidence.

Mais les intéressés eux-mêmes se sont chargés de ce soin.

Rendons-leur grâce, madame, personne ne s'en plaindra, j'espère;

Pas même vous.

Et en effet, votre langage mystique et laborieusement chaste, au milieu des difficultés d'un pareil récit, donnait à vos paroles je ne

sais quoi de prétentieux et de guindé , de faux et de vide dont vous-même étiez fort embarrassée , je le veux croire ; comme le doit être d'ailleurs toute personne exposée à parler d'elle-même en un si étrange sujet. Vous aviez l'air , madame , d'être mal assise sur les scrupules de votre dictionnaire : équivoque et périlleuse position s'il en fut ! Vous en avez compris sans doute les dangers et le ridicule.

I.

CE QU'ILS M'EN DIRENT.

En quittant madame Isabelle, Gabriel entra chez lui le cœur brisé. Il atteignit ses pistolets, et dans l'accès de rage amoureuse qui avait gravi jusqu'à son cerveau, il chargea ses armes et se prépara à commettre une sottise.

Mais au moment où il allait en finir avec sa douleur, il fut pris d'un fou rire qui détermina chez lui une transfusion d'humeurs et le sauva. Il aperçut, le malheureux ! un des bouts du lacet de son caleçon qui s'était détaché et traînait outrageusement sur son bas de soie. A cette vue, Gabriel lança à travers la chambre

le pistolet qu'il tenait , et revenant à la vie par le burlesque , il s'écria en se laissant aller sur une chaise longue :

— O Providence ! si tous les hommes prêts à se tuer voulaient se donner la peine de se regarder des pieds à la tête , le suicide serait aboli.

Comme conséquence immédiate de cette réflexion philosophique , il en revint naturellement aux causes prochaines qui avaient failli déterminer le sien ; et tout en défaisant pièce à pièce sa toilette , jetant ci son habit , là sa cravate , plus loin son gilet , il analysa son erreur de sang-froid , et en démontra le mécanisme avec autant de facilité qu'il en éprouvait à ôter le reste de ses vêtemens. De telle sorte qu'il se trouva complètement nu au moment où il se trouvait complètement désabusé. Même , ce rapport neuf et piquant entre l'état actuel de ses deux natures intéressa à ce point son esprit subtil et délicat , que , dans sa bonne humeur , il allait sans doute se livrer à quelque extravagance , lorsqu'on entra chez lui sans frapper. Que les lectrices se rassurent , c'était un homme , un autre drôle qu'elles connaissent déjà , le marquis Amaury , son meilleur ami.

E.

Amaury s'écria tout d'abord :

— Que diable fais-tu là ? tu es absurde ; mais c'est ton habitude.

— Au contraire , je me désabuse.

— Au moins , devrais-tu mettre une feuille de vigne !

De là aux politesses obligatoires il n'y avait que la main. Aussi à peine furent-elles entamées , que Gabriel , suffisamment autorisé par la courtoise invitation du marquis , s'empressa de changer de tenue , et revêtit une espèce de robe de chambre qu'au premier aspect il était aisé de confondre avec une simple couverture de laine. Ce n'était pourtant rien moins que le

manteau d'un Bedouin tué à la Tafua de la propre main du général Bugeaud ; présent que ce général avait envoyé à Gabriel, y compris la tête du même Bedouin, dont ce jeune homme avait eu l'idée amère de transformer le crâne en vide-poches et les mandibules en tire-bottes.

III.

Alors le marquis raconta à Gabriel comment il avait dans le cœur une insolente et inextinguible passion pour madame Isabelle ; et comment jusqu'à ce jour il avait perdu auprès d'elle et ses heures et ses soupirs, sans pourtant qu'ostensiblement elle le maltraitât. Au contraire !

— Absolument comme moi , fit piteusement Gabriel.

— Allons donc ! reprit le marquis, me prends-tu pour un esturgeon ? tu es, et cela est notoire , on ne peut pas mieux auprès de cette dame ; et je viens, au nom de l'amitié qui nous unit , te demander le secret de ton bonheur et

aviser avec toi aux moyens de l'employer à mon usage.

Gabriel prit un ton solennel : — Tu ne connais pas la femme dont tu parles si librement , Amaury !

— Non , mon ami , autant et aussi bien que j'aspire à le faire ; et voilà pourquoi je perds journellement ma fraîcheur ; le désespoir me jaunit.

— Eh bien ! je veux te la faire connaître.

— Ce cher Gabriel ! s'écria Amaury en manifestant la volonté d'embrasser son ami : Que ne suis-je venu six semaines plus tôt ! Je vais donc enfin être heureux... extases et délices !
♦ Gabriel , le jour où , grâce à toi , je pourrai m'endormir sur le sein de cette femme adorable , demande-moi tout ce que tu voudras.

— D'abord je te demande de m'écouter tranquillement ; tu t'endormiras après si cela te convient. Je t'ai dit : Je vais te la faire connaître , j'ai voulu dire : je vais te faire connaître son caractère.

— Gabriel ! dit le marquis , vous recommencez !

— Du tout.

— Explique-toi donc , misérable !

— Mais c'est ce qu'il m'est impossible de faire

si tu bats perpétuellement la campagne. Apprends donc enfin la vérité : je ne suis pas plus avancé que tu ne le dis être dans les bonnes grâces de madame Isabelle. Voilà.

Et ici Gabriel, tout d'un trait, et de quel trait, grand Dieu ! fit au marquis un récit fidèle de sa déconvenue du soir même. Il eut soin toutefois de supprimer l'histoire de son suicide avorté.



IV.

— Oui, dit-il, en s'exaspérant à ce souvenir, j'ai attaqué son cœur, son amour-propre et jusqu'à ses sens. J'ai presque pleuré à ses genoux, j'y ai assurément vidé ma poche de fiel; de plus, ma main s'est égarée au-delà de ses lombes; mais, ô Amaury! j'ai échoué; il y a eu un moment où j'ai même cru qu'elle me riait au nez. Cette femme est incomplète.

— Voilà qui me confond et m'humilie pour toi, dit Amaury en écrasant du talon de sa botte la queue du chien de Gabriel étendu devant lui. Elle a pourtant eu quelques aventures assez scandaleuses et avec des gens qui ne nous valaient guère: un poète, un général... quelque chose de fort bas.

— Et c'est précisément ce que je lui ai dit en face, s'écria Gabriel; — Tiens donc un peu tes pieds tranquilles! tu as fait un mal horrible à mon pauvre Tomaso; il faudra que je l'envoie chez le vétérinaire.

— Quand je dis des aventures scandaleuses, continua Amaury, je m'explique; et le scandale n'est pas où tu le crois, peut-être! Car, après tout, poète ou général, que nous importait à nous autres? un amant avoué n'est jamais une tache, c'est tout au plus une erreur; l'amour-propre des femmes sait y mettre bon ordre. Mais le mal, c'est que poète et général n'ont été, entre les mains de cette femme, que des dupes et des plastrons; et que nous, Gabriel, ne fûmes pour elle que des niais dont elle riait tout bas! l'infamie, c'est que, à l'aide de ces *pavillons* et de ces *chandeliers*, elle vaquait librement et sans crainte à d'autres amours! Et nous les avons ignorées! Et aucun de nous ne les soupçonna! Et moi-même je n'en fus instruit que trop tard pour en profiter! voilà où est le crime, voilà où est le scandale!

— De sorte qu'aujourd'hui, tu le crois, elle voudrait faire de nous d'autres *chandeliers*? de nouveaux *pavillons*?

— D'autres *chandeliers*, dis-tu? tu m'éclai-

res... c'est cela même ! Et se levant brusquement comme inspiré de quelque grande idée :
— Soit ! dit Amaury , mon plan est fait.

Il se promena quelques minutes par la chambre , puis revenant rapidement à Gabriel : — Le mari de madame Isabelle connaît-il ton écriture et tes gens ?

— Pas plus qu'il ne me connaît moi-même.

— C'est ce qu'il nous faut ; prends une plume.

Le marquis dicta ; Gabriel écrivit :

Monsieur ,

Je cède , je me rends ; cette nuit nous réunira. Confiez-vous au guide chargé de ce billet.

Signé :

La femme pour laquelle vous
prétendez brûler.

Amaury sonna un domestique et lui remit le billet. Il lui donna quelques ordres à voix basse.

— Mais monsieur ?... objecta le valet.

— Vous le trouverez chez lui , répliqua le marquis , allez et faites ce que je vous dis. — Maintenant , dit-il à Gabriel , habille-toi et viens avec moi.

Gabriel s'habilla , et ils sortirent tous deux.

— Et, tiens, veux-tu que je te dise ? reprit Amaury, dans le chemin, ne pouvant même un instant détourner l'activité de sa pensée du sujet qui l'occupait. — Voici en résumé ce que je pense de madame Isabelle. Ce n'est ni une débauchée, ni une prude, ni une dévote, ni une athée ; elle n'est ni froide, ni sensuelle, ni chaste, ni libertine, et cependant elle est à la fois tout cela : c'est une hypocrite ! Selon le caractère présumé des hommes dont elle souffre l'approche, son langage se dénature, sa forme se transubstantie. Elle a constamment tenu en haleine le général, en le recevant en peignoir et en feignant avec lui une ampleur de sentimens qui plaît aux gens d'épée ; la blan-

cheur de sa guimpe et ce jargon mystique dont elle a les trésors en réserve pour quelques initiés ont facilement ébloui le poète. Devant un matérialiste elle nierait la pensée, devant un luthérien la liberté. Avec toi, dont l'exaltation romanesque et les petites colères avaient pour elle le charme d'une comédie de salon, elle a fait de la dignité et s'est couverte de plus de voiles qu'il n'en faut pour abriter ce qui reste de pudeurs sur la terre. En l'adorant respectueusement tu l'as mise dans la nécessité de ne plus pouvoir se passer de tes respects. C'est fâcheux. Au contraire, est-ce moi qu'elle admet dans le sanctuaire ? elle a l'oreille d'une facilité rare ; elle entend tout, comprend tout, répond à tout, convient de tout ; — même —

Qu'il est possible que l'amour ne soit que le contact de deux épidermes ;

Que la vie est composée de temps, et la vertu aussi ;

Qu'une femme pardonne toujours une insulte faite au profit de sa vanité ;

Que la honte n'est qu'un sentiment de luxe ;

Qu'on ne s'en couvre que quand on a été assez sot pour convenir de sa nudité ;

Que ne pas convenir de sa nudité c'est ne pas être nu ;

Que les femmes sont, comme les girouettes
qui ne se fixent que quand elles se rouillent ;

Que pour beaucoup d'entr'elles un mari n'est
qu'un paradoxe ,

Pour quelques unes un paravant,

Pour toutes un parachute ;

Qu'à certaines il suffit pour devenir mères
d'avoir l'esprit fortement préoccupé de l'époux ;

Que la première pensée de la femme mariée
est de songer à devenir veuve ;

Que malgré tout, il peut y avoir du bon
dans le mariage, ne serait-ce que le plaisir d'en
oublier parfois les obligations ;

Et qu'enfin , à cet égard , les lois , en matière
de fidélité conjugale , ne sont que des maximes
de police sociale dont toute personne sensée
peut faire l'interprétation , l'application , l'ex-
ception — selon l'esprit de la chose.

Malheureusement , en convenant de tout
cela , elle prétend en même temps que ce n'est
d'aucune conséquence pour elle , et que les
hommes qui la sollicitent sont ou trop mala-
droits ou trop confians en eux-mêmes pour
qu'elle les redoute. C'est ce que j'ai à cœur de
savoir.

— Et moi aussi ! dit Gabriel.

VI.

Sur ce propos, ils arrivèrent au coin de l'allée de Marigny ; ils firent encore quelques pas, et Amaury atteignant une clef de sa poche ouvrit la porte d'un jardin clos de murs du côté des Champs-Élysées et dépendant d'un hôtel qu'on apercevait plus loin. Il y fit entrer Gabriel et le suivit.

— Vive Dieu ! s'écria Gabriel, mais nous sommes chez ma cousine ; tu m'as conduit chez la duchesse de D... !

— Précisément, dit Amaury en refermant la porte avec précaution.

— C'est étonnant ; j'ai toujours ignoré qu'il y eût sortie par là !

— C'est que tu n'avais pas, pour le savoir, les mêmes raisons que moi, répondit mystérieusement Amaury.

— Comment ! fit Gabriel stupéfait, tu serais... ?

— Ni plus, ni moins, mon cher ami ! Autrement, à quel titre aurais-je cette clef ? Amaury l'avait volée au jardinier ; il porta la clef à ses lèvres.

— Pauvre duc ! dit Gabriel, c'est pourtant mon cousin !

— Maintenant, reprit Amaury, je vais te confier mes projets ; sois attentif. Tu sais que, de tous les hommes dont se moque madame Isabelle, l'homme qui a le plus à se plaindre de ses rigueurs est naturellement son mari ; et tu sais aussi, sous quel prétexte frivole (on lui reproche de ne se nourrir que d'asperges !), le pauvre diable est depuis près de deux ans exilé de la chambre de sa femme. Si nous en avons le temps, je t'expliquerais comme quoi la déglutition fréquente de l'asperge peut déterminer un inconvénient quotidien qu'ici l'épouse prétend avoir uniquement repoussé dans la personne de son époux. Mais je passe. Privé des consolations que, d'abord, en honnête homme, il chercha fidèlement auprès de sa

femme, tu dois croire que le mari de madame Isabelle fut porté à se consoler ailleurs. Il n'y fit faute : sa nature l'y contraignait ; il céda au vœu de la nature ; et beaucoup de femmes qui plaignaient hautement son malheur, se chargèrent volontiers de réparer envers lui l'injustice de la sienne. Mais aujourd'hui, voici ce qui lui arrive : Dans le nombre des femmes auprès desquelles il s'est permis, de son chef, d'aller mendier quelque pitié, il s'en trouve une d'impitoyable ; et cette femme c'est ta cousine.

— Encore ma cousine !

— Oui, mon ami ; et de laquelle M. Isabelle est si follement épris que, pour baiser le bout de la mitaine qu'elle chausse, il consentirait lui-même à ne jamais porter de gants ; il y a des gens qui sont faits comme ça. Tu comprends *ben* aussi que, placé comme je le suis dans l'estime de la duchesse, je n'ai pu ignorer les prétentions de ce monsieur à se faire estimer à son égal ; je lui ai donc envoyé un billet

— Tu lui as adressé un cartel ?

— Non pas : un billet que tu as écrit toi-même, et que je t'ai dicté ; un billet charmant, ma foi ! qu'il doit avoir à l'heure qu'il est, et que, grâce à sa préoccupation amoureuse,

l'excellent homme va reconnaître tout de suite pour être de la duchesse.

— En vérité ?

— Sans aucun doute.

— Mais c'est délicieux !

— Mieux que cela. Écoute-moi, et ne m'interromps plus. Conséquemment aux ordres que j'ai donnés, il va venir dans quelques minutes, et alors nous avons entre les mains de quoi assurer notre vengeance.

Gabriel ne put s'empêcher de frémir, et saisissant vivement le bras du marquis :

— Amaury, dit-il, d'un ton pénétré, je ne consentirai jamais à me venger des dédains d'une coquette que je méprise, sur un infortuné à qui je ne connais d'autre tort que de ne pas être cocu de ma façon. Je me liguerai plutôt avec lui s'il le fallait, et...

VII.

— Et c'est justement ce que je te propose , interrompit Amaury. Encore une fois , écoute et tais-toi. Ton aventure de ce soir avec madame Isabelle , a , comme elle dirait elle-même , remué profondément son limon de pécheresse , ou , en d'autres termes , élevé de quelques degrés la température de son sang. A mon avis elle est dans la disposition qu'il faut pour désirer elle-même sa propre défaite , et permettre à l'assaillant qui la tenterait de profiter largement des brèches que tu as pu faire. Or , j'ai imaginé que ce fût le mari qui en profitât. Qu'en penses-tu ? N'est-ce point à la fois , naturel , moral et équitable ?

— Je pense que tu es fou.

— Je t'avise encore que c'est le seul moyen qui nous reste de mettre à la raison la femme que nous avons à *passéger*.

— Je n'y comprends pas un mot.

— Et voici comment je t'entends : Par l'ingénieuse fraude dont j'ai fait œuvre, et à laquelle tu as prêté la main — par le moyen de notre billet — nous allons avoir jusqu'à demain le mari de madame Isabelle à notre disposition. Il vient, les yeux bandés, et assez aveuglé de reste par sa concupiscence pour qu'à la rigueur on eût pu lui épargner le bandeau; mais il s'agissait d'intérêts trop chers, et je n'ai voulu rien négliger de ce que la prudence ordonne. Or, monsieur Isabelle arrivé, tu t'en empires; et, remontant avec lui en voiture, tu le promènes ainsi dans Paris jusqu'à onze heures.

— Pourquoi faire ?

— Pour me donner du temps.

— A onze heures, ton valet, — celui qui va l'amener ici, un garçon fort intelligent, et qui m'est particulièrement dévoué...

— Jusqu'à mes valets qui lui sont dévoués ! murmura Gabriel, mais c'est à n'y pas croire !...

— Ton valet, dis-je, aura grisé, endormi ou écarté tout ce qui, à l'hôtel de madame Isa-

belle , pourrait entraver notre marche et nous trahir ; à onze heures donc , il te sera possible, sans être vu de personne , de t'introduire avec le mari jusqu'à la chambre de ladite dame.

— Et toi ?

— Moi , je vais entrer chez la duchesse où j'occuperai notre belle ennemie. Quant au chemin qu'il te faudra prendre , il est facile : tu monteras par le grand escalier , traverseras le parloir...

— Abrège , dit Gabriel , je connais les lieux.

— Soit ; tu arriveras. Dans un coin de la chambre se trouve un étui de harpe , tu y insèreras M. Isabelle , et surtout n'oublies pas de lui prescrire la plus grande immobilité.

— Mais si l'étui est fermé ?

— Il est ouvert. D'ailleurs voici la clef , dit Amaury , et il remit une petite clef à Gabriel.

VIII.

— Ah ça ! dis-moi , tu as donc toutes les clefs de Paris ? dit celui-ci.

— Oui , de temps en temps , répondit Amaury , c'est une manie que j'ai comme ça. On m'en donne souvent , j'en achète quelquefois , j'en vole partout ; ça peut servir à l'occasion , et tu en as la preuve. Pas plus tard que ce matin , j'ai dérobé celle-ci ; et lorsqu'on s'apercevra de mon larcin , il sera inutile d'en faire faire une seconde. Ce que je te recommande seulement , c'est d'avoir bien soin de la laisser à la boîte , lorsque la boîte contiendra le mari. Il est essentiel que madame Isabelle ait la facilité de le mettre hors. Cela fait , tu

pourras aller te coucher ; notre triomphe est assuré.

— Très bien ! dit Gabriel médiocrement satisfait de son rôle , mais je ne vois pas en quoi nous triomphons par là ?

— En quoi ? homme de peu de foi ! mais en tout ! C'est que le mari aura passé la nuit chez sa femme ; c'est qu'avec l'habitude de madame Isabelle de se faire enfermer dans son appartement , il lui sera impossible de se débarrasser de ce visiteur inattendu sans appeler quelqu'un ; c'est que , pour rien au monde , elle ne voudrait un témoin de la réintégration apparente dudit visiteur dans les droits qu'il tient de l'état civil et de l'église ; — ce dont il abuserait énormément ! — En un mot , c'est qu'obligée d'attendre le jour et d'employer la ruse pour le faire sortir , elle se trouvera à la merci de ceux qui , au jour , se tiendront derrière la porte attendant qu'elle veuille bien les recevoir ; de toi , de moi , qu'elle sera forcée d'accepter pour alliés ne pouvant faire mieux ; et à qui elle accordera tous les droits possibles pour se soustraire au rétablissement de celui qu'elle exècre le plus : le droit du mari.

— Et le mari que dira-t-il ?

— Le mari sera trop heureux de sa bonne

fortune ; quoique , à vrai dire , il ne compte pas précisément sur celle que nous lui préparons. Ne faisons-nous pas son bonheur ? et , s'il s'exaspère , j'ai son secret : le nom de la duchesse le fera taire.

— Mais , s'il se révolte dans l'étui avant l'arrivée de sa femme ?

— Ne t'ai-je pas déjà dit de lui recommander l'immobilité ? D'ailleurs ne crains rien , il sera obéissant.

— Ainsi tu te résous à ce qu'il profite pleinement des bénéfices de sa captivité ? dit Gabriel en retenant un soupir qu'Amaury devina cependant.

— Bien certainement ! Et que nous importe un mari ! *il ne fait que reprendre sa place.*

— C'est vrai , répondit Gabriel.

IX.

— Chut ! fit Amaury , une voiture s'arrête à la porte... c'est sans doute notre homme.

En effet , c'étaient M. Isabelle et son guide , Grand-Jean , le domestique de Gabriel.

Ce dernier seul mit pied à terre , et rendit compte de sa mission. Il avait trouvé M. Isabelle d'une docilité remarquable ; et après lui avoir vu couvrir le billet de baisers enflammés , il l'avait entendu s'écrier : *Oui , oui , mon ami ; j'y consens : Mets-moi un bandeau , mets-m'en deux , mets-moi même les menottes ; j'accepte tout. La femme qui a écrit cela saura bien me les ôter !* Alors , ajouta Grand-Jean , je l'ai bandé ; et tout à coup , il a crié très fort : *Partons ! Partons , sans plus tarder ! Là-dessus ,*

comme je n'avais pas ordre de le contrarier, nous avons roulé et nous voilà.

— Grand-Jean, mon ami, je suis content de toi! dit Amaury, — Gabriel, donne-moi ta bourse...

— Monsieur le marquis est bien honnête, répondit Grand-Jean en saluant. Gabriel donna sa bourse. Amaury la vida dans le chapeau de Grand-Jean.

— Maintenant, dit-il, en s'adressant à Gabriel dont il pressa énergiquement la main, maintenant c'est à ton tour; il faut partir. Je n'ai plus rien à te recommander, notre sort dépend de toi. — Et consultant sa montre: — Dix heures! il n'y a pas un instant à perdre. Que ce soir tout se fasse comme j'ai ordonné et je réponds du succès de notre entreprise. Même, si tu m'en crois, dit-il encore, comme frappé d'une importante idée, ton homme une fois mis en sûreté, tu ne sortiras pas de l'hôtel. — Gabriel fit un geste, — n'en sors pas, c'est plus prudent, répéta Amaury; il lorgna le ciel — d'ailleurs la nuit sera superbe; et d'un des bancs de la cour où je te conseille de la passer, ta vue s'étend en plein sur le balcon de madame Isabelle. Ainsi, par là encore, toi présent, point d'évasion possible. Dans notre position;

mon ami, il faut songer à tout. Allons, va ! Il lui pressa de nouveau la main. — A bientôt, sois ponctuel et compte sur moi.

Gabriel monta dans le cabriolet et partit.

X.

Nous ne suivrons pas Gabriel dans sa promenade avec M. Isabelle. Trop avancé dans cette affaire pour songer à reculer, il sentait néanmoins son pourpoint se crever d'impatience en songeant à toutes les charges dont l'avait investi le marquis. — Comment! pensait-il, il mutile mon chien, compromet ma plume, suborne mes gens, les paie de ma bourse, m'affuble de cet imbécile, et veut encore que je passe la nuit à la belle étoile... ? Je suis vraiment très heureux de ne pas être marié !... mais c'est une dérision ! je veux coucher chez moi ; et je retournerai plutôt aux Champs-Élysées formuler nettement de mes intentions à cet égard.

Cependant, peu à peu, Gabriel se radoucit et radoubla son humeur chagrine de l'exquise vengeance qui lui était promise. Il ne répondit pas aux nombreuses questions de son compagnon : — *Arrivons-nous bientôt ? — C'est donc à la campagne ?* etc... , etc. ; lui fit parcourir une ou deux fois la longueur des boulevards et à onze heures précises entra avec lui à l'hôtel Isabelle.

Pendant ce temps, Grand-Jean en avait nettoyé les issues. Il avait ménagé à deux femmes de chambre un entretien secret avec d'honnêtes laquais de sa connaissance ; donné personnellement une leçon de magnétisme à une troisième ; offert à la cuisinière un pot de confitures à la rhubarbe ; au palfrenier un billet d'Ambigu et au portier une bouteille de rhum. Quant au laquais et au cocher qui accompagnaient leur maîtresse, des mesures spéciales devaient leur être appliquées plus tard.

Ainsi, Gabriel et M. Isabelle s'introduisirent dans l'hôtel sans qu'aucune question leur fût faite. Ils gagnèrent de même la chambre de madame Isabelle. Là M. Isabelle, qui se croyait aux termes de ses vœux et sans doute en présence de la duchesse, se jeta à genoux et s'écria : *Tant de bontés, Madame...* Mais Gabriel

lui mit une main sur la bouche, et de l'autre le relevant, il le conduisit jusqu'au fatal étui. — *Taisez-vous*, lui dit-il à l'oreille, *et mettez-vous pour quelques minutes... dans ce cabinet; surtout, gardez-vous de bouger!* — *Je comprends*, répondit amoureusement M. Isabelle, *le mystère et le silence sont les hôtes de la volupté, et je suis dans son temple! faites votre devoir, jeune homme!* Alors il se plaça dans la boîte et Gabriel la ferma sur lui.

XI.

Cette expédition terminée, Gabriel remonta en voiture et retourna en toute hâte à l'allée de Marigny. Il frappa inutilement à la petite porte, on ne répondit point. Quelques vagues soupçons traversèrent son esprit. Il aurait voulu rendre compte au marquis et de ce qu'il avait fait et de sa résolution de ne point bivouaquer sous le balcon de madame Isabelle ; il espérait au moins que Grand-Jean l'aurait attendu. Dans l'inquiétude qui le saisit, il fit le tour des murs ; de ce côté, la nuit était obscure et le plus profond silence régnait. Dans la contre-allée stationnaient les équipages. Quelques cochers se promenaient sur la chaussée ; Gabriel se rapprocha d'eux. En cet endroit, des hautes

fenêtres éclairées de l'hôtel de la duchesse le bruit de la fête arriva jusqu'à lui. On dansait. Des ombres nombreuses et rapides passaient devant la soie des rideaux ; quelques éclats d'instrumens se faisaient entendre : un instinct jaloux lui fit découvrir une partie de la vérité. — Elle est là, se dit-il, elle qu'aujourd'hui même, j'ai eue captive entre mes bras et qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y garder ! Elle est là, au milieu d'hommes dont le regard s'attache à son flanc d'aussi près et plus avant que les bouquets de sa robe de bal... et le bal s'en va la livrant à leurs atteintes... Mon Dieu !... — Et que fais-je ici, moi-même, ajouta-t-il tout à coup avec une sorte de désespoir concentré, moi, qu'elle cherche sans doute parmi eux ; moi, qu'elle aime... peut-être ! — Il se sentit comme flagellé par un remords à cette pensée : — Et si elle m'aime, de quelle infamie ne viens-je pas de me couvrir, quelle lâcheté ne viens-je pas de commettre ! ou, suis-je enfin privé du sens ou du cœur, que je ne la veux plus tenir que de la ruse et de la contrainte !... Non ! plutôt la perdre ! et je renonce à cette indignité ; et je vais de ce pas entrer dans le bal où je lui dirai tout ; et elle me pardonnera... car elle m'aime !

En ce moment minuit sonna et une des voitures près desquelles il se trouvait quitta la file et s'avança sous la grande porte de l'hôtel toute flamboyante de gaz. On avait appelé un nom que, dans son trouble, Gabriel n'entendit pas. La voiture était un landau; une femme y monta dont il ne put voir que la forme, tant elle était enveloppée de schalls. Mais, quelle ne fut pas sa surprise, lorsquedans le cocher, qui avec une injure lui détacha un vigoureux coup de fouet, il crut reconnaître Amaury, et dans le laquais qui fermait la portière, Grand-Jean, son propre domestique.

— Voilà d'insolentes ressemblances! dit-il en proie à un singulier doute; mais à coup sûr je suis le jouet de quelqu'illusion... Et sans s'arrêter à plus de conjectures, il entra résolument chez la duchesse. Dans les salons, son air égaré et le désordre de sa tenue, divertirent quelques jeunes gens qu'il fut tenté de souffleter. Il parcourut tout le bal, madame Isabelle n'y était pas; il se hasarda à s'informer, elle était partie. Alors son cerveau s'alluma d'une formidable colère. Tant d'anxiétés le dévoraient qu'il craignit de s'interroger. — C'était donc elle! s'écria-t-il les lèvres tremblantes, le poing fermé; ah! peut-être est-il temps encore de la

rejoindre... Et il se précipita hors de cette infidèle maison, maudissant Amaury, se maudissant lui-même, et dans un état d'exaspération qui le fit prendre pour un fou par quelques personnes. Il oublia même qu'il avait laissé son cabriolet près de la porte du jardin, et forçant l'entrée d'un coupé dont le propriétaire valsait présentement avec la duchesse : — Rue Neuvedes-Mathurins, cria-t-il; brûlez les chevaux! Le cocher à moitié endormi n'entendit rien, le prit pour son maître, et en dix minutes le conduisit rue Bertin-Hillerin.

Arrivé là, seulement, Gabriel s'aperçut de sa méprise. Il se vit dans la nécessité de livrer un combat au cocher, et ne put s'en débarrasser qu'à grand'peine. Cependant il y parvint, le terrassa, puis, profitant de sa victoire, se mit à courir jusqu'au pont de la Concorde. Alors il s'arrêta et reprit haleine. Et, tout en étanchant la sueur qui dégouttait de son front, il en sentit intérieurement les apophyses se tapisser de noir. L'eau de la Seine bruissait à ses pieds, les ondes du vent qui s'était élevé lui en apportèrent l'odeur fade et crue, il lui sembla qu'elle était chargée d'un parfum de suicide; il était seul... sur le pont... et au bord du parapet... Heureusement, une nouvelle

imagination le sauva de lui-même. Gabriel eut une vision : la morgue et son spectacle public se dressèrent devant lui... et, sous l'oppression de ce hideux cauchemar, il se remit à courir et ne s'arrêta plus qu'en touchant le seuil de madame Isabelle. Mais, hélas ! l'hôtel était fermé, toutes les fenêtres étaient éteintes, et les noires murailles, froides et muettes, lui parurent autant d'incorruptibles sentinelles qui défendaient une escalade. L'immobilité de cette maison acheva de désespérer Gabriel ; il eut voulu en remuer les pierres, les interroger, leur arracher le secret de ce qu'elles lui cachaient.... Il s'assit sur un banc et pleura. Après quoi, n'ayant plus rien à attendre à cette porte, brisé de fatigue et de douleur, le cœur tordu de jalousie, haletant et sans parole, il s'en éloigna avec un épouvantable geste et prit le chemin de sa demeure. Il était une heure du matin.

XII.

Oui ! Amaury était un traître.

Blasé quelque peu sur les plaisirs vulgaires , il aimait à épicer ses jouissances des drogues escaldatives. Aussi s'arrêta-t-il de préférence à cette monstrueuse combinaison. —

• Se faire , quoiqu'indigne , admettre au combat en peignant son écu d'une fausse devise.

L'action engagée , dépouiller bravement devant l'ennemi ses armes d'emprunt.

La victoire obtenue , avoir au besoin , sous la main , pour en régler les droits , si le vaincu les discutait , un mestre-de-camp dont on n'invoque jamais gratuitement la présence dans l'arène : — un mari.

Voyons comment ce vaillant homme aborda les difficultés d'un tel programme :

Avant de sortir du bal où madame Isabelle avait paru dans toute sa magnificence, le marquis, insolent et concis comme une épigramme de Martial, lui avait, ainsi qu'il a été dit à la première partie de cette histoire, résumé dans un mot la nature et la somme de ses prétentions. Madame Isabelle était donc dûment avertie, et ce ne fut pas en ce qui la concerne qu'il y eut trahison ; Amaury de ce côté avait scrupuleusement rempli son devoir : Il avait fait sa profession de foi.

Mais, où la trahison éclata, ce fut dans l'odieux égoïsme d'Amaury qui, au mépris de la foi jurée et du partage promis, s'attribua à lui seul une proie dont la moitié appartenait à un autre ; où il y eut lâcheté et manquement à l'honneur, ce fut dans le viol qu'il accomplit honteusement des saintes lois de l'amitié, seul viol que nous flétrissions en cette affaire. Car, de s'introduire — et il le fit ! — dans la chambre d'une femme ; de la sardanapaliser ; de se faire pardonner son outrage par l'excès même et la continuité de l'outrage ; est-ce une forfaiture ? le marquis prétend que non : — C'est de la force, dit-il, c'est de l'audace, c'est du

bonheur ! et il ajoute : — Il serait plus qu'absurde, il serait injuste et mal ordonné, de reprendre, au nom d'une société qui nes'en plaint pas et n'a rien à y voir, un *rite* individuel que chez nous la personne offensée finit ordinairement par accepter comme un hommage et désire toujours comme un bien. Ce qui revient à cette autre portion, que, à cet endroit de nos mœurs, l'intention seule, à l'égal d'une phrase tronquée, peut être malséante et injurieuse ; mais que, la phrase complétée — autrement dit, l'intention accomplie — on est absous.

Cela étant, rentrons dans l'action.

XIII.

Et commençons par dire que Grand-Jean, n'ayant plus à s'occuper de ses congénères de la rue Neuve-des-Mathurins, était, depuis long-temps et avant son maître, lui-même à l'allée de Marigny. Là, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, il s'était mis en communication avec le cocher, le laquais de madame Isabelle et leur avait volé leur livrée. Ainsi, quand madame Isabelle monta en voiture, Amaury était sur le siège et Grand-Jean derrière. On comprend, par ce moyen, comment Gabriel crut avoir vu ce qu'il vit et ne put douter d'avoir reçu ce qui lui tomba sur les épaules.

A peine la voiture fut-elle arrivée dans la

cour de l'hôtel Isabelle, que, laissant à Grand-Jean le soin d'occuper quelques minutes la maîtresse du lieu, Amaury abandonna sa livrée sur le siège. Il s'en laissa couler doucement, et débarrassé de l'ignoble casaque, redevint ce qu'il était, marquis et brillant cavalier. Il eut un moment la pensée de se présenter ainsi à madame Isabelle et de lui offrir la main jusque chez elle. Mais cette impudence charmante pouvait ne pas réussir. Amaury préféra un droit à une chance. Il grimpa lestement l'escalier, pénétra jusqu'à l'*Eden de ses rêves*; et là, s'emparant de la clef restée à l'étui de harpe, il dit, à travers la cloison de cette boîte, au mari qui y séjournait :

— Monsieur, prenez patience ! M. le duc vient d'être à l'instant mandé chez le roi qui a assemblé extraordinairement son conseil, et la duchesse l'y a suivi conformément à la nouvelle étiquette. Le conseil est en permanence, que *vos feux* soient comme le conseil.

— Mais, il y a une heure que j'attends, dit la voix étouffée de M. Isabelle, ne pourrait-on me changer d'air ?

— Impossible, monsieur, vous pouvez cependant changer de position.

— Ah ! très bien ! fit M. Isabelle, et en

voulant profiter de la permission il manqua de tout renverser.

— Immobile! lui cria encore Amaury qui n'eut plus que le temps de se cacher lui-même derrière un rideau de fenêtre.

Madame Isabelle entrait.

XIV.

Ce fut ainsi que , protégé par les plis de la mousseline , Amaury , de ce store transparent , put darder les traits de son ardente prunelle et déshabiller du regard la femme qu'il convoitait. Il la vit se livrer à ces mille pratiques ignorées de notre inélégance et que l'autre sexe a inventées au profit de sa beauté et des plaisirs de l'amour.

Rien ne fut oublié de ce qu'il fallait pour que , durant cette nuit , le marquis devînt un héros ou un scélérat , selon l'accueil qui lui serait fait. Pendant un quart d'heure , à trois pas de madame Isabelle et ne s'en trouvant plus séparé que par le frêle canevas dont il brûlait chaque fil de son haleine , Amaury connut d'elle plus qu'il n'avait jamais osé en

deviner. Humilions-nous donc, et reconnaissons que même, s'il n'eût déjà couvé la tentation, le marquis, en présence de ces provoquantes habitudes d'une femme, devait enfanter le péché. Il porta la main sur lui-même.

Prière.

O Dieu, qui vois tout au fond de nos cœurs et pardonne à notre faiblesse, dis-nous encore ce que devint Amaury lorsque, la femme de chambre s'étant retirée, il demeura seul avec madame Isabelle. Car, du fond de sa gaine où il continuait d'appeler à son aide certaines divinités de la mythologie païenne, M. Isabelle ne doit être compté que pour un meuble.

Et sincèrement nous serions embarrassés de le dire, — ce qu'il devint — si, à mesure que notre besogne est plus difficile, votre grâce, ô mon Dieu, ne nous suivait dans notre entreprise. Et encore, ce qui soutient notre courage c'est que si la langue noire de notre plume — ce bistouri que rien n'arrête — s'insanie quelque peu de la corruption de notre sujet nous aurons le droit de l'essuyer à la manche de tout le monde; avec cette conscience que le mensonge seul est une souillure.

Amen.

XV.

Les bougies étaient éteintes et madame Isabelle s'était jetée sur son lit. A cause de ce déplacement, et mal servi par la faible lueur de la lampe qui seule éclairait la chambre, Amaury, de sa retraite, n'apercevait plus qu'une forme blanche et confuse étendue sur la molle estrade du lit. C'était à la fois être trop près et trop loin. Amaury fouilla son gilet, en atteignit un canif, et d'une main prudente et sûre fendit le rideau à la hauteur de son œil.

Ce qu'il eut alors devant lui, comment le dire ? comment dire l'admirable chose qui lui apparut sans autre voile que la vapeur fu-

mante dont s'enveloppent les corps que le désir expand ? où prendre des mots qui en aient le sens ? un sens qui en soit le symbole ? il n'y en a point ; cette chose n'a ni sens ni symbole ; vouloir la nommer serait une inutile profanation. Un mode seul existe de la comprendre, c'est de s'en rendre maître et de l'habiter.

Voici ce que fit Amaury de cette chose.

XVI.

D'abord , de la fente qu'il avait opérée , il en rassasia longuement ses regards avides et charmés , et les appuya avec ferveur sur chaque ligne et sur chaque contour. Madame Isabelle était grande , admirablement faite et toujours gracieuse , même dans son repos. Sur sa couche que d'extatiques insomnies lui avaient rendue chère , un instinct secret lui révélait de ces poses où les femmes se complaisent , quand , dans la solitude de leurs nuits , elles évoquent l'image de celui qu'elles aiment et qu'elles maltraitent pourtant ! Heureux amant ! s'il était là ! Elles s'accusent de dureté , l'appellent et le désirent ; et dans de vaines cla-

meurs le conjurent d'être désormais inexorable. Qu'il ose tout, qu'il prenne tout, qu'il les traite en esclaves, en rebelles; c'est son droit, c'était leur espoir! et elles le maudissent de ne l'avoir point déjà fait: *Viens!* la voix se perd, le cou se renverse, le sein s'emplit et se développe, les reins s'allument et se soulèvent...

Où est-il ?

— Ici, dit Amaury en quittant son rideau.

Madame Isabelle jeta un cri Amaury éteignit la lampe.

— O Gabriel! dit-elle, devais-je m'attendre à ce dernier mépris? qui vous amène? comment êtes-vous chez moi? et pourquoi? votre présence ne peut être ignorée de mes gens... ah! monsieur, vous m'avez avilie dans ma propre maison!

— Non, répondit Amaury à qui la crainte d'être trahi par sa voix donna précisément la voix qu'il fallait pour n'être pas reconnu; l'homme qui aime vraiment est fidèle gardien de l'honneur de celle qu'il aime. Vous seule êtes instruite de ce que j'ai tenté: Une femme veillait à votre porte, j'ai escaladé votre fenêtre.

— Et si vous vous étiez tué, monsieur?

— C'est un risque que je courais en effet,

reprit d'un ton triste et doux l'infâme menteur qui de sa vie n'avait escaladé que les côtes de Paris à Bordeaux ; mais j'avais même prévu ce danger , madame. Une lettre écrite par moi , et qu'on eût trouvée sur moi , écartait de votre toit le soupçon et l'injure. Le mur que j'ai franchi n'enceint pas que votre demeure. Par-là aussi est le chemin de la chambre d'une autre femme... madame d'Osseville est votre voisine, madame; et moi... suis-je donc si coupable, Isabelle ?

— Oh ! oui, dit-elle ; mais son accent démentit le sens de ce mot, car elle se sentait toute heureuse et retournait avec délices dans son cœur cette pensée — que pour elle Gabriel avait sacrifié la réputation d'une rivale.

XVII.

— Ainsi, dit-elle, après un court silence et lorsqu'elle fut rassurée sur la crainte d'un scandale, vous étiez dans cette chambre quand on m'a dévêtue ?

— Oui, madame.

— Et vous n'avez pas eu compassion de moi ? vous n'avez pas baissé votre paupière ?

— Pas un instant, madame.

— Rallumez donc cette lampe, monsieur ! car c'est infâme ce que vous avez fait là ; et les ténèbres ne peuvent plus me protéger contre la mémoire de vos yeux. Mon Dieu ! mon Dieu ! détournez-les, monsieur, je les sens qui m'atteignent et me brûlent.

Amaury fit un mouvement.

— N'approchez pas ! lui cria-t-elle , entendez ma détresse : ô monsieur , je vous le dis , je suis encore plus défaite que tout-à-l'heure. Vous ne pouvez allumer cette lampe , et je ne puis non plus demeurer avec vous dans cette affreuse nuit ; j'ai peur !... monsieur , ne faites pas un pas ou vous me ferez perdre la raison comme vous m'avez fait perdre le repos... Seigneur , mon Dieu ! délivrez-moi de cet homme !

Amaury crut entendre un sanglot et s'avança dans la direction du lit. Son bras allongé devant lui sondait l'obscurité , sa main rencontra celle de madame Isabelle. Elle s'empara convulsivement de la main d'Amaury — Oui , donnez-la moi , dit-elle , mais l'autre aussi , toutes deux ! Mieux vaut cela. Je saurai où vous êtes et je retrouverai peut-être un peu de calme.

Amaury lui livra ses deux mains qu'elle serra dans les siennes. Il s'assit sur la marge du lit.

C'était une périlleuse et savante position. Madame Isabelle en comprit sur-le-champ toutes les délicatesses et en femme expérimentée résolut de les ménager.

— Voyez , dit-elle , ce qu'une fausse sécurité peut nous faire commettre d'imprudences ! Si

je vous avais jugé comme vous méritez de l'être et comme je ne pouvais me résoudre à le faire, vous ne seriez pas ici, Gabriel. Ma défiance eût prévenu votre témérité; et vous le comprendrez sans peine, monsieur, vous qui savez pourquoi je me suis si mal gardée de vous et qui savez aussi que de vous seul je croyais n'avoir point à me garder. Quel autre homme, en effet, si audacieux qu'il fût, se serait exposé à m'outrager de la sorte?

— Aucun, certainement, madame! repartit humblement Amaury qui souriait dans le coin de sa moustache. Mais moi, de qui l'amour n'est comparable à l'amour d'aucun autre, j'ai dû espérer en votre bonté et je n'ai pas voulu douter de mon pardon.

— Et vous avez eu tort, monsieur! Pourquoi serais-je moins sévère pour vous que pour l'homme le moins digne de ce pardon? Vous avez commis, monsieur, ce que le marquis Amaury lui-même, cet homme licencieux et pervers eût hésité à commettre. O Gabriel!.. et je vous aimais cependant!

— Et vous m'aimez encore, Isabelle, car votre voix tremble et votre main brûle.

— Mais mon cœur est froid, dit-elle.

— Non, reprit Amaury en y portant la main;

↳ comme elle il brûle ; je le sens qui se meut. Il vit, il me répond.

— Il souffre, il vous demande grâce... ne le tourmentez pas, comprenez-le !

— Oui, et pour n'y faillir je l'interrogerai de mes lèvres ! s'écria le marquis avec feu... Et ses lèvres prirent la place de sa main ; sa main elle-même s'abattit et prit celle que plus tard devaient prendre ses lèvres...

XVIII.

Mais le cygne a moins tôt replié ses ailes qu'une femme échappée aux bras qui doivent la vaincre. Madame Isabelle glissa entre ceux du marquis et se réfugia à l'extrémité du lit. Elle s'y agenouilla.

— Voulez-vous donc que je meure , dit-elle , et vous sentez-vous le courage d'être le larron de mon honneur ? Écoutez , et que je vous sois sainte tout le temps que je vais user à vous prier. Est-ce trop vous demander ? ou ne dois-je estimer que comme un accès d'incontinence l'intention qui vous a conduit où vous êtes ? Vous m'aimez , je veux le croire ; je vous aime aussi , moi , et je le dis sans honte. Mais que vous ai-

je promis dans ce contrat d'amour ? Est-ce sur la foi de quelques sottes histoires où des débauches auront mêlé mon nom , que vous devez chercher à les absoudre de leurs calomnies ? Ai-je jamais été jusqu'à présent que l'amie tendre et fidèle dont , à chaque pas , vous retrouviez la main pour vous guider l'œil , pour vous suivre ? Que voulez-vous donc autre chose ? Et si , quand le jour sera venu , meurtrie de vos baisers , salie de vos atteintes , brisée , une ruine enfin ! votre maîtresse et non plus votre amante , je ne suis plus pour vous qu'une femme moi qui me sens un Dieu par votre amour ; dites , monsieur , dites , que ferons-nous tous deux , vous pour reconstruire cet amour , moi pour me consoler de sa perte ?... Et même , ne vous êtes-vous pas inquiété , dans la frénésie qui vous égare , si , quelque affranchie que je paraisse des obligations que nous impose un mari , le mien avait complètement cessé d'en être un pour moi ! et vous êtes venu à moi , dans cette ignorance , assez lâche pour accepter un partage , assez infâme pour me le proposer !... Avez-vous compté sur la violence ? Je vous suis livrée , c'est vrai ; mais à quel prix ? mais de quelle sorte ? Ce serait un monstrueux accouplement que le nôtre , monsieur ; et où rien

de moi , pas la moindre fibre , pas le plus secret atôme de cette matière qu'un libertin se croit le pouvoir d'animer malgré notre volonté , ne répondrait à votre espoir , je vous le jure ! A mesure que vous me flétririez davantage je vous appartiendrais moins ; et si même vous accomplissiez votre exécrable projet , Dieu qui m'aurait laissé succomber ne vous laisserait pas impuni ; il me donnerait la force d'appeler , de tout dire , de vous chasser ; et je le ferais. O Gabriel ! il n'est pas homme si abandonné qu'il soit de l'esprit de charité que les pleurs de la femme qu'il aime n'émeuvent et ne persuadent , et c'est dans votre sein que je répands les miens.

A ces mots , elle laissa tomber son front sur l'épaule d'Amaury qui pendant ce discours avait regagné le chemin perdu et la tenait embrassée par les genoux. Il la ramena où il voulut sans qu'elle se défendit ; elle paraissait comme insensible et pleurait réellement. Amaury qui connaissait l'empire des larmes essaya de pleurer lui-même , mais soit paroxysme de son émotion , soit mauvaise constitution de sa glande lacrymale , il ne put y parvenir. Il se contenta de s'écrier avec l'expression la plus déchirante : — C'est donc à moi de me sacrifier ,

madame ! mais son embrassement était plus étroit , son souffle plus mordant. — Ordonnez maintenant de votre esclave !... Et avec une merveilleuse adresse le monstre se défit rapidement de tout ce qui pouvait l'embarrasser dans la lutte qu'il engagea à l'heure même.

Elle fut longue et décisive , également bien conduite et soutenue , sans que rien y fût laissé au hasard , à l'inexpérience ou à la surprise. Vigoureux et maître de lui-même , ne risquant un mouvement que sûr d'un avantage et conservant toujours l'intelligence de sa position , Amaury fatigua plutôt qu'il ne vainquit l'énergie de madame Isabelle. Elle éprouva d'abord l'inévitable loi de cette action dissolvante. Ses membres perdirent leur raideur , s'assouplirent et cherchèrent d'eux-mêmes l'appui que leur avait réservé le marquis. Madame Isabelle était en son pouvoir ; mais il la désirait trop pour penser à l'obtenir aussitôt. Il la respecta et lui laissa recouvrer de nouvelles forces dans l'immobilité. Alors , comme elle se sentait revivre , elle se sentit aussi réattaquée et plus puissamment. Un élément inconnu s'était développé en elle qui lui rendit absolue et distincte la certitude de ce qui se passait. Elle se trouvait à la fois avoir plus de moyens de résister et moins.

de volonté pour le faire. La contagion du désir l'enveloppait à son insu. Ce n'était plus un combat quoique ce fût encore une défense ; et, malgré elle , sa bouche , qui commençait seulement à laisser échapper quelques mots inarticulés, s'attacha en frémissant aux lèvres qui la cherchaient. Un bienfaisant oubli de toutes choses lui passa de veine en veine , l'enclave de ses bras se détendit , son buste mourut et toute la vie descendit et se concentra en une seule faculté. Amaury n'eut pas même pitié de ce dernier et complet abandon. Un doute suprême lui restait à lever ; il le leva. Il prit son esprit et le posa au but de toutes ses pensées , mais il le toucha à peine et attendit : engloutissante et rapide, une large et profonde secousse lui fit raison à l'instant, et il comprit avec bonheur que sa croyance n'était pas vaine.

XIX.

Pendant les quelques minutes qui suivirent, Dieu ravit jusqu'en son ciel ses deux créatures et leur permit de s'inonder des flots d'un ineffable amour. Il confondit leur mutuelle ivresse et les livra à la merci l'un de l'autre, mais seulement afin de mieux les châtier par là dans l'abomination de leurs liens et faire éclater sur eux les décrets de son éternelle justice. Ils purent donc jusqu'au fond, irrumuer toutes leurs ardeurs, employer, user, reprendre et épuiser de nouveau toutes les industries, toutes les ressources, tous les stratagèmes de l'âme qui s'épanche et qu'on arrête; depuis les ardentes salacités dont le

prurit est le père et qu'enseigne le *thalaba* jusqu'aux lubrifians baisers de l'*éros Lesbien*.

Et comme à cette jactance névralgique succédèrent bientôt les otieuses langueurs où se résorbent les tumultes d'un pareil état, Amaury, par une ruse ignorée de notre chaste lymphé, sut déterminer encore de plus rigides tentiginations et transborda la coupe de ses félicités. Il conduisit madame Isabelle en de mystérieux sentiers dont lui seul a le secret et y égara la volonté de cette pauvre femme. Le marquis s'était promis des aveux, il en obtint. Il n'eut pas même besoin d'interroger. Saturée de voluptés, soumise et allabiante, madame Isabelle, comme sous l'inspiration de quelque philtre révélateur, sembla chercher par le secours de la pensée à étendre plus entièrement sa surface tangible. Elle dit :

— Je suis comme le nuage qu'habitait la foudre et dont un nuage jumeau a ouvert et délivré le flanc. Vous avez réduit mon orgueil, ô mon ami. Devant vous, il s'est détourné comme l'horizon devant la mobilité du regard. Oui, ma bouche mentait, mon cœur mentait. Là n'était point la vérité et vous n'avez pas craint de la chercher où vous la saviez; et vous l'avez rencontrée. Sous votre pression,

vous l'avez fait éclore, comme sous son haleine, la nuit développe le calice de la fleur qui porte son nom. Oh ! dès que j'ai saisi votre main, une rumeur ne s'est-elle point élevée en vous, qui vous a annoncé que je vous comprenais ? C'a été mon espérance ! j'ai prié dans le silence pour que mes lèvres fussent sans accent et vos oreilles sans intelligence. Et quand vous avez été comme je désirais, j'ai remercié Dieu et vous qui me laissiez une part du chemin à faire... et je l'ai faite. Je vous ai glorieusement rejoint ; je vous le dis avec délices ! — Qu'est-ce que le remords, au prix du bonheur ? ou plutôt, le remords que les transports du ciel accompagnent a-t-il jamais existé ? non, ce n'est pas lui ; cette crainte dont le saisissement est lui-même une joie parce qu'il est un pressentiment. En la présence de l'homme qu'on aime, aucune douleur n'est possible, lorsqu'on le sait venu pour nous aimer. Et si on le redoute, c'est qu'on l'aime ; les femmes n'ont pas d'autre pudeur, ô Gabriel ! Elles font acheter leur possession par un combat, mais elles ne combattraient pas si elles n'étaient pas résolues à se donner. Une femme n'accepte de lutte que de la part d'un ennemi adoré, de celle d'un indifférent,

elle n'en a point à soutenir ; elle le repousse et ne se défend pas. C'est une question de propriété et non pas d'amour. — Mais, ce qui fonde votre droit à vous autres , ce qui endort notre vigilance , abolit nos scrupules , cause la perturbation de nos sens et nous précipite enfin dans vos bras , c'est qu'à votre puissance vous joignez l'adresse ; c'est que vous marchez dans l'obscurité et que la nuit est l'asile sûr de toutes nos faiblesses ; c'est que vous venez avec les ténèbres et nous environnez de ténèbres. En arrivant jusqu'à moi , le premier son de votre voix me fut odieux ; il rompit péniblement ma solitude et frappa sur mes nerfs comme une baguette électrique. Votre premier pas lui-même me blessa. Il me sembla que vous me braviez et je crus sentir mon cœur broyé sous votre talon ; mais déjà votre second pas était celui d'un ange et ma poitrine se dilata ; je vous bénis , vous aviez éteint la lampe : je reconnus alors votre voix que j'avais follement incomprise ; vous seul , Gabriel , pouviez trouver les paroles que j'entendis ! A la peur succéda l'espoir , à l'espoir... Vous en reste-t-il un que je n'aie pas rempli ? Et maintenant que j'ai tout dit , O mon seigneur ! O mon amour ! que faut-il t'apprendre

encore? autant que toi, j'ai appelé l'instant de ma chute et je m'en suis réjouie; j'ai été ta complice, je suis ton esclave; et je trouve beau d'être tombée puisque c'est ainsi que tu m'aimes!

XX.

Ce fut avec cette candeur naïve ou sublime qu'elle lui livra le secret de son âme. En pareil cas, la femme la plus impénétrable, dans le commerce ordinaire de la vie, est aussi la plus abandonnée. Véritablement, Amaury, qui, malgré l'endurcissement apparent de son écorce, n'était pas dans sa pulpe sans quelques sucS généreux, fut presque attendri par l'expression de tant d'amour. Peu fait néanmoins à la surprise des émotions, il subit celle-ci avec une parfaite mauvaise grâce. Le dénouement de son aventure le mettait dorénavant à la gêne. Il se persuada qu'il était horriblement mal sur l'oreiller, où, près de la sienne, reposait la

plus charmante tête de Paris ; et il eut le mauvais goût de se souhaiter intérieurement dans sa belle chambre tendue de cuir de Hongrie et dans son excellent lit à baldaquin et à rideaux armoriés. Dans l'impossibilité où il se découvrit de se rappeler même le premier mot des choses superbes qu'il avait préparées, il se décida à faire du spectacle et à recourir à la fantasmagorie, — pitoyable moyen pour un génie de sa trempe! — Il se dégagea avec précaution des bras de madame Isabelle, se leva, alluma la lampe ; et, dans le costume d'un spectre des anciennes légendes, les cheveux en désordre, le poing flamboyant, il s'avança à pas lents jusqu'au chevet de sa victime. En cet endroit, un faisceau de jets lumineux frappa d'aplomb sur les traits blêmes et allongés du marquis et les éclaboussa d'un reflet blafard. Il était face à face avec madame Isabelle. D'abord, elle se redressa lentement sur ses mains, interrogea d'un regard hébété cette inexplicable apparition ; et, ainsi que dans un rêve, supprimant l'espace, la fit reculer jusqu'aux panneaux des murs d'où elle lui semblait sortir et se détacher. Mais, à peine eût-elle rallié sur l'immobile fantôme les rayons épars de sa prunelle, que par une nouvelle erreur, elle

le crut voir marcher et s'approcher du lit. Elle voulut crier et n'eut pas de cris, elle chercha à ses côtés l'homme quelle y croyait et ne le trouva plus; ses dents claquèrent, son corps se tordit et chancela, sa tête tomba à la renverse et elle s'évanouit au milieu d'affreuses convulsions.

Amaury profita de ce temps pour réparer le désordre de sa toilette. Il alla s'asseoir près de la cheminée, prit les pincettes, remua les cendres et déterra quelques tisons fumans. En moins de rien, il eut fait un excellent petit feu. Comme la crise de madame Isabelle, pouvait avoir quelque durée, il se chauffa les pieds, et dans cette agréable occupation attendit patiemment qu'elle revînt à elle. Le matin se faisait. Enfoncé jusqu'aux épaules dans une moelleuse bergère, le corps commodément soutenu par la pente suivie des coussins et les talons appuyés sur la barre du foyer, le marquis, au bout de quelques minutes, céda à l'influence de la fatigue et à l'action de la chaleur. Il s'endormit. Et cela ne nous surprend pas après une telle nuit! Ce qui nous surprendrait au contraire — si nous avions à l'être — c'est qu'il eût pu veiller davantage.

Cependant, madame Isabelle sortit de l'état

pénible où nous l'avons laissée. Nous ne dirons pas toutes ses pensées, elle a prétendu elle-même ne s'en être jamais rendu compte. Ce qu'elle vit clairement, distinctement, manifestement, ce fut un homme endormi devant la cheminée où il se chauffait les pieds ! Et cet homme c'était Amaury ! Et il ronflait ! *O calme avantageux de l'esprit d'innocence !* Elle ne cria ni « *malédiction !* » ni « *dérision !* » Elle s'habilla sans mot dire. Elle était redevenue la femme prudente et avisée que nous avons précédemment connue. Elle s'approcha doucement du marquis. Le marquis — ce que nous avons oublié de dire — est, indépendamment des autres grâces de sa personne, cité pour celles de sa figure parmi les gentilshommes de notre âge ; et si, suivant le trope architectonique d'un célèbre poète, ses yeux alors fermés donnaient à sa tête l'expression d'un *palais sans fenêtres*, ce n'en était pas moins un beau et remarquable... nous voulons dire une belle et remarquable tête. Les émotions de la nuit en avaient, il est vrai, quelque peu pâli et émâcié l'habitude ; le tour des paupières était chargé d'une légère couche d'iris, mais, ces traces mêmes, dans cette heureuse nature, étaient comme une délicatesse de plus. Quels que fussent ses ressen-

timens , madame Isabelle fit un juste retour sur elle-même.

Elle ne se sentait pas exactement irréprochable et ne put se défendre d'un indéfinissable trouble ; c'était comme un mélange d'indignation et d'humilité. Nécessairement elle s'avouait avoir été pour quelque chose dans le sommeil de ce jeune homme ; et quel mal vouloir à un jeune homme qui dort et qui dort à moitié par votre faute ? D'ailleurs la fine moustache d'Amaury était si brune , sa lèvre si fraîche , son front si blanchement éclairé par l'aube qui était venue tout-à-fait !... — *Es-tu fou , mon cœur ?* s'écria-t-elle , effrayée de l'étrange mouvement qu'elle y surprit , plus étrange que nul de ceux qui l'avaient soulevé dans cette mémorable nuit.

XXI.

Tout à coup, Amaury ouvrit les yeux. Depuis quelques secondes il avait cessé de dormir et s'était donné le plaisir de se laisser contempler par madame Isabelle. Elle fit un sursaut et s'enferma hermétiquement dans son schall. Le marquis se leva :

— Et notre prisonnier que j'oubliais ! s'écria-t-il en se frappant le front. — Notre prisonnier !

Madame Isabelle ne comprit rien à ce mot.

Amaury marcha droit à l'étui de harpe et dit : — Il est là.

— Qui ? demanda madame Isabelle.

— Votre mari, madame, répondit le marquis,

ce pauvre M. Isabelle qui doit être devenu barpe s'il n'est pas devenu autre chose.

Et il présenta à madame Isabelle la clef de la boîte : — Voyez plutôt ! ajouta-t-il.

Madame Isabelle était muette de frayeur.

Le marquis reprit, en continuant de lui présenter la clef :

— Je vous la rapporte, madame, par un scrupule que vous êtes faite pour apprécier. Entre les mains d'un homme sans monde, elle fût devenue peut-être l'instrument de quelque trame malhonnête ; entre les miennes elle n'a servi qu'à un rapprochement dont vous me remercierez, j'ose le croire ; à ramener à vos pieds, et sans qu'il s'en doutât, un mari qui vous aime plus que jamais. Permettez-moi de vous le présenter.

Et, à ce mot, Amaury ouvrit l'étui et exhiba ce qu'il contenait. Par une discrétion sans exemple, M. Isabelle avait conservé son bandeau. Il se tenait encaissé, le corps incliné à droite, la tête penchée, les bras pendans et les jambes ouvertes. Sur lui aussi, et pour nous servir de son style, *Morphée avait secoué ses pavots* ; il s'était endormi *en attendant*. A ce spectacle, madame Isabelle se couvrit les yeux ; son mari venait de faire un mouvement...

Amaury craignit qu'il ne se réveillât, et se hâtant de refermer le coffre :

— Mais il dort, dit-il, respectons son sommeil; et vous, madame, prêtez-moi votre attention.



XXII.

D'un geste respectueux, le marquis invita madame Isabelle à s'asseoir; mais elle demeurait immobile. Il la conduisit donc jusqu'à la bergère qu'il venait d'occuper. Elle s'y laissa tomber. Amaury se mit sur un pliant, à quelque distance.

— Après la supercherie dont j'ai usé, dit-il, vous pourriez, madame, me regarder comme un infâme, s'il ne m'était facile, en quelques mots, de vous prouver au contraire que vous n'avez pas eu, dans la circonstance qui m'amène, d'allié plus loyal et de plus fidèle ami.

Et ce disant, il rapprocha son pliant du siège de madame Isabelle.

— Trois hommes vous aimaient, madame, dont vous repoussiez également l'amour, mais par des raisons différentes. Le premier, votre mari, parce qu'il se présentait au nom de la loi, et qu'en amour, la loi est une absurdité. Le second... vous savez qui je veux dire... parce qu'il était intempestif, et qu'en amour, la maladresse est au moins une inconvenance. Moi, le troisième enfin, parce que vous me réputiez sans honneur, et qu'en amour le manque de foi est un crime.

Du premier de ces hommes, nous ne tiendrons pas compte, s'il vous plaît; sa prétention ultra-légale nous le permet; ainsi, restent monsieur... et moi.

Ici le marquis prit le ton d'un homme blessé.

— Quant à monsieur... qui fut mon ami, je ne comprends que trop qu'il ait cherché à me perdre dans votre esprit : ce fut moi qui vous le présentai. Et, à ce compte, il n'a pas dû se faire faute de trahir ma confiance; non-seulement en parlant pour lui-même, mais encore contre moi-même — c'est l'habitude — quoique ce ne soit pas très délicat.

— De grâce, parlez moins haut ! dit madame Isabelle en jetant à la dérobée un regard sur l'étui de harpe. Le marquis continua :

— Je l'avoue, je vis avec plus d'ennui que de colère cette conduite d'un homme à qui je supposais quelque élévation de cœur. Que je m'étais trompé, madame, Gabriel était un fourbe !

— Mais, monsieur, interrompit madame Isabelle, voulez-vous donc me perdre que vous criez ainsi ?

— N'ayez aucune crainte, madame, repartit Amanry. l'intérêt de votre sécurité est devenu celui de mon amour : ayez la bonté de m'écouter encore.

XXIII.

— Egaré d'abord par une apparence trompeuse, je crus vraiment à l'amour de Gabriel pour vous; tout épris que j'étais moi-même et peut-être, à cause de cela, je le plaignis sincèrement. Bientôt je fus réduit à l'envier; il me sembla que vous ne l'écoutez pas avec cette mortelle froideur qui nous accueillait tous. Cette découverte me désespéra; mais je cachais ma peine à tous les yeux, aux vôtres surtout; et je la masquai de cette turbulente gaieté, de ces écarts de conversation où j'affectai de tout dire pour avoir le droit de cacher la seule chose que j'avais résolu d'ensevelir au fond de mon cœur. J'acceptai votre mépris pour

échapper à votre pitié; il fallait que je vous aimasse bien; ce fut ainsi que je vous dérobaï la connaissance de la vérité.

N'en pouvant mettre dans ses yeux, Amaury mit des larmes dans sa voix. Il était aux genoux de madame Isabelle, il devint presque éloquent; il reprit :

— Hélas ! me disais-je, elle ne saura jamais de quelle passion est dévoré ce cœur; et à chaque minute j'étais prêt à me jeter à vos pieds et à l'ouvrir devant vous... mais la crainte d'être raillé m'arrêtait et raffermissait mon courage. Moi, amoureux ! l'homme qui nie l'amour et qui répudié l'espérance ! non ! plutôt mourir que de parler.. Et c'était un intolérable supplice. Ah ! croyez bien que s'il ne se fût agi que de votre colère, je l'aurais bravée comme je viens de le faire. A ces tourmens, Gabriel joignait d'insolentes insinuations qui achevaient de perdre ma raison. — « Je la réduirai, me disait-il (il parlait de vous, madame, et dans mon aveuglement j'allais jusqu'à l'écouter !), je la réduirai cette femme superbe; j'ai déchiffré l'enigme de son caractère. *Ce n'est ni une débauchée, ni une prude, ni une dévote, ni une athée; elle n'est ni froide, ni sensuelle, ni chaste, ni libertine, et ce-*

» *pendant elle est à la fois tout cela : c'est une*
 » *hypocrite.* Il faut la combattre avec ses pro-
 » pres armes. »

— Et il a dit cela ! s'écria madame Isabelle ,
 le front et les joues en feu.

— Cela et bien d'autres choses. Il me parlait
 encore d'un poète, d'un général... que sais-je ?
 d'un jour que lui-même était entré dans votre
 salle de bain...

— Assez ! dit-elle avec autorité.

— Enfin il osa prétendre que vous n'étiez pas
 digne de l'amour d'un homme d'honneur.

— L'infâme !

— Que s'il s'était attaché à vous ce n'était
 que par vanité, et que s'il ne vous obtenait de
 votre gré il vous aurait par surprise...

Amaury baissa la tête jusqu'à terre et em-
 brassa fervemment les pieds de madame Isa-
 belle : — Ici, dit-il, c'est à moi de m'accuser
 et je vais le faire... mais m'accorderez-vous ja-
 mais mon pardon, madame ?

— En doutez-vous, puisque je vous écoute !

Madame Isabelle dit ces mots d'une voix éclatante, une main sur son cœur, l'autre dans celle du marquis.

Amaury releva la tête. — Soyez bénie, dit-il.
 Il se composa un maintien repentant : — En-

tendez ce que m'a inspiré l'amour ! et il donna à son accent toutes les tendresses absentes de son âme : — Sachez enfin, comment, sans avoir été assez lâche pour la préparer et précisément en voulant la prévenir, j'ai dû paraître l'ouvrier de la trame ourdie par mon rival. Furieux d'avoir échoué dans ce qu'il me nomma sa *préface de séduction*, Gabriel, en vous quittant, s'occupa activement du *gros de son œuvre*. Un billet écrit de sa main prévenait M. Isabelle qu'une dame l'attendait; et, les yeux bandés, M. Isabelle se laissa conduire ici. La clef de votre boîte de harpe volée dans la matinée offrait le moyen de loger avec sécurité ce trop confiant monsieur; quant à celui de l'introduire chez vous, un drôle y avait pourvu en débauchant vos gens. Mais ce drôle lui-même vendit le secret de son maître et livra la clef de la boîte. C'est au bal qu'elle me fut remise, c'est au bal que j'appris tout : Gabriel, à votre sortie, devait vous précéder, pénétrer dans votre appartement, s'y laisser enfermer avec vous et vous faire acheter cette clef à un prix que ne pourrait payer tous les trésors de la terre ! Ce fut au bal que je jurai de déjouer cet infernal complot !! ô madame, je devenais fou à la pensée qu'avant une heure peut-être

cet homme serait dans votre lit... plus moyen de vous parler, mais je pouvais agir encore ! d'ailleurs m'eussiez - vous écouté ? vous alliez partir ; et, par une atroce fatalité, je venais de vous insulter : je m'étais ainsi enlevé jusqu'au droit de vous instruire ! Un mot que je jetai à mon valet décida de notre sort : Gabriel, posté dans les jardins de la duchesse, y serait arrêté ; il vous guettait de là, on l'y retiendrait par la force... ou, s'il échappait, c'était moi qui ferait justice du traître ! moi qui occupai la place de votre cocher ; moi qui vous conduisis ; moi qui entrai avant vous dans cette chambre... Vous le savez, Gabriel n'y était point ! Alors, madame, un ange invisible me toucha de son aile, c'était le désir ; une voix inconnue me cria de rester, c'était l'espoir... j'obéis ; les parfums de lieu avaient engourdi mes pas, le temps de fuir était passé... vous veniez ; ma présence était inexplicable... vous entrâtes ; je me jetai derrière ce rideau.

XXIV.

Madame Isabelle parut se recueillir quelques instans.

— Vous m'aimez donc bien ! dit-elle.

— Plus que je ne puis vous le dire , madame !

— Assez pour oublier cette nuit, si je vous promets de l'oublier moi-même ?

— Assez pour lui donner des sœurs, si je pouvais penser qu'elle s'effacât jamais de votre mémoire !

— C'est bien ; vous êtes un homme ! Au prix de mon amour, consentez-vous à m'obéir en tout ?

— En tout.

— J'accepte votre parole et je vous engage la mienne : Ouvrez à mon mari et prenez sa place. — Je le tiens enfin ! se dit-elle.

— Hein ? fit le marquis.

— Vous hésitez ?

— Je réfléchis. — Une fois dans la boîte, pensa-t-il, je suis en son pouvoir... et si c'était un piège !

— Ce n'est pas ainsi que je veux être servie ! dit impatiemment madame Isabelle.

— Je réfléchis, reprit le marquis, que votre mari ne peut sortir à cette heure.

— Aussi prétends-je bien qu'il reste ; il est chez lui.

— Il est vrai, dit le marquis.

— Ouvrez donc.

— Votre volonté est ma loi.

L'échange se fit si dextrement et avec tant de prestesse que M. Isabelle fut roulé sur un canapé avant de s'être complètement réveillé de sa léthargie. Il n'avait éprouvé aucune avarie notable durant les longues heures de sa séquestration et n'était qu'à moitié asphyxié par la privation de l'air vital et la compression de ses veines. Il étendit de toutes parts ses bras et ses jambes, bâilla comme un crocodile, fit tomber son bandeau en se frottant les yeux ; et apercevant sa

femme devant lui, se les refrotta et resta béant.

Quant au marquis, il était solidement enfermé. — Et s'il m'a trompé!... dit madame Isabelle en retirant la clef de la boîte, il s'est taillé un linceul dans son mensonge!... à l'autre maintenant.

XXV.

M. Isabelle voulut balbutier quelques pacifiques excuses ; madame Isabelle l'arrêta court.

— Eh ! mon Dieu ! monsieur , lui dit-elle , me jugez-vous de si peu de sens que je m'inquiète de votre humeur galante ? et lorsque vous-même avez été assez bon pour renoncer à moi , me conviendrait-il de me plaindre que d'autres liens vous attachent ! Pour moi , au contraire , c'est une plus grande sécurité dans l'état paisible où je vis retirée. La communauté qu'autorise le mariage m'eût blessée par trop de points ; et , vous le savez , ma santé en eût souffert autant que la dignité de mes convictions. Mais s'il me fut précieux d'acquérir , de votre aveu , cette tranquillité selon mes goûts ,

il ne me le sera pas moins d'apprendre que vous n'êtes point venu pour la troubler et que votre présence ici n'est que le fruit d'une méprise.

— Le fruit d'une méprise, comme vous dites excellemment, répéta M. Isabelle.

— En ce cas, monsieur, oserai-je vous prier de me la rendre intelligible ?

— C'est ce que je vais essayer de faire, dit-il en s'enhardissant ; mon aventure est prodigieuse ! Mais d'abord, permettez-moi de m'informer si nous sommes exactement seuls ?

Madame Isabelle l'abîma d'un regard.

— Ma question, s'empressa-t-il d'ajouter, ne peut s'entendre que d'une sorte, et j'ai voulu vous demander si quelqu'une de vos femmes...

— Aucune femme ne couche chez moi, monsieur.

Voici donc ce qui m'arrive, reprit le mari. Hier, à la nuit, sur les neuf heures... neuf heures un quart... la demie tout au plus ; comme je sortais de mon domicile, me rendant au cercle, un homme m'aborde : — *Est-ce bien à M. Isabelle que j'ai l'honneur de parler ? — à lui-même.* Cet homme n'avait point de livrée, mais j'avais vu cette figure-là quelque part... et tenez, ici, précisément, apporter souvent

des bouquets dans le temps où j'étais admis à votre toilette; et, si j'ai bonne mémoire, toujours les mêmes bouquets : des œillets blancs et des violettes de Parme.

— Les bouquets de Gabriel, dit en tressaillant madame Isabelle; son domestique!

— Enfin, une de ces figures que je reconnaitrais entre mille, un vrai crispin de comédie, tout noir de la tête aux pieds, tenue de Basile, allure de Figaro; lequel s'étant suffisamment assuré qu'il ne se trompait point en ma personne, me dit être envoyé par une dame... dont vous me permettrez de vous taire le nom! et remplit son message auprès de moi. En un mot, j'étais mandé chez cette dame... dont vous me permettrez de vous taire le nom! et je devais me confier en aveugle au Mercure qu'on me dépêchait. C'est bien, me dis-je, me voilà un héros de roman! Un cabriolet nous attendait à quelques pas; nous gagnâmes le cabriolet.

— De quelle couleur était le cabriolet? demanda madame Isabelle.

— Ah! je ne sais pas; je vous ai dit qu'il faisait nuit, et la nuit... joignez à cela, comme je crois vous l'avoir insinué, qu'on m'avait bandé les yeux.

— Et vous n'avez pas été tenté de regarder par un coin du bandeau ?

— Pas le moins du monde... ou si peu, que ça ne vaut pas dire ! aussi bien est-ce la seule indiscretion que je me sois permise : La caisse était verte et les filets noirs.

— L'écusson ?

— Surmonté d'une main armée.

— L'écusson de Gabriel !... le cheval ?

— Alezan.

— Son cheval ! son cabriolet ! dit encore madame Isabelle. Ses lèvres pâlirent : — Je vous écoute.

— Nous montâmes dans le cabriolet ; nous partîmes de toute la vitesse du cheval. Vous pensez bien que je cherchai à faire parler mon guide. Impossible ; c'était une serrure à combinaisons. Quand je vis que je perdais mon temps à le questionner, je me mis à réfléchir ; ou pour n'exprimer plus exactement, je m'amusai à compter les minutes, ensuite les quarts d'heure... C'est une habitude que j'ai contractée dans mes voyages, ça distrait... mais il faut du calme pour cela et, involontairement, j'étais inquiet. Nous revenions et tournions sans cesse sur nous-mêmes et cela me semblait d'autant plus singulier que, de chez moi pour

aller chez la duchesse... je veux dire chez cette dame dont vous me permettrez de vous taire le nom !...

— La duchesse ! répéta madame Isabelle qui ne put se défendre d'un sourire, et elle ajouta : — Mais en vérité, comment me respecterait-on moi-même ?

— Bref, nous n'arrivions pas ; mes inquiétudes augmentaient, et avec elles me vint la crainte d'être tombé dans un guet-à-pens. Un moment je tremblai d'avoir été dénoncé, à cause de mes opinions conservatrices, à l'une de ces redoutables ventes de *Carbonari*, dont le *Constitutionnel* nous a révélé l'existence et qui s'assemblaient dans les catacombes pour y faire des sacrifices humains... je vous l'avouerai, j'en sentis jusqu'au tissu de mon gilet de flanelle se hérissier sur ma poitrine. — Mais que je suis sot, me dis-je, et en effet je portais dans une de mes poches...

— Des armes ; abrégez !

— Du tout ! un brevet de courage et de bonheur : un billet de madame de D... elle-même !... je veux dire, de cette dame dont vous me permettrez de vous taire le nom...

— Un billet ! un billet ! s'écria avec angoisse madame Isabelle.

— Ou une lettre, comme il vous plaira, qui n'avait été remise par le domestique en question.

— Une lettre !

— Scellée d'un cachet à couronne comtale.

— Le cachet de Gabriel ! donnez !

— Le voilà.

— Son écriture ! et la voix de madame Isabelle tremblait, sa main tremblait ; elle s'était emparée du papier : — Son valet, sa voiture, sa plume ! c'est plus qu'il n'en faut pour me convaincre ! Amaury m'avait dit vrai ; Amaury n'est point coupable ; ce n'est point Amaury qui mourra !

XXVI.

En ce moment , une ombre rapide passa devant une des fenêtres de la chambre ; le choc d'un corps pesant retentit sourdement sur le pavé de la cour et une affreuse clameur se fit entendre.

Madame Isabelle saisit le cordon d'une sonnette et l'agita violemment. — Il se passe quelque chose d'extraordinaire dans cette maison ? dit-elle , en s'adressant à son mari : — On va ouvrir chez moi , je vous charge d'expliquer aux yeux de mes gens comment et pourquoi vous y êtes : J'aurai été indisposée au bal , vous m'aurez ramenée , mon malaise se sera augmenté , vous serez resté... enfin tout ce que

vous voudrez, hors ce qui pourrait porter atteinte à la considération qui m'est due ! a cette condition , j'oublie l'indignité de vos procédés. Quant à la femme qui va venir , j'ai le moyen infallible de m'assurer son silence.

Et , à l'instant même , cette femme se présenta haletante , effarée : — Madame...

Madame Isabelle l'interrompt : — Qu'y a-t-il , mademoiselle ? quel est ce bruit ?

— Ah ! madame... c'est François... le palefrenier... il a trouvé M. Grand-Jean chez mademoiselle Julie... François est violent comme tout... il a jeté M. Grand-Jean par la fenêtre!...

D'autres femmes accoururent encore : — Il se meurt!... criait-on — la cour est remplie de sang .. — François s'est enfermé dans l'écurie!... — Il s'est armé de sa fourche!... — Il veut tuer tout le monde ! — les voisins ont été chercher le commissaire...

Et , comme la porte était restée entr'ouverte , les lunettes bleues du commissaire s'y montrèrent et on aperçut le bout de son écharpe.

— Les gens de justice chez moi ! s'écria madame Isabelle dans la plus grande agitation , qui a osé souiller mon hôtel d'un tel scandale ? Et interpellant M. Isabelle : — Monsieur ! vous êtes membre du gouvernement , ordonnez à

cet homme de se retirer , vous avez le pouvoir d'épargner à ma maison la honte de sa présence... et je vous somme de le faire ! Elle frappa dans ses mains — Que tout le monde se retire , dit-elle

On lui obéit.

Mais M. Isabelle avait à peine quitté l'appartement qu'il y reparut de nouveau. Ses traits étaient bouleversés.

— C'est mon compagnon de cette nuit , dit-il , c'est lui-même ! je l'ai parfaitement reconnu , quoique sa chute l'ait horriblement défiguré ; mais impossible d'en tirer une parole , le pauvre diable est mort. Et M. Isabelle reprit haleine et s'essuya le front : — D'ailleurs mon intervention est maintenant inutile ; son maître vient d'arriver , un jeune médecin des environs , j'imagine , car il porte une boîte avec lui , sa trousse dont il a eu soin de se munir... Et justement le voici !

M. Isabelle n'avait pas achevé de parler que Gabriel entra un pistolet à chaque main.

XXVII.

— Le marquis est ici ! dit-il.

— Il n'y est plus, répondit froidement madame Isabelle, il vous cherche, il est chez vous avec des épées. Il dit que vous avez mérité de mourir et il veut vous trouer le cœur.

Gabriel s'élança à la porte.

— Pas encore ! dit-elle, elle se cramponna à lui : — Le marquis a le temps d'attendre.... et monsieur vous attendait aussi ! Elle désigna son mari ; M. Isabelle se leva et salua — Monsieur est mon mari que vous avez lâchement insulté et qui vous en demande raison ! puis, montrant Gabriel et s'adressant à son mari : — Monsieur se reconnaît coupable de l'offense

qu'on vous a faite et vous en offre réparation. Et mettant alors sous les yeux du jeune homme le prétendu billet de la duchesse.

— Connaissez-vous ceci ? dit-elle.

Il voulut s'en emparer, elle l'en empêcha.

— O mon Dieu!... mon Dieu!... Qui me tirera de cet enfer ? dit-il... Isabelle!... madame, je vous en adjure, n'en croyez pas de fatales apparences... Amaury a tout conçu, tout exécuté.

— A qui le persuaderez-vous ? répondit-elle avec un calme désespérant. Votre domestique aposté chez moi, est-ce par ordre d'Amaury qu'il s'y trouvait ? heureusement sa mort vous délivre de son témoignage !... Mais m'en faut-il donc davantage pour savoir qui vous êtes, l'homme aux honnêtes discours et aux déloyales actions ?

Gabriel s'était jeté à ses pieds : — Grâce !... Grâce !...

— Ah ! tout ce débat me fatigue ! Vous me devez un compte, et je l'obtiendrai. Un, dont je porte le nom, se charge de vous le faire rendre.

Elle se rapprocha de son mari : — Notre honneur commun exige que vous vous battiez, et je vous confie le soin de notre honneur...

Vous être militaire, monsieur, vous connaissez votre devoir?...

Et plus bas :

— Si vous me servez courageusement.... je n'aurai plus rien à vous refuser.

M. Isabelle, de pistache qu'il était, devint ponceau.

— Ai-je bien entendu? dit-il.... son crâne s'amollit, son imagination s'oxida : — A ce prix vous me rendriez féroce !

— Monsieur!... dit-il à Gabriel dont il toucha l'épaule. — Monsieur, marchons!

Gabriel se releva comme éveillé de quelque rêve pénible.

— Ah! c'en est trop! s'écria-t-il, et vous aussi! mais, vous l'avez voulu, oh! mon Dieu!

Et, dans ce mot, jetant à la femme qui l'envoyait mourir tout ce qu'il y avait de déception et de rage dans son cœur, il sortit avec **M. Isabelle.**

ÉPILOGUE.

Et maintenant, prend fin cette longue et multiple énumération de faits dont la conduite fut successivement livrée à tant de volontés contraires.

Le duel eut lieu entre MM. Isabelle et Gabriel. La Providence ne voulut pas que l'innocence succombât : Gabriel fut tué.

Mais, par un juste retour, lorsque M. Isabelle (à qui ce duel fit beaucoup d'honneur au cercle), réclama, à titre d'épices, le prix de sa victoire; sa femme lui déclara que — *jamais elle ne consentirait à revoir un homme couvert du sang d'un de ses semblables.*

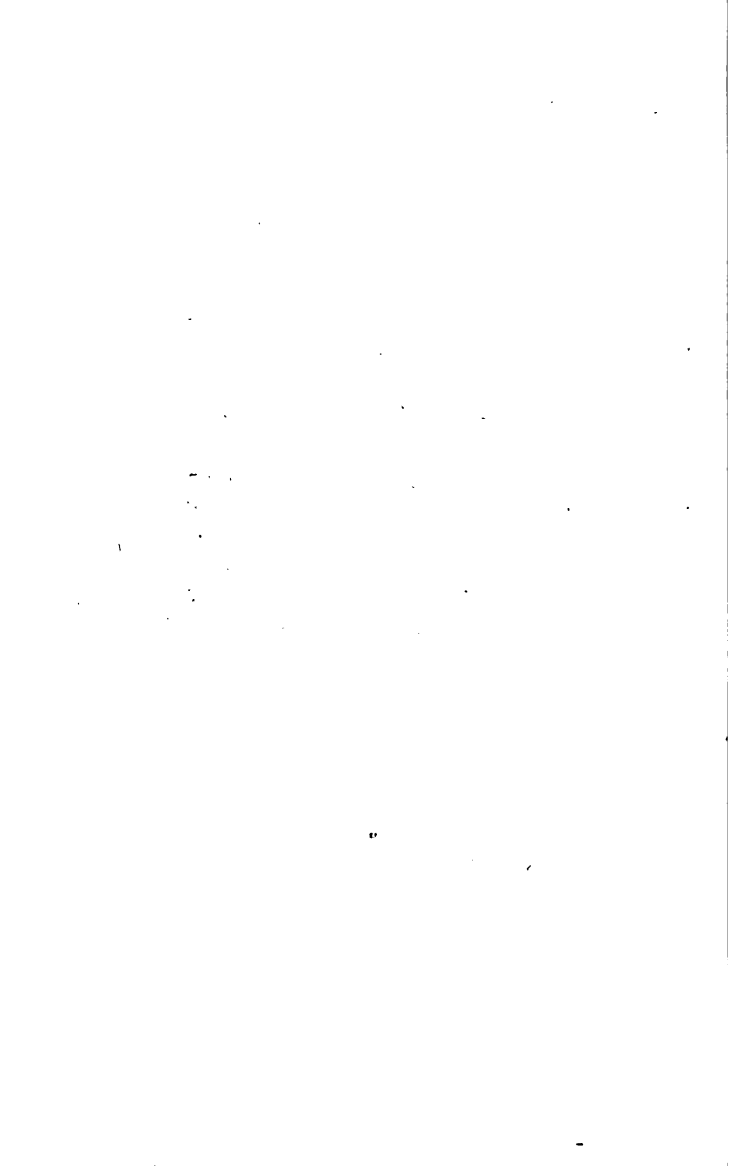
Amaury qui, sorti de son étui, apprit à la

fois cette mort et celle du *fidèle* Grand-Jean, dit ce mot généreux et profond : — *Ne conservons aucun mauvais souvenir de ceux qui ne sont plus; la mort est comme le feu, elle épure.*

Et Madame Isabelle en se couchant le soir pensa que : — *la vertu d'une femme au lit ressemble beaucoup à la bonne foi d'un prisonnier sur parole.*

Or, comme elle avait pensé tout haut, le marquis répondit :

— *C'est ce qui m'explique le soin que prennent tous les gouverneurs de places fortes de doubler la garde de ville, quand ils ont des prisonniers de cette sorte; et l'habitude qu'avait une de mes grand'tantes, femme prudente qui vivait au temps du directoire, de se faire coudre chaque nuit dans sa chemise.*



**A QUOI
SERVENT LES ONCLES.**

**L'oncle est un compartiment de la famille. —
Il se déplace à volonté.**

I.

A QUOI SERVENT LES ONGLES.

Depuis que j'ai pris fermement la résolution de vous conter cette histoire, il me semble, en vérité, que je ressens déjà les puissans et terribles effets de l'influence que je brave ici. J'avoue cependant que le *nom* dont j'ose n'emparer — et c'est encore le nom d'une femme! — n'est ni d'Espagne ni d'Italie; et, je l'avoue, ce n'est ni le poignard ni le poison que je redoute en cette affaire. Plus assassines, je tiens, les douces paroles sous lesquelles, comme une drogue amère dans une blanche hostie, les femmes de Paris savent envelopper leurs sentimens.

Or, madame de Champmercier est Parisienne. Née, élevée à Paris, Mariée à Paris; c'est sur-

tout à Paris aussi que madame de Champmercier a su se perfectionner dans cette immense science de la vie qui, pour les femmes de ce pays, touche à tous les points du bonheur commun et en fait les femmes les plus *coléoptères* de l'espèce. Je veux dire la délicate et miraculeuse aptitude qu'elles possèdent toutes à ne se hasarder jamais aux affoilemens de leur nature, qu'en les mesurant scrupuleusement sur les convenances du monde : Clef d'or qui, entre les mains d'une femme habile, peut devenir l'instrument d'une grande considération et d'un grand pouvoir ; l'introduire dans toutes les confiances et fermer tous les doutes. Moyennant quoi, elle est libre d'aller partout et toujours seule, et sans être masquée comme le sont les autres femmes ; jusqu'au jour cependant où son talisman lui échappe, jusqu'à l'heure où son invigilance le lui fait perdre ; jusqu'à ce terme enfin où, — comme il se fait en ce moment, — un homme s'en empare qui préfère au doux prix du rachat qu'on lui offre, le plaisir de forcer lui-même le sanctuaire, au risque de ce qui peut lui en arriver.

Ceci est donc une histoire et non pas un conte :

All is true.

Madame de Champmercier a un oncle que

chacun estime ; un modèle d'oncle. Il est vrai que tout ce que la prodigue nature accorda à cet honnête parent de la tendre sollicitude particulière aux oncles, et de la rare sagacité habituelle aux célibataires (M. d'Auvernay-les-Bois eut la fortune de ne se marier jamais), fut, en sa qualité de célibataire et d'oncle, constamment dirigé par lui vers ce but si désirable pour un oncle célibataire : Donner à une nièce chérie un témoignage vivant de l'intérêt qu'on lui porte — un mari. Il est encore vrai que cet oncle est quasi-millionnaire, et tient habilement suspendues au fil de ses quasi-millions les trop justes espérances de sa nièce, sa plus proche héritière, et qu'à ce titre il s'est habitué à guider *dans les sentiers difficiles de la vie*. Mais il est vrai, surtout, il est malheureusement trop vrai que, toujours au même titre, le malencontreux oncle est coupable du plus détestable forfait, à savoir : Le mariage de sa nièce avec M. de Champmercier, un on mal assortie et révoltante en son principe, comme il sera démontré postérieurement.

C'est pourquoi, ayant fait cette sottise, M. d'Auvernay-les-Bois, bonhomme au demeurant, ne laissa pas d'avoir des remords. Il comprit qu'il avait fait une sottise. Aussi, par une

matinée d'avril dernier, sous l'influence de ses remords et d'une fausse digestion de la veille, s'empressa-t-il de revêtir sa houppelande et de s'armer d'une grande résolution. Son projet était de se rendre immédiatement chez sa nièce; son but, d'éclairer cette chère enfant sur les dangers d'une fausse position dans le monde.

Et il s'y rendit.

Des détails suivans, il appert qu'il n'eut pas besoin de l'éclairer.

En arrivant à l'hôtel Champmercier, M. d'Auvernay-les-Bois trouva le maître du lieu, *son neveu par alliance*, comme disait le bonhomme, debout sur le perron, parlant haut, gesticulant, ayant en main un fouet de chasse, et entouré d'une demi-douzaine de chiens qu'il fustigeait activement. C'était pitié. Les pauvres bêtes remplissaient la cour des plus lamentables clameurs.

— Ceci les entretient en joie et en santé, dit Champmercier du plus loin qu'il aperçut M. d'Auvernay. — Bonjour, petit oncle! je suis vraiment charmé de vous voir;..... vous permettez?

Et il se remit avec une nouvelle ardeur à dépecer le dos de ses chiens.

— Et, tenez, continua M. de Champmercier, pendant que les hurlemens redoublaient, c'est en même temps pour moi un utile exercice; ça force le sang à la circulation.

— Le sang des chiens..... sans aucun doute! dit M. d'Auvernay, traversant alors le perron au pas de course. Et il ajouta à voix basse :— Quel gaillard que *mon neveu par alliance!*

— A propos, petit oncle, dit encore l'homme aux chiens en le voyant escalader rapidement l'escalier qui menait aux appartemens de madame Champmercier, présentez donc vous-même mes baise-mains à Augustine,.. et surtout tâchez d'être plus heureux que moi! Voilà au moins trois ou quatre fois depuis ce matin qu'elle me fait refuser sa porte. C'est inconcevable.

Jugeant alors, et ses chiens aussi, qu'il avait pris assez d'exercice, M. de Champmercier consulta ses deux montres. Il était midi. Un groom fut appelé; la laisse lui fut confiée.

— Menez de suite les chiens au chenil, et faites-leur préparer une lippée de carottes.

— *Yes, sir!*

— De carottes coupées.

— *Yes, sir!*

— En tranches très fines.

— *Oh yes, sir!*

En passant devant la loge du concierge, M. de Champmercier cria à un deuxième groom qui en sortait.

— Si madame me fait demander, vous direz que je suis au Jardin-des-Plantes.

Ce deuxième groom qui sifflait un air d'opéra comique, ne daigna pas même répondre :— *Oh yes, sir!* quoique ce fût une consigne générale pour toute la maison; et M. de Champmercier eût en le loisir de faire de sérieuses réflexions sur l'insolence de ses gens, s'il n'eût été préoccupé du soin exquis de répéter avec indication plus formelle:

— Au jardin-des-Plantes, vous entendez? section des arbustes équatoriaux.

— Equato-quoi? fit le groom né malin.

— Toriaux, répéta gravement Champmercier, sans plus s'embarrasser de ce drôle.

Le groom se remit à siffler. Le maître avait franchi la porte.

II.

Cependant M. d'Auvernay-les-Bois était chez sa nièce. Il s'était assis près de la cheminée, dans une *ganache*, sorte de chaise basse à l'usage des vieillards auxquels elle emprunte son nom, et avait tiré de sa poche un immense prospectus d'une entreprise à primes, qu'il avait l'air de lire au moyen d'un non moins immense lorgnon suspendu à son cou.

Cette contenance banale, mais commode, le dispensait de faire les frais d'une conversation quelconque. D'ailleurs il n'était point alors en humeur de parler, quoiqu'il fût venu exprès pour cela. Dès son entrée, il avait fiché ses yeux, comme des flèches dans une cible, en

plein des rideaux de l'alcôve, d'où il ne les avait plus détachés, depuis qu'il avait cru y surprendre quelques équivoques ondulations.

Madame de Champmercier enveloppée dans une longue redingote de flanelle anglaise, les pieds délicatement chaussés dans des pantoufles de velours, et la tête entourée d'un nuage de dentelles, occupait l'autre coin de la cheminée. Elle, aussi, était muette; mais son attitude était saisissante. Sa main droite, armée d'un écran, disposait de telle sorte le frêle et brillant retranchement, que, sans paraître autrement occupée qu'à en comprendre la mignonne peinture faite d'oiseaux et de bouquets mêlés, elle dirigeait habilement sa guerre d'observation, et ne perdait aucun des mouvemens de son oncle. Par une tactique de rare prudence, sa main gauche, comme oubliée sur le marbre de la cheminée où elle se dessinait dans toute la pureté de ses formes, avait atteint le cordon de sonnette et jouait négligemment avec le gland d'or qui en terminait le câble de soie.

Évidemment, et sans tenir compte que de son immobile anxiété, madame de Champmercier était en ce moment sous le coup d'un actif et puissant effroi. Quant à son oncle, à ses

brusques mouvemens, à l'agitation mal comprimée de ses lèvres qui semblaient réciter quelque secret exorcisme, il était facile de juger qu'il se débattait de plus en plus dans les liens d'une fiévreuse curiosité. Au reste, comme il était venu pour adresser à sa nièce quelques remontrances amicales sur le danger des relations irrégulières, il ne voulut pas tarder plus long-temps à les lui transmettre; et dit, en abaissant un peu son prospectus-journal pour fixer plus commodément ses yeux gris et luisans sur le vif et inquiet regard d'Augustine :

— Madame, il y a un homme caché sous les rideaux de votre alcôve! Et, avant que madame de Champmercier eût songé à répondre un seul mot ou à faire le moindre geste, il ajouta :

— C'est M. de Montgray! dites, je vous prie, à M. de Montgray de sortir de là. Ce n'est ni une manière convenable de se tenir dans l'appartement d'une femme qu'on respecte, ni un expédient heureusement choisi pour ménager une surprise à un vieil ami.

Et comme personne ne bougeait derrière les rideaux :

— Ah! mon cher de Montgray, reprit M. d'Auvernay parlant aux rideaux, est-il possible que vous me fuyiez à ce point pour une visite ou-

bliée ? Un diplomate ! n'avez-vous pas honte ? On dirait un écolier qui a volé des cerises.

Tout en parlant ainsi au personnage mystérieux qui persistait à ne pas quitter l'alcôve, M. d'Auvernay s'était levé. Madame de Champmercier se jeta au-devant de lui. Il prit les mains, qu'elle lui abandonna, espérant le retenir encore.

— Certainement, mon oncle... dit-elle d'une voix émue, je ne pensais pas... je ne pouvais pas prévoir...

— Que je m'introduirais de la sorte chez vous ? C'est bien mal, n'est-ce pas ? Pardonnez-moi, mon enfant !

L'oncle eut recours à une petite toux pour s'enhardir à l'audacieuse transition qu'il se décida instantanément à tenter.

— J'avais entièrement oublié que vous aviez.. que vous deviez avoir un amant, Augustine.

— Mon oncle !... monsieur !...

— Et cependant j'ai fait votre mariage. Mais il en devait être ainsi ; c'est ma faute. Il n'en arrive jamais autrement des mariages dont je me mêle. Et pour le vôtre, néanmoins, j'avais agi suivant toutes les probabilités des unions sortables ; mais n'en parlons plus.... C'est-à-dire, au contraire, puisque l'occasion s'en présente,

parlons-en — une bonne fois — pour en finir — comme, aussi bien, c'était mon intention en venant chez vous ce matin.

Ici madame de Champmercier voulut placer quelques mots; mais M. d'Auvernay ne lui en laissa pas le temps. Il continua, sans rien entendre.

— Donc, c'est M. de Montgray qui a trouvé grâce devant vous. Eh bien ! pourquoi rougir?.. Qu'est-ce que ça prouve? Qu'à l'endroit du mariage, ma nièce, votre vieil oncle n'a été qu'un sot. Voilà tout. M. de Montgray est un galant homme; et, quoiqu'il nous entende, je puis le dire ici : c'est l'homme que je vous aurais offert moi-même, Augustine, en réparation de celui que je vous ai si fatalement imposé, si une réparation de cette nature m'eût été permise, à moi, votre oncle et célibataire. Ce qui me rassure encore pour votre bonheur, c'est que M. de Montgray a de *l'expérience*, et qu'il est incapable de compromettre la femme qui pour lui a été bonne. M. de Montgray est gentilhomme, de bonne souche; à ces causes, je l'estime et je l'aime... Seulement, il a tort, bien tort, de s'entêter davantage à se blottir ainsi sous des paquets de mousseline... Fi, le vilain!

Et, en prononçant ce dernier mot, M. d'Au-

vernay qui , pas à pas et malgré sa nièce, s'était, à chaque pause de sa longue période, assez rapproché de l'alcôve pour en toucher maintenant la blanche muraille, étendit le bras, et, par un mouvement prompt et inattendu, fit rouler les rideaux sur leur tringle dorée. L'asile était violé. Madame de Champmercier tenait sa figure cachée entre ses mains. L'œil profane du vieillard, que nous ne pouvons en ce moment comparer qu'à celui d'un joueur où se reflète la teinte jaune de l'or qu'il convoite, plongea avec délices dans la mystérieuse horreur de la couche d'une femme, et en dévasta chaque recoin avec une volupté diabolique. Mais tout à coup il s'éteignit et s'immobilisa sous l'arc contracté de sa paupière, comme l'œil d'un poisson minéralisé. Ce n'était point M. de Montgray qu'il venait de découvrir. Il n'avait devant lui qu'un pâle et tout jeune homme, assis sur l'édredon du lit, dans la posture d'un suppliant ; pauvre et timide enfant, honteux d'avoir été trouvé en bonne fortune, plus qu'une jeune fille surprise en jupon de nuit.

III.

— Hein?... *quelque c'est que ça ?* s'écria enfin le vieillard, en qui cette étrange apparition avait si violemment détendu le voile facial, que la prostration nerveuse de ses traits lui donnait absolument l'air d'un imbécile. — Ah! par exemple!... mais c'est fini... j'ai du malheur — même en dogmes réparateurs!... Car enfin, ma nièce, c'est tromper ici plus que votre mari; c'est tromper de Montgray, c'est nous tromper tous; vous êtes ingouvernable! Mon Dieu! mon Dieu! ajouta-t-il en se croisant les mains d'un geste désespéré, le célibat est-il donc l'état naturel de l'homme? ou dans quel siècle vivons-nous ?

Puis, se tournant vers le jeune homme :

— Eh bien! monsieur, sortirez-vous de là? dit-il... oui, c'est joli! riez; je vous le conseille...

Mais un regard jeté sur Augustine, qui s'était laissé tomber sur un divan, et pleurait en silence, fit fondre dans son cœur toute parole sévère.

— Allons! dit-il, *va-t'elle pas* se trouver mal à présent? toutes les sottises à la fois... Augustine! mon enfant! Et il courut à elle.

— Augustine! chère Augustine! dit à son tour le jeune homme en sortant précipitamment de l'alcôve.

Et il allait jeter ses deux bras au cou de madame de Champmercier. Le vieillard le retint.

— Eh bien! a-t-on l'idée d'une pareille conduite, monsieur? et jusqu'en ma présence!

Mais le pauvre oncle était lui-même sur le point d'embrasser sa nièce à la vue des larmes qu'il avait fait répandre.

— Vous nous avez mis là dans une belle position! reprit-il, en s'adressant à son nouvel ami dont il put en ce moment apprécier les formes élégantes et la charmante figure.

— C'est qu'il n'est pas mal du tout, ce chérubin-là!

Et comme le chérubin s'était déjà assez familièrement emparé des mains de l'oncle.

— Allons, dit celui-ci du ton dont parlent les Auvergnats à leurs marmottes, voulez-vous pas aussi me séduire, mauvais garnement? mais je vous préviens que ça finira mal... on n'est pas plus effronté que ce garçon-là! — A propos, dit encore l'oncle, pendant que nous y sommes, comment se nomme monsieur? le voilà, pardieu, bientôt dans mes poches sans que je sache...

— Roland de Vanières, se hâta de répondre le jeune homme, en rendant à M. d'Auvernay la liberté de ses mains.

IV.

Pendant ce temps, madame de Champmercier avait à peu près séché ses pleurs. On se rapprocha. L'oncle ne paraissait pas trop méchant. Il ne restait donc plus qu'à lui faire payer l'énormité de son indiscretion.

— Ah! dit-il, après quelques minutes de silence, vous êtes un de Vanières... bien! bien! bien!.. j'ai beaucoup connu votre père, jeune homme! Un farceur... pardon : un bien aimable homme... C'est prodigieux! Et, en effet, plus je vous regarde...

Mais derechef, M. d'Auvernay s'interrompt, remettant à une meilleure occasion son lieu commun des ressemblances de famille.

— M. Roland! M. de Vanières! s'écria-t-il, en frappant du pied d'une manière formidable, car le jeune homme paraissait avoir complètement oublié la présence de l'oncle, M. Roland, vous vous oubliez, c'est-à-dire vous oubliez que je suis là! Je ne puis pourtant pas fermer les yeux! et il ajouta en baryton : — Me prennent-ils donc pour le portier de Cythère? puis, interpellant sa nièce : — Et vous, Augustine, qui souffrez de pareilles folies, ne devriez-vous pas avoir quelqu'empire sur cet enfant?

Augustine hocha la tête en souriant.

— Au moins, ma chère, faut-il vous tirer de là! et si monsieur s'obstine à ne rien écouter...

— Mon oncle, je vous écoute, moi, dit Augustine, mon bon-oncle, mon bon petit oncle... Tenez! voilà Roland qui vous écoute aussi : que faut-il faire, dites? car, maintenant, je suis incapable de prendre un parti; mon cher oncle, ne nous abandonnez pas. J'ai peut-être été imprudente, je le confesse; mais vos cruelles railleries m'en ont bien punie. D'ailleurs, c'est contre ma volonté que monsieur s'est ainsi caché; il peut le dire. Il ne vous précédait que de quelques minutes, et, entendant votre voix sur l'escalier, l'idée lui vint de ce mauvais tour... — Mais parlez donc, monsieur! ajouta-

t-elle, en poussant le jeune homme du côté de M. d'Auvernay, dites à notre ami combien vous êtes fâché de tout cela, méchant Roland ! qui m'avez exposée même aux soupçons d'un si bon oncle ! — Et jugez donc, monsieur, du résultat de votre étourderie, si, au lieu de cet oncle, homme sévère mais juste, et qui sait combien peu on doit se fier aux apparences, vous rencontriez ici...

— M. de Champmercier ! cria la voix d'une femme de chambre, de planton derrière la porte ; voilà M. de Champmercier !

Ce fut un coup de foudre pour chacun de nos trois personnages.

Puis à intervalles d'une seconde de silence.

— Il traverse la cour... Il est sur le perron... il monte l'escalier...

On entendit alors les pas menus et rapides de la femme de chambre qui s'enfuyait, puis le retentissement de bottes qui s'approchaient. On frappa trois petits coups à la porte. C'était M. de Champmercier.

V.

— Je suis perdue ! dit Augustine.

— Nous sommes ruinés ! s'écria l'oncle.

— N'ayez pas peur ! dit le jeune homme, et il remua deux ou trois chaises comme pour faire une barricade.

— Il s'agit bien de soutenir un siège ! dit le vieillard.

— Roland, par pitié, ne bougez pas !... dit madame de Champmercier.

On frappa une seconde fois.

— Ouvrez donc ! dit le mari.

Alors, d'un doigt placé sur sa bouche, prescrivant le silence ; et, par un geste rapide, exilant aux deux coins de la chambre Roland

et M. d'Auvernay ; de peur , qu'à travers la serrure , le mari ne jetât quelque indiscret regard , madame de Champmercier répondit d'une voix très calme : — Est-ce vous , mon ami ?

Elle ajouta vite et à voix basse : — M. d'Auvernay ouvrez cette armoire... à gauche... dans le bas...

Et à haute voix pendant que le mari continuait de frapper :

— Que désirez-vous donc , monsieur ?

L'oncle avait ouvert l'armoire.

— Je ne pourrai jamais tenir là-dedans ! s'écria Roland épouvanté , c'est un placard !

— Eh ! qui vous parle de vous y mettre ? dit madame de Champmercier , que cette niaiserie de l'écolier acheva de rendre à elle-même — Mon oncle , aidez , je vous prie , monsieur à s'habiller ; il a , je crois , perdu la tête.

L'oncle fonctionnait absolument comme une machine — par impulsion.

Madame de Champmercier ne parlait plus , mais sa pantomime était pressante.

Sur ses indications , l'oncle atteignit successivement :

Une longue robe de soie brune ,

Une immense capote avec —

Son voile ,
 Un schall et
 Jusqu'à un éventail.

En moins d'une minute, Roland fut affublé de tout cela.

Madame de Champmercier lui poussa un fauteuil et il allait s'y blottir — comme un bichon dans une corbeille — lorsque l'arrêtant d'un regard sous lequel elle le foudroya :

— Assis, monsieur ! assis ! lui dit-elle, il ne s'agit pas de se cacher. Je ne vous demande plus qu'un peu de contenance. Vous êtes mademoiselle Laure de Beaumont.

— Mais ce damné homme qui frappe toujours ! dit l'oncle que la peur enlaidissait de plus en plus.

— Eh bien ! laissez-le frapper, dit Augustine.

Cependant les coups redoublaient à la porte.

Alors, madame de Champmercier s'assit elle-même auprès de mademoiselle de Beaumont, refit nonchalamment quelques boucles de sa coiffure et dit à M. d'Auvernay : — Venez aussi auprès de nous.

Le pauvre homme se laissa tomber sur un siège comme un fruit que le vent abat.

Puis s'adressant à son mari, elle dit :

— Il est parfaitement inutile de frapper da-

vantage, monsieur, je ne suis pas seule et ne puis vous ouvrir.

Mais la patience du mari était comble.

— Quand le diable y serait lui-même, dit il, ou votre confesseur, je saurai à quoi m'en tenir! et il ébranla la porte d'une secousse vigoureuse. La porte était faible, maintenue seulement par un bouton intérieur — comme il convient à tout *connubium* protégé contre les coups de main de la jalousie, autant par la prudence de la femme que par la confiance du mari. — A la seconde secousse, la porte céda. Vous savez quelles dispositions avaient été prises; le Champmercier resta donc consterné. Son œuvre de démolition le mettait en présence de deux femmes et d'un vieillard. Il fit une pitteuse grimace et baissa la tête.

VI

— Ma foi, dit-il, ce n'est qu'à moitié ma faute, après tout! et vous me pardonnerez certainement, Augustine.

Madame de Champmercier se détourna de lui comme une femme résolue à ne rien entendre.

— Mais, ma bonne amie...

— Taisez-vous, monsieur! dit-elle en se levant; un pareil scandale est sans exemple dans le monde où nous vivons.

— Sans doute, dit le mari, ne sachant quelle contenance prendre, sans doute... aussi prié-je bien vivement mademoiselle d'agrée... .

Mademoiselle de Beaumont s'inclina.

— Car je suis certainement très fâché de ma maladresse.

Il voulut baiser la main de sa femme qui s'y refusa.

— Mais, au fait, il était beaucoup plus simple de me dire de suite. . . . que. . . . que vous étiez. . . . enfin ce que c'était! N'est-ce pas, d'Auvernay, que c'était beaucoup plus simple?

Si vous trouvez? répondit d'Auvernay.

— Incontestablement! reprit M. de Champmercier, et vous m'auriez ainsi évité l'ennui de cette fausse entrée; mais n'en parlons plus! et pour mieux faire ma paix avec tout le monde. . . . même avec vous, méchante! (Il chercha une seconde fois à s'emparer de la main d'Augustine. — Prenez donc garde, dit-elle, vous avez les mains horriblement *faites!*) — Voilà ce que je vous ai apporté! s'exclama le gracieux mari entièrement insensible à cette rebuffade. Et il ouvrit un pan de sa redingote, d'où surgit une énorme botte de giroflées.

Madame de Champmercier recula d'un pas : — Fi donc! un bouquet des dames de la halle. . . . enlevez!. . . . enlevez!. . . .

Champmercier se tourna alors du côté de M. d'Auvernay.

— Bouquet, qui, par ce fait, vous revient, petit oncle! On dit que vous les avez *pas mal* aimées, dans votre temps, les dames de la. . . . ?

Et avant que le malheureux oncle eût songé à se garer de l'encombre, il lui remit la charge entière entre les bras. — N'êtes-vous pas d'ailleurs abonné au journal d'horticulture ou de floriculture? ajouta le facétieux Champmercier.

— Du tout, monsieur, du tout! répondit l'oncle, évidemment de fort mauvaise humeur, et qui déposa à son tour le paquet de fleurs sur une console.

Cette agréable bouffonnerie terminée, M. de Champmercier prit sa femme à l'écart, et adoucissant quelque peu l'éclat de sa voix :

— Quelle est donc cette jeune personne? dit-il.

— Ah! voilà!... dit madame de Champmercier, vous êtes aussi curieux que jaloux, mais... vous ne saurez rien.

— Comment? reprit Champmercier qui prononça ce mot comme nous allons essayer de l'écrire, et parut de nouveau vouloir s'exaspérer. — *Camein*, je ne puis pas même savoir de qui vous recevez les visites?

— Allez-vous recommencer, monsieur? et voulez-vous me compromettre après m'avoir offensée?

Madame de Champmercier prit un ton de dignité sérieuse :

— Cette enfant est venue se mettre ici sous ma protection, et il ne vous appartient pas de m'interroger à son égard. Qu'il vous suffise d'apprendre, monsieur, à la honte et à la confusion de vos pareils, que, grâce au ciel, j'ai pu à temps la détourner d'une folie où l'allait entraîner un homme sans foi... un homme comme vous, monsieur.

— Ah! ah! ah! ah! fit Champmercier, *bene! bene respondere!* Et il se mit en devoir de prendre une luxuriante allure empruntée de la veille au cheval Conquérant. C'était pittoresque et intolérable.

— Que voulez-vous? ajouta-t-il, en souriant scandaleusement à ses bottes, nous n'en faisons jamais d'autres, nous autres, c'est notre habitude!... Et tenez!... — Il plongea brutalement ses mains dans le gouffre de ses poches. — Je gage ma maison des champs qu'il y a du vicomte là-dessous!

— Monsieur! monsieur, dit vivement Augustine, oubliez-vous que vous êtes chez moi et devant moi?

VII.

En ce moment la femme de chambre se présenta.

— Monsieur le vicomte de Montgray demande à être introduit, dit-elle.

Chacun se mordit les lèvres.

Mais le mari fit une pirouette. — Qu'est-ce que je vous disais ?

Madame de Champmercier se récria. M. de Montgray ne pouvait être introduit; ni l'heure ni le lieu ne le permettaient; elle allait se rendre au salon. Mais le mari, que l'annonce d'une telle visite avait rendu pourpre de plaisir, s'était élancé à la porte. — Un ami ! s'écria-t-il, un ami, madame, peut et doit être intro-

duit toujours et partout... surtout, l'ami du mari. C'est mon sentiment.

Et poussant le vicomte au milieu de la chambre. — Mais j'en conviens, il faut que cet homme soit bien hardi pour venir jusqu'ici vous disputer son bien. C'est encore mon sentiment.

M. de Montgray se présenta en homme au fait de l'humeur de tout ce monde. Le plus merveilleux hasard ou la révélation la plus diabolique n'auraient pu lui donner une entente plus savante de la position de chacun. Et cependant il arrivait de Copenhague! Ce fut au moins ce qu'on dut inférer des quelques mots qu'il adressa à madame de Champmercier, pour s'excuser de sa négligence envers elle, et où il parlait des empêchemens de ses devoirs diplomatiques.

— Au fait, puisque vous étiez à Copenhague, dit le bonhomme d'Auvernay, on ne peut pas être partout à la fois!

— Certainement, mon oncle, certainement! dit Champmercier, se hâtant de couper la parole au vieillard. Dès qu'il est reconnu que monsieur arrive de Copenhague, il est de toute évidence...

Et il adressa un intelligent sourire au vicomte

qui fut obligé de prendre son lorgnon, n'entendant rien au jeu exorbitant de cette face de mari.

Le fait est que M. de Montgray arrivait réellement de Copenhague.

— Après ça, continua Champmercier avec le même intelligent sourire, ça n'est pas étonnant; quand on est diplomate!... les diplomates, ça arrive toujours de quelque part, d'abord. Mais, quant à celui-ci... Champmercier osa faire le geste de toucher l'épaule de M. de Montgray qui se recula avec empressement, quant à celui-ci, je lui en veux personnellement; il nous avait tout-à-fait oubliés, oh! tout-à-fait... et c'est moi qui vous le ramène.

— Comment cela? dit Augustine, je croyais que monsieur.....

— Non pas, non pas! reprit intrépidement le mari, et si je ne l'avais pas rencontré... (il parut un instant à l'étroit dans ses souvenirs) Si je ne l'avais pas rencontré..... au Jardin-des-plantés! Dieu sait quand nous aurions eu sa visite!

Il s'approcha de nouveau du vicomte, et lui dit à l'oreille :

— Vous le voyez, ma femme se doute de quelque chose; dites que je vous ai rencontré au Jardin-des-Plantés.

Une seconde fois, M. de Montgray dirigea son lorgnon sur son interlocuteur.—Mais je ne comprends pas du tout, dit-il.

Champmercier prit absolument l'organe d'un commissaire-priseur, et parlant très haut :

— Que nous ayons été sitôt instruits de votre retour ? dit-il. Je le conçois bien ; c'est que ceci est presque une histoire, cher vicomte, et je me réserve de vous la dire plus tard.

Il voulut rire et fit une atroce grimace.

Puis reprenant sa confiance en sourdine.

— De Montgray, mon bon ami ! dit Champmercier, je vous prévien que si ma femme soupçonne un seul instant que vous venez ici *pour la jeune personne*, elle est capable de tout. Comprenez-vous maintenant ?

— Parfaitement, répondit de Montgray.

Quant à Champmercier, s'imaginant de plus en plus prêter le collet à quelque délicieuse rouerie, il outra son geste et s'abandonna immodérément à son penchant pour la facétie.

VIII.

— Et nous disions, cher oncle ?...

(Car c'était ce malheureux homme qu'il s'ingéniait encore de battre en brèche. — Pure perte ! — L'oncle étant redevenu cuvette.)

— Et nous disions, lui cria-t-il du plus profond de ses poumons, que notre excellent ami, M. de Montgray, rapporte avec lui tout Copenhague ? Un million de choses curieuses pour votre académie : des échantillons de terre, des minéraux, des oiseaux, des oripeaux..... que sais-je ? c'est-a-dire, des coquillages et autres nouveautés parmi lesquelles, je crois, le bijou généralement importé du Congo dans toutes les cours du Nord, et qui menace de détrôner

les fourrures de Sibérie : *Africa concha Veneris*, ou comme l'a dit un poète charmant : *Barbatum*.... et il acheva le reste dans sa cravate.

— Mais que dit-il ? qu'entend-il par ce *Barbatum* ? demanda avec inquiétude, madame de Champmercier à mademoiselle de Beaumont.

— Des choses affreuses ! madame, répondit celle-ci, à qui les langues mortes n'étaient point étrangères ; mais, par pitié, madame, congédiez-les ! Je crains de me trahir à chaque mouvement ; ce nouveau venu me regarde d'une manière inquiétante. Ne pouvez-vous donc nous en débarrasser ?

Et c'était précisément à quoi songeait aussi madame de Champmercier, mais sans en trouver encore le moyen. Elle commençait même à être effrayée des embarras où la jetait son aimable scélératesse.

En femme résolue, et jusqu'à l'arrivée du dernier ennemi dans la place, elle avait bien pu, et sans grand'peine, se jouer de l'obstacle, lui mesurer ses pleurs ou son audace, le dissoudre ou le dompter, et demander aux sources factices de son émotion de quoi alimenter quelque peu son âme déjà plus d'à moitié éteinte sous le froid de son cœur. Mais, pour ces jeux habiles d'une plus habile actrice, c'était une

scène fausse comme ses sentimens, large comme ses désirs, inégale comme ses caprices que réclamait son aventureuse imagination. Le VRAI la tenait à l'étroit, désarticulait ses ressorts les mieux cachés, brisait ses plus ingénieuses ressources, et chassait impitoyablement, du lieu successivement envahi, tout ce qui n'était qu'ombre ou lutin évoqués par elle. Si bien que la place étant nette, les personnages libres et les moyens vrais, madame de Champmercier, comme une Arinide sans palais, retombait au-dessous des plus vulgaires enchanteresses.

Et c'était ce malheur qu'elle subissait dans toute sa plénitude.

A présent il y avait un *homme* devant elle. Tranchons le mot : *un ancien amant*. Complétons-le : *un premier amant*.

IX.

— Si je ne me trompe , dit le vicomte en désignant mademoiselle de Beaumont, mademoiselle a dû passer la dernière saison des eaux à Baden-Baden.

(C'était là, et pour la première fois, que de Montgray avait été assez heureux pour distraire complètement Augustine de ses liens conjugaux.)

— J'aurais alors un nouvel oubli à réparer.

Il regarda fixement madame de Champmercier.

— Madame la commanderesse.... de Champmercier - Schomberg; — elle porte le même nom que vous, madame, et j'ai lieu de croire qu'elle vous est alliée de fort près, — avec laquelle j'eus l'honneur de traverser une partie de l'Allemagne avant de me rendre à mon

poste , me laissa le soin de l'excuser auprès de mademoiselle, de la manière un peu brusque, dont elle fut obligée de se séparer d'elle. Un importun fut cause de cet ennui.

De Montgray fit une pause pour jouir tout à son aise de l'effet des coups de stylet qu'il distribuait avec une main si exercée. Il n'était pas fâché non plus de maintenir ainsi , au fond de sa gaine diplomatique , son cœur, qu'en toute autre occasion , le regard suppliant de la femme qu'il avait aimée aurait glorieusement fait sortir esclave et vaincu. Il reprit donc tranquillement en caressant avec complaisance la peau de ses gants :

— Je n'expliquerai pas par quel concours de circonstances déplorables, je fus moi-même cet importun. J'en éprouve mille regrets sincères. Madame la commanderesse portait la plus vive affection à mademoiselle.

Madame de Champmercier pâlit. Elle avait les meilleures raisons du monde pour craindre une vengeance de la part du vicomte ; elle connaissait l'inflexibilité de son caractère. C'était un homme que la soumission désarmait ; et , évidemment, ici, il réclamait le droit de se taire. Le lui donner pourtant , c'était se remettre entre ses mains ; c'était abdiquer. Ma-

dame de Champmercier le comprit et ne put s'y résigner si rudement. Elle essaya encore de sauver la position, et reprenant les choses d'un peu haut pour les mieux embrouiller :

— Il me semblait, dit-elle, que la mission qui vous éloignait de Paris, ne vous laissait aucun loisir ?

Et cela était vrai ; puisque le vicomte n'avait pu la rejoindre à Baden-Baden, d'où elle lui avait écrit et où elle l'attendait, qu'à la faveur d'un déguisement de l'incognito ; enfreignant ainsi son itinéraire officiel.

— Je le croyais aussi à mon départ, madame, mais avant de passer la frontière je reçus de nouvelles instructions. Un pli que je conserve précieusement les contenait ; et je me réserve, si plus tard il s'élevait quelque contestation sur l'authenticité de mes droits, de les faire valoir publiquement.

A ce dernier mot et au superbe sourire dont le vicomte l'accompagna, madame de Champmercier se sentit mourir. Il ne lui restait plus aucun doute sur la perfidie des intentions qu'il arborait avec tant d'audace. Elle fit un signe d'intelligence qu'il parut comprendre.

La physionomie de la scène changea comme par enchantement.

X.

— Messieurs, dit-elle, quelques soins d'intérieur m'obligent à vous quitter, je me retire.

Et elle prit la main de mademoiselle de Beaumont, marquant ainsi hautement son intention de l'emmener. — Madame, dit celle-ci en serrant violemment la main qui tenait la sienne, vous m'expliquerez certainement tout ceci, ou je.....

— Je vous ordonne de vous taire, dit impérieusement Augustine, et avec si peu de ménagement que de Montgray lui-même put l'entendre.

Mais ce n'était pas là ce qu'avait résolu cet homme judicieux et prévoyant, sa proie allait lui échapper et rien ne lui garantissait un lendemain.

— Non, dit-il, c'est à nous plutôt de prendre congé de vous, madame. Venez-vous, Champ-

mercier ? J'ai précisément à vous parler d'affaires.

Et , à son tour, il fit mine de vouloir emmener le mari.

En femme sensée, madame de Champmercier comprit tout le danger de cette retraite, et reconnut enfin l'impossibilité de prolonger une lutte trop inégale.

— Je reçois donc votre adieu, vicomte ! dit-elle avec un gracieux sourire, mais avec la rage dans le cœur ; et elle lui présenta sa main sur laquelle le vicomte eut l'insolence d'appuyer ses lèvres.

M. Roland de Vanières étouffait de colère sous son voile.

— A moins cependant, reprit-elle avec la même grâce, à moins que le vicomte ne consente à nous rester et à apaiser par là, aujourd'hui même, les rancunes que nous lui tenons. M. de Montgray, M. de Champmercier compte sur vous à dîner.

— Je compte effectivement sur cet honneur, dit le mari qui fit un triple salut, j'y compte. Je compte même sur le petit oncle.

— Et vous comptez sans votre hôte, répondit l'oncle en prenant son chapeau et en se coiffant de travers, ne m'attendez pas, ma soirée est prise.

— D'ailleurs, ajouta madame de Champmercier, c'est sur mon oncle que je me suis reposée du soin de reconduire mademoiselle chez madame de Beaumont. Il est près de trois heures et je crains que madame de Beaumont ne soit inquiète. Laure portera nos bonjours à sa mère.

— C'est convenu, dit Champmercier, et je vais demander la voiture.

— Non, demeurez, répliqua de Montgray, la mienne est en bas et je la mets à votre disposition. Ne vous resté-je pas ? ajouta-t-il de l'air le plus obligeant.

— Et ne dirait-on pas encore qu'il se sacrifie ? vociféra l'oncle entre son nez et son menton.

— Heureux arrangement, s'écria le mari, puisqu'il réunit le suffrage unanime. Vrai ! je m'en sens les yeux trempés — Mademoiselle...

— Et il offrit sa main à mademoiselle de Beaumont qui y déposa la sienne avec docilité. — Mademoiselle, permettez-moi de vous accompagner jusqu'au perron.

Ils sortirent.

L'oncle suivit, continuant de psalmodier les versets de son mécontentement.

XI.

Dès qu'elle fut seule avec M. de Montgray :
— Votre conduite est affreuse, monsieur, dit avec un grand éclat, madame de Champmercier, — et quel homme êtes-vous donc ?

— Je suis *ambassadeur*, madame ! répondit courtoisement le diplomate, reconquérant par ce seul mot plus de ses privilèges qu'il n'en avait cru perdre. — Et je venais vous annoncer ma nomination ; le roi m'accorde enfin Madrid.

Un rayon de plaisir éclaira le front d'Augustine ; et, cette fois, ce fut de grand cœur qu'elle tendit sa main au vicomte :

— Vous êtes un homme parfait ! s'écria-t-elle, sans songer le moins du monde à réprimer l'imprudente expression de sa joie. — Maintenant, vous pouvez compter sur moi.

DU
CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE.



Deo magis placet mugitus boum et grunitus porcorum
quam cantus presbyterorum luxuriantium,

BERNARD CROVEKONIS,
Chanoine de la cathédrale de Viviers.

I

PROLÉGOMÈNES.

Hors ce qui se pèse , se mesure ou se contient , tout est à tous.

« *Un mari est un sinécuriste* , » a dit le maréchal de Richelieu , l'homme de France qui s'entendait le mieux à juger de la condition des maris , « *et cependant le mariage n'est point une sinécure.* »

Cet aphorisme peut paraître d'abord un paradoxe.

Il est bon toutefois de reconnaître qu'à l'appui de cette illustre autorité , on pourrait citer l'oubli complet que semblent avoir fait de leurs maris certaines femmes de notre

temps ; oubli qui serait une chose monstrueuse si ce n'était une chose convenue.

Il est même juste d'ajouter que le dernier nom dont s'occupent ces femmes — s'il arrive jamais qu'elles consentent à s'occuper de ce nom — est le nom de leur mari.

Mais il ne l'est pas moins de convenir que l'esprit de l'église, esprit de concorde et de réparation, avait primitivement indiqué, dans sa prévoyance maternelle, le seul remède applicable à cet étrange abus en enseignant cette doctrine : *Que l'époux et l'épouse ne fassent qu'un.*

Et que, s'il était suivi à la lettre, ce précepte (n'en déplaise à feu M. de Richelieu) rétablirait quelque peu l'influence sociale du mari.

Malheureusement il ne l'est pas.

Il y a cependant des exceptions ; et tous les maris ne sont pas des invalides.

Exemple :

La femme de tel mari — celui que vous voudrez — est fécondée ;

Un ou plusieurs enfans — le nombre est insignifiant — naissent à ce mari de cette femme ;

Ne sera-t-il point tenu compte du mari en cette conjoncture ?

Si vraiment.

Il donne son nom aux enfans que lui donne sa femme par l'entremise de l'ami qui sert de parrain aux petits *.

Ceci est parfait.

Mais en est-il ainsi dans tous les ménages ? Il nous est pénible de déclarer que non. Beaucoup de maris ont une moins belle part ; beaucoup même n'ont aucune part dans la rétribution des privilèges de leur état. Citons en une preuve, et sans aller la chercher plus loin, prenons-la au milieu de nous : Disons les *private misfortunes* d'un couple que chacun de nous a pu connaître, de M. Adam Malorné dont tout Paris racontait, il y a peu de jours, l'étonnante disparition, et de demoiselle Candida Belgrave, sa femme, que quelques feuilles publiques viennent de faire mourir à Rome d'une maladie de poitrine.

* Avoir soin de construire la phrase de telle sorte que ce ne soit pas *les enfans* mais bien *le nom des enfans* que le mari doive à l'entremise, etc....

(Note du conseil de l'Université.)

II.

Du vivant de ces deux époux,

(Car on peut aussi considérer le mari comme mort, et à nous seul il appartient de révéler ce qu'il est devenu.)

De leur vivant , disons-nous , à l'époque où mademoiselle Candida , noble descendante des barons de F. .es , avait été recherchée (vieux style!) par le sieur Malorné, la famille de la jeune fille tenait un grand état dans le monde et menait un train considérable. Le père était sans biens, mais il avait de nombreuses charges à la cour , son influence y était grande ; à ces causes , la main de Candida était un parti convoité et de nombreux soupirans y préten-

daient. Le roi devait signer à son contrat, l'époux aurait de droit ses entrées au Château, il serait gentilhomme de la Chambre, etc., etc.

Hélas ! tous ces beaux rêves se faisaient en 1829.

En 1830, le baron se réveilla veuf de ses brillans emplois, et par contre-coup de sa femme qui ne put survivre au désastre de sa maison.

Tous les épouseurs avaient également disparu.

Quand je dis tous, c'est qu'avant ce fatal événement on ne comptait pas à ce titre, le sieur Malorné, homme vertueux et tenace, manant et millionnaire, le seul cependant qui en 1830 comme en 1829, vint encore dire : — *Me voilà ! voilà ma main ! voilà mon argent !* à quoi il lui fut répondu : *donnez toujours votre argent.*

Et le sieur Malorné donna toujours son argent.

De telle façon que la fortune du baron se trouva reconstruite.

Mais le problème était loin d'être résolu. Nous l'avons dit, le sieur Malorné était *manant* et le baron aurait donné tous les millions du monde pour préserver son écusson de la moindre barre infamante.

Sur-le-champ, le baron avisa un merveilleux expédient.

D'origine anglaise, le baron n'était venu que fort tard s'établir en France. Là, pour reconnaître les bonnes grâces du roi Charles X, dont il tenait des lettres de noblesse et de naturalisation, le baron avait publiquement abjuré la foi protestante. Mais Charles X mort — ou dépossédé, ce qui revient au même — le baron, qu'aucun intérêt ne retenait plus en France, dit adieu à sa patrie adoptive, retraversa le détroit, redevint Anglais et se refit protestant.

Alors, avec une partie de l'argent du sieur Malorné, le baron acheta sous le nom de sa fille une magnifique propriété dans le *Worcestershire*.

A cette propriété se trouvait attaché un ancien titre de noblesse tombé en oubli. Le baron le fit exhumer par un habile archiviste.

Puis, par une humble requête, le baron réclama pour sa fille — comme propriétaire du domaine — l'investiture de ce titre.

Par *royale patente* le roi Guillaume accorda l'investiture.

La *royale patente* octroyait cette grâce au baron, comme *rémunératoire largesse* de ses retour et conversion — et franchement, peu dé-

licat en matière religieuse, le baron, pour complaire à un souverain quelconque, aurait, sans plus de scrupule que le fameux *vicaire de Bray*, abjuré et réabjuré dix fois de suite toute espèce de religion — au choix.

Enfin — et c'était là que triomphait le baron — la royale patente déclarait expressément le dit titre imperdable par le fait de mariage, conférant à la titulaire le droit de le porter à l'exclusion de celui du mari — si le mari avait un titre — à plus forte raison la dispensant de prendre le nom du malheureux... si le malheureux était de roture.

Cela fait, on manda le sieur Malorné à Londres.

III.

Ce respectable monsieur y arriva surchargé de présens. A Calais, il avait, par originalité, fait retenir pour son passage le *Steam-Boat* tout entier. De sorte qu'il quitta les côtes de France, couvert des malédictions de plus d'une centaine d'Anglais retenus à terre faute de places. — Ces hommes cruels, dit plus tard le sieur Malorné en racontant son aventure à un ami, m'accompagnèrent jusqu'aux embarcations en menaçant de jeter à la mer moi, mes malles et *mon nombreux domestique*; mais je ne m'effrayai pas. Je tins bon au milieu de leurs abominables démonstrations; ils poussèrent l'oubli des convenances jusqu'à me poursuivre des

noms de *monopoleur*, *vieux Triton!* et autres apostrophes équivalentes.

A Londres, de nouvelles difficultés se présentèrent.

Le baron avait sauvé l'honneur de son nom; sa fille voulut sauver l'honneur de son corps. — Jamais, dit résolument mademoiselle Candida, je ne consentirai à recevoir M. Malorné *chez moi, in my bed.*

— *As you please, my dear child!* comme il vous plaira, mon cher enfant, répondit le baron, j'ai promis votre main jusqu'à l'autel. Le reste vous regarde.

Et là était l'indélicatesse, puisque le sieur Malorné n'épousait que pour le reste, autrement dit pour le lit — *for the bed* — et qu'il a été surabondamment déclaré au code des célibataires que, sauf l'usufruit, le lit appartient de droit au mari.

Car en vérité, en combinant la durée de l'attente, — le sieur Malorné avait attendu seize mois! — avec la force et la violence des désirs accumulés pendant ce temps, il est facile de se convaincre que l'amour du sieur Malorné devait être passé à l'état le plus douloureux. Chaque fois que le sieur Malorné pensait trop directement à sa future épouse, les veines de

son cou, comme il l'a dit lui-même, se gonflaient avec tant de force qu'on les voyait repousser sa cravate; sa langue se séchait, s'épaississait, se raidissait; sa figure devenait rouge, puis bleue, puis noire; et tout à coup il se tordait, bondissait et rebondissait, se heurtait aux portes et se roulait dans les tapis. Au moment de ces crises, il eût été imprudent aux femmes de service de demeurer seules avec lui; on racontait alors des choses effrayantes de monsieur Malorné. Ordinairement le spasme se terminait par une invocation et la demande de quelques cordiaux. — « Grand saint Augustin, l'entendit-on s'écrier un jour, vous qui vous frottiez dans les ronces et les épines pour vaincre par la douleur le souvenir des dames romaines; vous qui, en l'honneur de leurs charmes brunis au soleil d'Italie, laissâtes aux buissons de ce pays la moitié de votre chair; inspirez-moi, homme héroïque, mon frère en amoureux martyr, conseillez-moi!... Conseillez-moi aussi, vous, grand Origène, qui, d'un seul coup, opérâtes l'excès de votre orgueil!... Mais non! ne me conseillez pas, ne m'inspirez pas!... Je l'aime!... je l'aime!... je l'aime!... » répétait avec entrainement le sieur Malorné — il parlait de sa future femme — « et ne veux

leur de mon édre-
 s, toute espèce d'o-
 me : *Natura abhorret*
 tulle, *Catullus dixit*, ce
 ire : La nature a horreur
 es. C'est au contraire des
 me faut; il me faut du gin-
 aut de la cannelle! Holà, *mon*
vestique! qu'on me serve à l'in-
 sommé à la purée de queues d'é-
 au poivre de Cayenne!

ent c'était un tel homme — un homme
 ploi de tels électuaires avait en quel-
 rte transformé en ce mythe éternel
 r dont le dieu des jardins fut long-
 s le symbole pour l'antiquité. — C'était
 homme-là, homme de sève et d'expectante
 tualité, qu'un ingénieux artifice machiné
 par les doigts fûtés et délicats de sa femme de-
 vait arrêter net dans les élancemens les plus
 pressés de son cœur — à cette minute fatale
 où, n'écoutant plus que son mâle courage,
 l'époux s'élance vers l'épouse en s'écriant :
ma bien-aimée! eût-on, entre elle et lui, ou-
 vert vingt pieds de tranchée ou construit trois
 rangs de chevaux de frise.

IV.

Alors,

Il est ordinairement de deux à trois heures du matin, et la nature en un ineffable concert chante l'hymne de sa régénération. Toutes les maisons sont endormies, les vapeurs de la nuit commencent à s'effacer, la rue est déserte, autour de vous il n'y a plus un seul bruit : c'est maintenant ! maintenant entrez dans le temple ; quel calme profond ! quelle formidable solitude ! Tout est clos, tout est muet. Les lourdes portières, les épaisses tentures sont abaissées et jonchent le parquet de leurs glands ; on dirait que les fleurs de la robe de chambre

sommeillent elles-mêmes dans les plis du brocard ; c'est à peine si la lampe jette quelques nappes lumineuses dans l'obscurité ; les rideaux du lit sont immobiles... Mais tout à coup une commotion générale semble communiquer la vie à ces mystérieux témoins d'un drame ignoré. Les ais des meubles se sont émus, la porte s'est ébranlée comme pour s'ouvrir ; tentures et rideaux, tout a tressailli, tout s'est agité ; voilà les anneaux qui s'entrechoquent encore dans leur cliquetis sonore... et rapide mais étouffée, une plainte, une seule ! a déchiré le silence... Que se passe-il donc ici ?

Ce qui se passe ici ? mais demandez à la fille nubile, au jeune garçon pubère ; demandez à tout ce qui se mariera, est marié ou se marie : *Une nuit de noces !* voilà ce qui se passe. N'est-ce donc pas assez pour que l'inertie elle-même soit arrachée à son éternel repos ? C'en est bien assez pour que votre société soit bouleversée et déclarée en état de guerre ! Et, puisque vous m'interrogez, je vous interroge ! Qui a-t-on dévalisé ici ? qui a-t-on pillé ? Certes, une des lois de l'ordre naturel a été violemment brisée, quelque grande perturbation dans la propriété a été commise ; cela est flagrant : mais contre qui ? par qui ? au profit de

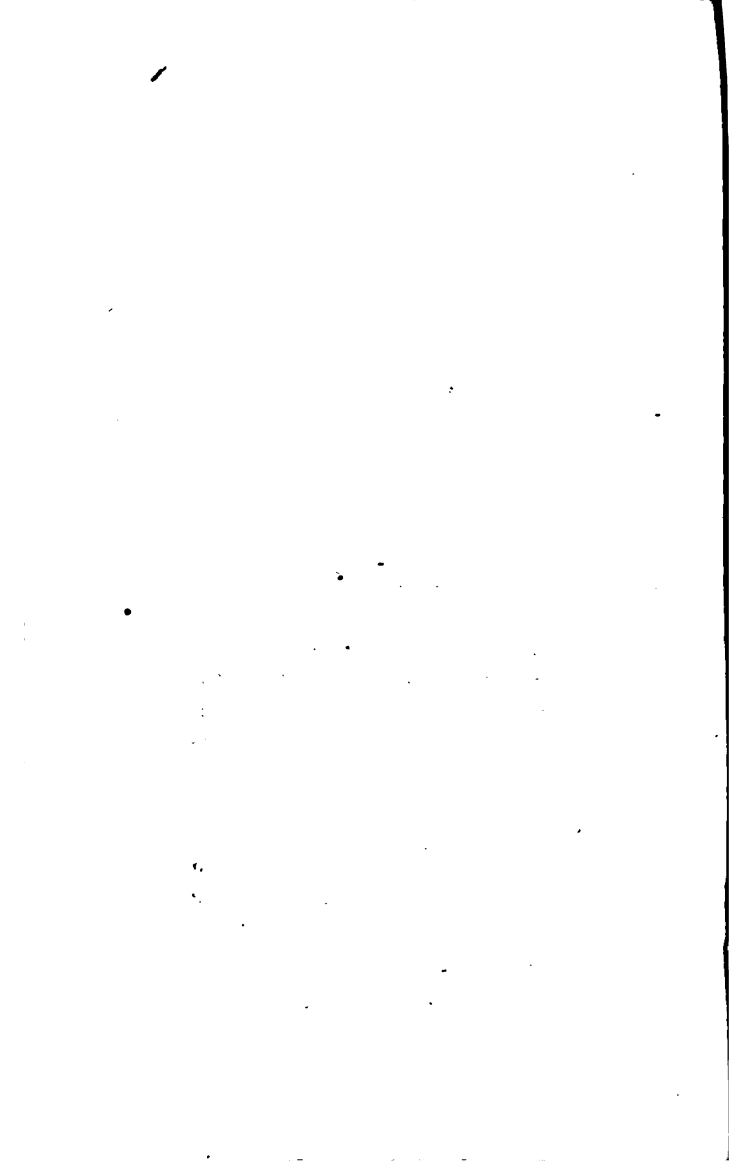
qui ? et pourquoi ce petit groupe d'hommes à la mine malfaisante et sournoise , appostés depuis ce soir , comme des renards et des loups affamés , à la porte de votre chambre ? Sont-ce des larrons ? — Non , ce sont des célibataires. — C'est donc que vous leur avez volé quelque chose , alors ? — Ils le prétendent , monsieur ; et en ce moment décident entre eux , par le sort , à qui se fourrera le premier sous ma courtine. — Mais vous-même qu'y avez-vous donc caché , sous votre courtine , qui les ait attirés et qu'ils aient flairé d'aussi loin ? — Une femme , monsieur ; ma femme ! car c'est aujourd'hui *ma nuit des noces*. — *Votre nuit de noces ?* Fort bien ; je le savais , et votre malheur est votre ouvrage. Vous avez déplacé un gage commun , imprudent ! Restituez-le , si vous ne voulez pas qu'on vous assiège. Dans la confusion de votre Babel sociale , vous avez oublié le partage moral et ne vous êtes occupés que de la division de la matière ; tant pis pour vous ! Ce n'est pas de la matière qu'il s'agit à cette heure , mais bien d'une volonté forcée ou absente ; et les volontés , vous les niez ou vous les oubliez ! Vous croisez ce champ avec cette vigne , ce patrimoine avec cet autre , ce titre avec ces écus , ce nom avec cette place ; mais croyez-

vous aussi, dites-moi, avoir marié les âmes ? Croyez-vous seulement avoir marié les corps ? Vous criez au désordre que de telles unions produisent, mais c'est vous qui les faites, ces unions ! c'est donc vous qui perpétuez le désordre !... Et cette plaie — je vous le jure ! — cette hontense plaie ne disparaîtra que lorsque, enfin, d'arpenteurs-géomètres, jaugeurs et peseurs-jurés que vous êtes, vous serez devenus législateurs des mœurs publiques. Car c'est vous qui l'avez écrit : — Hors ce qui se pèse, se mesure ou se contient, tout est à tous. — Et par là vous avez institué l'adultère, par là vous avez proscrit le mariage ! Ce qui vous reste à faire, ce sont vos codes ; vous n'en avez pas. Comment voulez-vous donc avoir des nuits de noces ? A moins cependant, que, comme vos pères, vous ne les ayez rêvées, ces nuits, à travers les fantaisies de vos esprits ; après-boire ou dans l'opium, et avec des tempéramens à vos mesures : quelque chasteté armée ou pleurante, selon que vous êtes bilieux ou sanguins ; des cheveux épars, des bras tordus de suppliante ; et, pour en terminer, quelques baisers mordans et des caresses de feu ; du sang, n'est-ce pas ? — Ah ! vaniteux que vous êtes ! du tout ! — Un sacrifice ? — Du tout ! un

viol, mes hommes, pas autre chose : rêve avant, cauchemar après ! un double mensonge, entendez-vous ? La comédie ! la parodie ! Et voilà pourquoi il y a des célibataires à votre porte.

V.

Quant à ce qui est des chagrins domestiques du sieur Malorné, le lecteur trouvera bon que, fidèle à notre habitude et dans l'intérêt plus grand de la vérité, nous usions d'un document précieux où cet homme remarquable les raconte lui-même avec la naïveté qui le caractérise ; et que nous placions dans sa propre bouche les principaux traits de son mécompte conjugal. Voici ce qu'il en écrivait à un de ses amis de France, un membre de l'Institut, à l'obligeance duquel nous devons de transcrire ici, sur l'original même de la lettre, les extraits suivans de ses plus éloquentes pages.



M. MALORNÉ.

UN MEMBRE DE L'INSTITUT.

(Il est dans son cabinet ; il dort et rêve que sa femme accouche ; on sonne ; il se réveille en sursaut.)

De quel sexe est l'enfant ?

LE PORTIER *(un papier à la main)*.

Seigneur, c'est une lettre

Qu'entre vos propres-mains on m'a dit de remettre.

(Il se retire en saluant.)

— *Comédie inédite.* —

L

CORRESPONDANCE.

A Monsieur
Monsieur Trumeau de St.-Gobain,
membre de l'Institut,
Section des classes morales et politiques,
à Paris.

Depuis que je suis dans ce maudit pays (l'Angleterre), rien ne me réussit, Trumeau, et je commence à croire à l'influence sur mon sort de quelque malfaisante planète. Je vous ai mandé, je crois, l'avanie dont j'ai été victime à Calais lors de mon embarquement, et comment j'avais été honni et assailli par une troupe de

malfaiteurs armés. Ce qui me reste à vous apprendre est bien autrement grave. Trumeau, je suis ensorcelé !

Trumeau, vous êtes homme de lettres, vous ; vous avez de l'expérience ; je puis donc me confier à vous, Trumeau, je me confie à vous.

Vous savez si j'aimais ma femme, vous savez de quel riant avenir d'amour j'avais paré notre union. Eh bien. Trumeau, mon horizon est plus noir et moins brillant qu'une botte vernie !

Écoutez et plaignez-moi, si vous étiez ici je vous dirais : vengez-moi !

J'arrive à Londres, on me fait un accueil magnifique. C'est bien ! le père et la fille s'entendaient déjà, voyez-vous ! Et, à peine débarqué, on m'envoie chasser au renard à quarante lieues de là. Notez bien que je m'étais abstenu de manifester le moindre désir de chasser, et au renard surtout ! mais on avait résolu de m'éloigner ; mon absence était nécessaire à la perpétuation des infernales embûches qu'on dressait contre moi. Je cède, je pars. Je me rends à Bury-Hill (Dorsetshire) ; c'était là qu'était le rendez-vous de chasse. De ce moment, Trumeau, commencent les infortunes de votre ami, vous apprendrez avec peine qu'on l'avait déguisé en jockey : on m'avait

habillé tout en rouge : un habit rouge , une culotte blanche , des bottes à revers jaunes et une casquette de cuir noir. Le rouge ne me va point, j'étais laid à faire peur. Cependant , je monte à cheval.

Vous savez comment je monte à cheval , Trumeau ; vous connaissez ma manière : une , deux ! un petit mouvement de reins et on est en selle. C'est gracieux ; incontestablement , c'est gracieux ! Eh bien ! en me voyant chausser l'étrier , mes Anglais se mettent à rire comme des imbéciles. Alors la colère me prend , j'enfonce ma casquette sur mes yeux , j'arrache mon fouet au groom qui me le présentait , et j'allais piquer des deux , lorsque... ô surprise extrême ! au lieu d'un fouet je me trouve un marteau à la main , je veux dire un fouet à marteau , sans nul doute le fouet de quelque forgeron des environs. — Qu'est-ce que c'est que ça ? dis-je au groom à qui j'avais envie d'appliquer quelque volée. — Cela , votre honneur ? c'est un *hunting-wip* pour abattre les fermetures des portes que votre honneur trouvera sur son passage. — Un *hunting-wip* ! on n'a pas l'idée d'une plus sottre réponse ; aussi j'allais lui en faire comprendre le ridicule... mais je n'en eus ni le loisir ni le moyen. Tout à

coup, je ne vis plus rien, je fus enveloppé dans un nuage de poussière, et mon cheval partit comme un trait d'arbalète. La chasse était en voie. Je parcourus ainsi deux ou trois milles au milieu du plus épouvantable vacarme. La meute se composait de plus de cent cinquante chiens, et ils aboyaient tous à la fois. En partant, ma casquette, dont j'avais négligé d'attacher la gourmette, s'était perdue. J'avais chaud et il faisait un vent horrible. Sérieusement, Trumeau, je songeai qu'il était imprudent de voyager de la sorte; je voulus arrêter mon cheval. Impossible. On venait, disait-on, de découvrir le renard et les cris de *hark-forward!* retentissaient autour de moi. Les chiens eux aussi avaient redoublé leurs clameurs. En ce moment, nous descendions le versant d'une côte tellement rapide qu'en plongeant du regard dans cette espèce de précipice, je me crus infailliblement perdu. Ce fut aussi en cet endroit, j'imagine, que j'abandonnai les rênes. Dans mon trouble j'oubliai jusqu'aux plus simples notions de l'écuyer et me cramponnai vigoureusement des deux mains à la crinière de ma monture. L'animal tripla de vitesse. Je me trouvai alors, comme un sac, placé en travers sur son dos. J'appelais vainement au

secours. Le reste de la chasse avait pris à droite de la vallée et mon cheval m'entraînait à gauche, dans le fond d'une gorge impraticable, hérissée de buissons et labourée de ravins. La sueur me ruisselait de partout. Chaque secousse de mon cheval m'arrachait les entrailles... je devenais fou de douleur et d'épouvante ! Dans cette terrible crise, Trumeau, je songeai à Candida ! à ma femme, qui attendait un époux et à qui on allait rapporter un cadavre ; cette chose qui, selon M. Bossuet, n'a de nom dans aucune langue. Je songeai avec désespoir à ma race anéantie par ma mort prématurée — car je ne pouvais que misérablement périr ! — et je vous le jure, ô Trumeau, je n'avais encore rien fait pour ma postérité ! Cette dernière pensée me traversa le cœur comme le froid d'une épée ; et il me parut, tant la sensation fut aiguë et saisissante, que, se frayant un chemin à travers les régions intestinales et le sac membraneux où nos eaux se secrètent (vous connaissez sûrement l'anatomie, Trumeau ?), quelque lame avait pénétré jusqu'au scrotum ! inconcevable aberration cependant ! aucune épée ne m'avait percé, mais j'étais à vingt-cinq pas de mon cheval ; ce qui signifie que j'en étais tombé. D'ailleurs je m'en convainquis plus amplement

en ne trouvant entre la terre et moi que les tiges piquantes d'un millier d'arbustes nains. Ayant acquis cette précieuse conviction je n'eus rien de plus pressé que de me relever. Une fois débarrassé de son fardeau, le cheval, lui, s'était arrêté. Nous étions tous deux seuls au fond du ravin. Vous voyez d'ici la position. Comme je trouvai ce lieu admirablement situé pour infliger à la bête une correction selon les principes du manège, je m'approchai doucement d'elle; et, pour ne pas l'effrayer, je lui adressai quelques paroles d'amitié telles que — oh! oh! petit! oh! petit! Le cheval ne bougeait pas. Enfin je saisis la bride, et d'un bras vigoureux dégageant mon fouet que je tenais caché derrière moi, je lui en alongeai un grand coup entre les oreilles... mais, hélas! ce ne fut pas un coup de fouet, ce fut un coup de marteau; j'avais pris mon fouet par le mauvais bout. Le cheval tomba; j'avais tué mon cheval.

Ceci, Trumeau, me fit faire de sérieuses réflexions. Je compris le danger de frapper trop fort. Je m'étais presque démis l'épaule, et j'avais le poignet tout endolori.

.

II.

Si je vous ai parlé si longuement d'une aussi pitoyable catastrophe , cher Trumeau , ayant à vous entretenir d'ailleurs de malheurs domestiques auprès desquels ces misères-là ne sont tout au plus que de la fumée de Londres , si je vous ai mené , pour ainsi dire , pas à pas , avec moi , dans cette damnable partie de plaisir , qu'à bon droit je devais plutôt appeler partie de bosses et de contusions , c'est pour vous bien convaincre , et à ce propos , des pièges que m'avait tendus mon beau-père en m'envoyant chasser dans le Dorsetshire ; mais je vais d'un mot tâcher de fixer vos doutes. Parmi mes prétendus compagnons de chasse ,

quels hommes, Trumeau, reconnus-je enfin, lorsque, sorti de mon précipice, et le trouvant tous rassemblés sur le chemin, j'observai attentivement leurs sinistres figures ? J'ose à peine vous l'écrire, et j'en frémis encore à cette heure ; je reconnus, grand Dieu ! plus de la moitié de mes assassins ! et de quels assassins, je vous prie ? de mes assassins de Calais ! de ces hommes féroces qui, vous le savez, voulurent me poignarder dans cette ville. Mais ce fut bien autre chose vraiment, lorsque j'eus raconté mon cas à ces misérables. Alors ils ne prirent plus la peine de feindre. Ils me traitèrent de *couard*, de *gavachè*, et non contents de me salir de leurs invectives, ils parlèrent de me jeter dans quelque fondrière. Tout ça, pour un cheval mort ! — Comme si, leur répondis-je avec calme, toutes les carcasses réunies des chevaux de l'Angleterre valaient seulement ceci ! — Et je fis un geste familier. En même temps, selon mon usage, je faisais claquer ma langue entre mes dents. Pour le coup, leur rage ne connut plus de bornes. — Il nous brave, s'écrièrent-ils d'une seule voix, il nous insulte ! assommons-le ! — Mais, messieurs, continuai-je avec le plus grand sang-froid, veuillez m'entendre ! — Nous n'avons

que trop bien entendu ! — Et je vous prouverai quand vous voudrez... — Assommons-le ! assommons-le ! — Ma nature répugne aux flatuosités — (mêmes cris). — Il suffira donc de répéter devant vous l'expérience... Ici une voix couvrant toutes les autres, hurla : — Noyons-le ! — Notez, Trumeau, que ce pays est rempli de marécages. Ma foi, c'était à en perdre la tête. Cinq ou six de ces forcenés avaient silencieusement relevé les manches de leurs habits ; je savais ce que cela voulait dire. Je fis un grand écart, je pris la fuite ; j'avais des ailes. Je parcourus ainsi, tout d'une traite, les quelques milles qui séparent *Bury-Hill* de la route de l'ouest. C'était sur les cinq heures ; la malle d'*Exeter* passait, je m'y jetai ; et le lendemain à sept heures j'étais à Londres. .

.

III.

J'avais quitté Londres un vendredi, j'y reviens un samedi ; en tout huit jours d'absence. Mais de combien de malheurs pour moi, ces huit jours ne furent-ils pas la source ! Le lendemain de mon retour — le dimanche, — on me remit une lettre de mon beau-père : le baron m'annonçait que de pressantes affaires le rappelaient sur le Continent. Il paraît, pensai-je, que nous jouons tous deux aux barres ; j'arrive, il part ; je pars, il arrive ; et toujours de même. C'est amusant ! *Vous pouvez*, disait-il, *vous présenter lundi dans Grosvenor-Square* (où était situé l'hôtel de sa fille, l'hôtel de ma femme, mon hôtel par conséquent !) *c'est là que sera célébré votre mariage pour lequel j'ai*

acheté une licence spéciale (le baron, lui, avait sa résidence particulière, plus près de la cour, dans Arlington - Street), *je regrette*, écrivait-il en terminant, *de ne pouvoir sanctifier votre union par ma présence. J'aurais été heureux, monsieur, de vous imposer les mains à cet instant solennel. La bénédiction de Dieu suit généralement celle des pères. Que Dieu vous bénisse !* — Ah ! par exemple ! m'écriai-je, et je mettais la lettre en mille pièces ; et, comme un taureau des mains du sacrificateur, je m'échappais de celles d'un pauvre coiffeur qui m'accommodait lorsque je la reçus — Par exemple, voilà qui est parfaitement impudent ; et il y a, sur ma parole, des gens qui naissent charlatans ! Comment ! en voilà un qui a changé plus de fois sa religion que le roi Dagobert n'a tourné le côté de sa culotte, et qui appelle cela communier avec la divinité sous toutes les espèces ; un homme qui ne va peut-être sur le Continent que pour y trafiquer de quelque abjuration nouvelle ; voilà cet homme qui s'avise de me bénir ! cet homme qui se permet de trancher du patriarche, et prétend m'imposer les mains !... Sang-dieu ! Et je me mis à danser sur les morceaux de la lettre. Le coiffeur était stupéfait ; moi je riais et je pleurais. J'étais fu-

rieux et attendri. — Car, repris-je en étendant vivement les bras comme pour saisir un objet dans le vide (de sorte que le coiffeur craignant sans doute de ma part quelque odieux attentat s'était retranché derrière une barricade de chaises); car, repris-je, si, dans son épître, le baron, d'une part, se moque de moi; d'autre part, il m'ouvre les cieux. — Ainsi, ajoutai-je, en ramenant à moi le coiffeur, aidez-moi de suite à récupérer ces précieuses reliques. Et je ramassai soigneusement les lambeaux de la lettre. Puis m'adressant plus familièrement à cet honnête garçon : — Coiffeur, dis-je, que ton âme se réjouisse; je me marie demain. Répare donc le temps perdu, et que ta main me soit légère. N'épargne ni les huiles amies du cuir chevelu, ni les onguens aromatiques connus sous le nom de pommade, et répète sans crainte, oui répète avec moi cette magnifique entrée d'une de nos odes nationales :

La victoire en chantant, nous ouvre la barrière.

Enduis-moi, même, continuai-je après que le coiffeur eut satisfait à ma demande, enduis-moi de cynamonum et de myrrhe. Je suis

brun , mais... je suis beau. Je suis riche ! parfume-moi de nard , coiffeur , ô heureux coiffeur ! dont la vile écaille mord à loisir cette chevelure puissante , où demain *elle* baignera ses belles mains. Telle on voit , sur la marge escarpée d'un torrent , la timide bergère plonger dans les eaux noires et fortifiantes les plus jeunes de ses agneaux. Le coiffeur me fit un buisson crépé , et je lui jetai ma bourse — style d'Opéra - Comique.

.
.
.

IV.

Ainsi donc maintenant rien ne s'oppose plus à mon bonheur (je le croyais, Trumeau ! ai-je pu le croire) ! maintenant je puis dépouiller hardiment les indignes bandelettes dont trois apothicaires ont revêtu mes cicatrices.

▲POPHTEGME :

« Les embrassemens de sa jeune épouse, voilà
» les bandelettes du fiancé ! »

Je me sens plus jeune, je me sens plus fort ;
je me sens capable de tout. O amour ! mes muscles ont acquis une nouvelle souplesse. J'en étends et distends les ressorts avec la plus

grande facilité et à plusieurs reprises. Je lève les bras et je les abaisse ; je marche. O puissance ! il me semble même que mes mouvemens s'accomplissent sans le secours de ma volonté. D'un autre côté, j'ai des picotemens dans les prunelles, mes narines soufflent un gaz inébriant ; c'est à ne s'y plus méprendre, ma nature se modifie ; ô volupté ! je suis comme une pièce d'étoffe qui s'allonge sous les doigts industriels du tisserand... ô Candida !

En conséquence, le reste de la journée fut consacré à me préparer, avec ferveur, au grand acte du lendemain. Je mandai près de moi un juif de Smyrne, qui demeurait dans *Petticoat-Lane*, et qu'on m'avait dit être en possession de merveilleux secrets. Une sourde crainte me travaillait.

— Je suis, lui dis-je, l'ayant préalablement instruit de mon intention de me marier le lendemain, je suis depuis quelques heures dans un état qui m'inquiète ; voici mon état.

Et je le lui exposai sous tous ses aspects.

— C'est ce que nous nommons, me dit l'homme... 'P

— Il n'importe, interrompis-je ; je continuai : Ce qui importe, c'est qu'en raison de la constante et subtile activité de cet état, je dois

nécessairement m'attendre à sa résolution subite et prochaine. Catastrophe qu'il est de notre plus haut intérêt de prévenir, mon cher ami. Je vous ai donc fait venir pour ceci : ou, par les ressources qui sont en votre pouvoir, vous maintiendrez cette activité jusqu'à l'heure dont nous conviendrons ultérieurement et m'en garantirez la permanence; ou... vous la modifierez, tempérerez et réduirez — mais sans toutefois altérer son principe essentiel — de manière à m'en faire retrouver au moment opportun toute la virtualité présente. Est-ce entendu ?

— Parfaitement, monsieur. Je commence seulement par déclarer à monsieur qu'il m'est bien possible, en effet, à l'aide des secours de mon art, de garantir une permanence; mais que si je réduis et tempère... *Va te promener!* monsieur comprend ? c'est-à-dire, je ne réponds plus de rien.

— Je comprends.

— Le plus sage, à mon avis, serait donc de s'en tenir à la première proposition qui, en tout état de cause, est la plus naturelle; je prie aussi monsieur de se souvenir que je n'agis que par des moyens purement humains. Mais avant de rien arrêter, je dois adresser quelques questions délicates à monsieur; c'est ce

que nous appelons les notions préalables. Il s'agit de madame, autrement dit, de la future de monsieur.

Quelle est madame ?

Quel est son âge ?

Quelle est la constitution de madame ?

Le teint de madame ?

La couleur de ses cheveux ?

Madame a-t-elle les yeux vairs ?

Madame est-elle grasse ?

Tenue ou précise ?

Quelle est la forme de madame ?

Quels sont ses pieds ?

Quels est son corsage ?

Quelle bouche ?

Sa nuque ?

Et la profondeur de la vallée creusée par le corset entre les épaules ?

Enfin madame est-elle fille ?

Veuve ?

Veuve d'un mari ou de plusieurs maris ?

Quel fut le tempérament desdits maris ?

Madame est-telle mère ?

Mère d'un enfant ?

De deux ou de trois enfans ?

De quel nombre indéterminé d'enfans madame est-elle mère ?

C'est là, succinctement, ce qu'il nous importe de savoir ; c'est là ce qui doit former la base première de nos investigations.

La stupéfaction où m'avait jeté un aussi effroyable cataclysme de questions, laissa au juif le temps de n'en oublier aucune. Je me levai avec dignité.

— Monsieur, m'écriai-je, ce que vous me demandez là est vraiment insolite, pour ne rien dire de plus — et, si je ne respectais en vous le caractère auguste de la science, je vous croirais coupable envers moi d'une fort mauvaise plaisanterie.

Le juif s'inclina en portant la main à son cœur, ce qui dans le langage figuré des Orientaux signifie : *J'en suis incapable !*

— N'espérez donc pas que je réponde à aucune de vos insidieuses interpellations, même par insinuation. Ma femme est vierge, monsieur ; âgée de vingt ans, de sang anglais et espagnol, grande et belle, yeux améthyste, cheveux bruns, sourcils idem... idem... idem..., d'un brun tirant sur le noir. Mais quant au creux formé entre ses épaules, croyez-vous donc que j'y aie passé la main, monsieur, pour savoir au juste jusqu'où il peut s'étendre ? et pensez-vous d'ailleurs que ce serait là le fait

d'un galant homme ? en supposant même que jamais je me sois permis quelque chose en ce genre (ce qui ne regarde ni vous ni personne), avez-vous imaginé que j'irais vous le dire ? — Le juif était abasourdi — Est-ce que vous, par exemple, monsieur, à qui je suppose des mœurs honnêtes, il vous serait venu une seule fois la pensée d'y passer, je ne dis pas votre main, mais seulement le bout de votre doigt, entre les épaules ? non certainement, j'aime à le croire. Ayez donc la prudence des serpens, avec lesquels on représente Esculape. Pour tout dire, épargnez-moi l'ennui de vous traiter comme un homme *incirconspect*.

Mais à peine eus-je prononcé ce fatal et dernier mot qu'un grand bruit se fit entendre. C'était comme une tempête qui s'échappait de la poitrine de mon interlocuteur : *Rouououououou...* Il s'avancait pour me prendre au collet, sa barbe et ses cheveux étaient hérissés. C'était effrayant, le malheureux ne m'avait pas compris.

— *Incirconcis!* hurlait-il, ah ! tu vas me le payer ! Et il me saisit effectivement à la gorge, ce qui dans le langage figuré des Orientaux signifie : *J'ai rompu mon pacte avec ta maison.*

• Allons, c'est bon ! pensai-je, en cherchant

à me débarrasser des mains de ce brutal, il va m'étrangler à présent! O Candida, Candida! mais ma pensée et mon souffle s'éteignaient ensemble sous le poignet de l'infâme Amalécite... ma cravate était en lambeaux, je sentais son pouce crever mes amygdales. Il me resta tout juste assez d'haleine pour lui dire : « Je vous donne... ma parole... que vous faites erreur... c'est... in... cir... con... spect... que j'ai eu l'honneur de vous dire.

— Alors c'est différent, répondit le juif, je suis au désespoir de cette méprise. . . .

Sans nul conteste, Trumeau, je venais d'échapper à une mort certaine. Peu désireux de recommencer sur les mêmes frais, je songeai de suite à *reconstruire le pacte de l'alliance*. J'offris une prise de tabac à mon vainqueur. J'y allais sans détour, avec candeur, avec confiance. Je croyais que comme tout le monde, il allait avancer le pouce et l'index, vous savez, ainsi qu'il est d'usage lorsqu'on veut prendre du tabac; mais non! ces juifs ne font rien comme tout le monde; ce fut la bouche qu'il avança, et il souffla *dessus* ma boîte! Ah! ma foi, je ne vous le cache pas, cette manière orientale de me dire : *Je n'en use pas*,

me sembla plus qu'un manque d'usage. Eh quoi! vous offrez du tabac — je ne dis pas du marc de café — non, de la nicotiane! — vous l'offrez décentement — je ne dis pas dans de la corne ou dans du papier — mais dans de l'or, Trumeau, dans de l'or contrôlé; dans une tabatière superbe; à double fond et qui joue les plus délicieux cantilènes : *ma Zétulbé... mon pinceau trempé dans la lie...* enfin, les airs les plus à la mode; vous offrez tout cela, c'est-à-dire une prise de votre tabac, et on vous souffle *dessus*; c'est-à-dire, on souffle sur votre tabac! allons donc! vous m'accorderez que cela donne à penser! Vous avez failli d'être aveuglé, peut-être pis; vous prenez une énergique résolution. Voici ce que je fis. Je jetai un rapide coup-d'œil autour de moi, j'étais seul avec le juif; à l'intérieur, le verrou était tiré sur nous, précaution que j'avais prise pour que nous ne fussions point interrompus... alors... je fermai ma tabatière.

Bon! mais il fallait en finir. Avec un peu d'habitude du monde, on se tire toujours de ces sortes de passes. Je rusai. J'eus recours à une rouerie de conversation qui m'est familière. Je dis au juif :

— Ainsi, mon bon ami, vous me disiez donc,

(vous remarquerez qu'il ne m'avait rien dit) vous me disiez donc... de prendre ?...

Et, à l'instant, comme un automate mis en mouvement par quelque ressort caché, le juif répéta : — de prendre ?... c'était merveilleux. Je lui mis une plume entre les doigts.

Il en vérifia soigneusement le bec sur son ongle, et répéta encore : — de prendre ? c'était charmant.

Tout à coup :

— Eh bien, dit-il, que le diable m'emporte si je sais un mot de ce que je vous disais de prendre ! Et il brisa la plume contre la table.

Je fis un soubresaut sur ma chaise. Je crus sentir, derechef, des pinces de homard à mon cou.

— Si vous remuez comme ça, reprit tranquillement le juif, il me sera impossible de recueillir mes souvenirs, et il faudra inévitablement recommencer la consultation. Vous êtes nerveux comme une femme blonde.

— C'est juste, répondis-je.

Mais j'avais répondu avant d'entendre; c'est ce qui m'arrive souvent quand je suis ému.

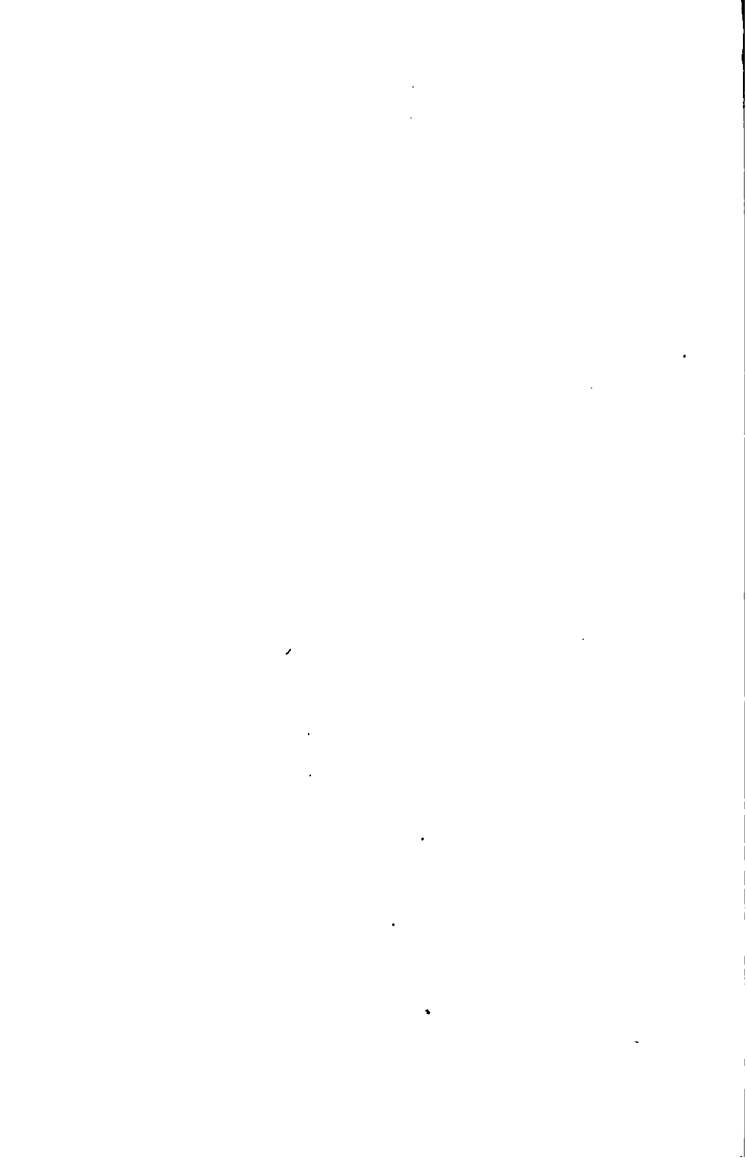
Il y eut alors un moment de silence pendant lequel je lui passai une deuxième plume. Enfin, déridant sa face maudite sur laquelle je vis

errer un sourire équivoque , il dit d'un ton auquel je ne compris rien : — c'est bien ! — puis il ajouta en reprenant son air grave : — maintenant j'ai recueilli tous mes souvenirs — comme si c'eût été possible ! — et il écrivit en petite hâtarde ce que je vous transcris ici. Il écrivait et parlait tout à la fois , s'arrêtant souvent pour me donner quelques explications ou me regarder de travers. Voici sa prescription.

.

.





L'ÉDITEUR.

UN HOMME DE LETTRES.

(Il est dans son cabinet ; il dessine à la plume des têtes de Turcs ; on frappe , il va ouvrir en pestant.)

Bon ! quelque découverté !

LE PORTIER *(un papier à la main)*.

Monsieur , c'est une lettre

Qu'entre vos propres mains on m'a dit de remettre.

(Il réclame quinze centimes de port.)

— COMÉDIE INÉDITE. —

I.

EN ATTENDANT.

J'en étais là de mon discours sur le célibat ecclésiastique et de la lettre du sieur Malorné, lorsque celle-ci me fut remise. Elle était à l'adresse de l'abbé Froulay, à.....

Monsieur l'abbé,

• Pour le quart d'heure il paraît que vous ne demeurez pas quelque part, ou plutôt que vous avez deux domiciles, ce qui fait que l'on ne vous rencontre pas fréquemment. Je ne m'en plains que parce que cela me prive du plaisir de causer avec vous, et de vous de-

mander la fin de votre volume. Nous voilà bien loin de notre terme rigoureux ; et, en vérité, il me serait bien agréable de finir en bons amis cette affaire, et de la finir très promptement. Ayez donc la bonté de me donner un rendez-vous et la fin du volume.

Mille civilités,

A. LEVAVASSEUR.

Pour bien comprendre cette lettre il faut savoir ceci :

II.

Le presbytère que j'habite est distant de Paris de quelques lieues, isolé et sans communication directe avec les routes desservies par les voitures publiques.

En partant des Tuileries avec de bons chevaux, on peut s'y rendre en moins de deux heures, mais la poste y retarde d'un jour sur le hameau voisin qui, bien que plus éloigné de Paris, reçoit ses lettres la veille de leur livraison à Mor..., ma résidence. La semaine dernière, je fus appelé, pour un acte de mon ministère, près d'un jeune prêtre espagnol qui me visite fréquemment, et qui, comme moi, demeure dans une steppe de village. En m'absentant,

j'avais laissé ordre à la maison curiale d'envoyer pour moi — chez D. Luis de Santa C., l'ami qui me demandait — les lettres qui me pourraient venir. D. Luis m'attendait sur son seuil lorsque j'y arrivai ; et , comme il me vit prêt à descendre de cheval , il m'arrêta et me dit d'une voix émue : — « ce n'est point ici que je vous recevrai. » D. Luis habite un rez-de-chaussée , éclairé sur le devant par deux fenêtres. Elles étaient fermées toutes deux , et closes à l'intérieur d'épais rideaux d'étoffe verte ; la porte aussi était fermée. D'une main , D. Luis en avait la clef , de l'autre il tenait un bâton ; ses pieds étaient chaussés de larges souliers ; sa tête coiffée du *sombrero* de son pays ; sa soutane recouverte d'un manteau de route.

— « J'ai donné l'hospitalité à une femme , me dit-il , et je ne puis habiter mon toit tant qu'elle y demeurera. Je vais me retirer , pour ce temps , dans une petite maison que j'ai louée à une demi-lieue et j'ai espéré que vous ne m'y laisseriez pas seul. Tout est prêt pour nous recevoir. »

A ces mots , il passa sous sa porte la clef qu'il tenait ; et , prenant la bride de ma monture , se mit en marche devant moi. Nous cheminâmes au pas pendant quelques minutes , au bout

desquelles nous trouvâmes , à l'angle d'un sentier et nous y attendant , un homme et un cheval. D. Luis donna quelques ordres à l'homme et monta sur le cheval ; puis , poussant rapidement sur la droite , nous arrivâmes en moins d'un quart d'heure à V... D. Luis nous fit arrêter rue du Moulin , n. 8. Un domestique prit nos chevaux. Nous passâmes sous un petit porche , traversâmes un jardin inculte et entrâmes dans une salle basse.

Il était nuit. Une chandelle brûlait dans un vieux flambeau de cuivre désargenté et éclairait le chétif mobilier de la pièce. Il se composait d'un christ en bois suspendu au mur ; et de deux lits , dont un , à baldaquin et complet , m'était destiné ; quant à l'autre — celui de D. Luis — c'était tout simplement un matelas placé à nu sur le carreau. — « C'est là que je dormirai , me dit-il. — Entre les deux lits , il y avait une bière qui attendait son mort ; et , dans la bière , un linceul ; au bas , des clous et un marteau. Et il ajouta — « jusqu'à ce que je m'endorme dans ce linceul et me couche dans cette bière... » Après quoi , nous fîmes nos dévotions en commun. C'est dans cette maison que , huit jours durant , oublié comme au fond d'un désert , j'ai demeuré avec l'homme qui

m'y avait conduit, priant pour la guérison de son âme et entendant la longue et étrange confession de sa vie, la confession du prêtre au prêtre, celle de l'ami à l'ami. — Je crois au moins inutile d'ajouter que dans ce livre il ne sera question que de la dernière. — Prostrné aux pieds de l'image de notre Sauveur, j'implorai, pour celui qui souffrait, la grâce du divin fils de Marie, et ma prière fut exaucée. Dieu prêta à mes paroles la force qui soutient et l'espoir qui console. Je quittai D. Luis calmé, sinon guéri. En le laissant à V... j'emportais la fin de l'histoire restée inachevée à Mor... sur ma table de travail.

III.

Mais j'avais à peine repris la plume pour la continuer, que la lettre de mon libraire arriva.

Cette lettre avait couru après moi, comme le libraire lui-même, ce qui en explique le contenu nouveau et astringent.

J'avais été inexact, il me le rappelait.

Je le confesse; et, dans mon humilité, je fais plus, je joins à l'aveu de ma faute le témoignage qui l'éternise.

Je reprends.

1918

1918

D. LUIS.

Une histoire
Comminatoire !
Quel déboire !

M. MALORNÉ (*Œuvres poétiques*).

I

DE LA FOI JURÉE.

M. Malorné raconte dans la fin de sa lettre comment il ne fut pas le mari de sa femme.

Nous supprimons la fin de cette lettre pour trois raisons :

D'abord, elle contient la nomenclature des plantes et racines dont fut composé l'électuaire qu'il eut à prendre; et, outre la longueur de cette liste, le secret diabolique qu'elle révèle nous en interdit la publication. Nous ne sommes plus au temps où les prêtres étaient médecins.

En second lieu, elle s'occupe de détails d'al-

côte que la plume mondaine du sieur Maloné a pu aborder , mais que la nôtre ne saurait reproduire.

Et , enfin , nous retrouvons dans les documens que nous avons puisés , pendant notre séjour à V... , auprès de D. Luis , de quoi la remplacer sans nuire à l'ensemble et à l'ordre des faits qui nous restent à éclaircir.

II.

M. Malorné fut uni dans la foi catholique à demoiselle Thérèse-Catherine Candida Belgrave, au jour fixé et à l'heure dite, c'est-à-dire deux jours après l'envoi de la lettre du baron.

Encore meurtri de ses chutes, mais allumé par le philtre du démon, M. Malorné, les doigts gantés de chevalières, les cheveux raides de cosmétiques, le jabot empesé comme le reste de sa personne, monta à l'autel en vainqueur. Il avait compté sur des noces, on n'en fit pas ; il avait des prétentions à être beau danseur, on ne dansa pas. Personne ne s'aperçut qu'il avait une culotte courte, tendait démesurément le jarret ; gonflait, à le faire crever, son

bourrelet inguinal ; et n'appuyait , en marchant , que de la pointe et du talon , comme feu Vestris ou Gardel.

Nous passons sous silence une infinité de manœuvres passionnées que M. Malorné exécuta au grand déplaisir de plusieurs dames conviées à la célébration de son mariage , et nous arrivons abruptément au moment solennel où Candida lui fut abandonnée.

Autant qu'on en a pu juger sur le portrait tracé par son burlesque époux , cette jeune femme , Anglaise par les mœurs , était Espagnole par le corps. L'artiste qui avait eu le bonheur de la peindre assurait qu'elle était belle comme la Lédà de Léonard de Vinci. Elle avait , disait un courtisan avec lequel elle avait walsé à *Almack's* , des reins de duchesse et des pieds de marquise. Quant à ses mains , longues et grasses , elles semblaient avoir été faites pour filer éternellement la quenouille d'amour.

Quand M. Malorné fut avec tout cela : ces pieds , ces mains , ces reins , ce tout achevé ; et que , regardant dans la vaste profondeur de la chambre , il s'y trouva seul avec sa femme ; sa pensée se tuméfia d'impureté , et il imagina qu'il tenait enfin sans défense , et pour en user et en abuser , la belle jeune fille , qui , silen-

cieuse et pudique, défaisait épingle à épingle tout ce qui avait paré l'épousée. Elle se déchaussa, avec cette merveilleuse adresse des femmes anglaises, qui, de l'une et de l'autre jambe, savent extraire le pied du soulier, sans que leur pratique appelle le regard plus haut que la cheville : bien différentes en cela de ces honnêtes Parisiennes pour qui la même nécessité n'est qu'une occasion de scandaleuse provocation. Son voile tomba, sa guimpe tomba, sa gorge se souleva et sortit victorieuse de l'étreinte du corset. M. Malorné fit un : — oh ! dont aucun acteur ne devinerait le sens. Il avait vu sa femme se baisser ; il crut qu'elle ramassait quelque chose, il s'avança pour lui en épargner la peine ; mais il s'arrêta et fit un deuxième : — oh ! tout aussi intraduisible que le premier. Candida s'était baissée, mais n'avait rien ramassé. Elle s'était agenouillée sur un carreau et priait, la face tournée contre le lit. Elle ne pouvait apercevoir son mari, et n'avait point entendu ses exclamations. Elle récitait la prière des jeunes filles, les litanies de la Vierge. Et vis-à-vis d'elle, de l'autre côté du lit, une tête noire, appuyée comme la sienne sur la soie blanche du couvre-pied, répondait les versets de l'oraison.

Et, à quinze pas, le sieur Malorné, sur qui soufflait de plus en plus l'inspiration du diable, se tenait dressé comme un scorpion, prêt à mordre et à souiller.

Et Candida et le répondant continuaient d'élever leurs cœurs vers la reine des anges.

— *Mater divinæ gratiæ.*

— *Ora pro nobis.*

Le mari, sous son obsession charnelle, dévorait des yeux les blanches et souples épaules de sa femme.

— *Mater purissima.*

— *Ora pro nobis.*

Il tordit sa pensée comme le cep d'une vigne, et en étreignit la taille de Candida.

— *Mater castissima.*

— *Ora pro nobis.*

Il s'approcha, rasant le tapis et retenant son haleine.

— *Mater inviolata.*

— *Ora pro nobis.*

Ses genoux tremblaient... Il concentra son regard en un point, derrière la tête, devers l'endroit où se creuse le cou, sur une épaisse cédille de cheveux qui y bouclait à l'aventure.

— *Mater intemperata.*

— *Ora pro nobis.*

Et il y appuya ses lèvres fumantes. Candida sursailloit et fit un cri. Un homme sauta par-dessus le lit. C'était un prêtre. C'était D. Luis. Il terrassa le mari, lui fit sentir au flanc la pointe d'un couteau , et dit :

— Si vous ne voulez mourir, renoncez présentement à votre femme , par un serment devant Dieu ; sinon , faites un acte de contrition , car je suis en état de péché mortel et ne pourrais sauver votre âme avant de tuer votre corps. Êtes-vous prêt ?

III.

— Je suis prêt à tout ce qui sera raisonnable, répondit piteusement M. Malorné, mais d'abord lâchez-moi dans le cas où vous ne seriez pas le diable ; si vous êtes un voleur, prenez ma bourse.

— Ne le tue pas, mi tesoro ! dit Candida.

— Qu'il jure donc ! reprit D. Luis.

— Jurez ! répéta Candida.

— Ma femme aussi ! c'est un guet-à-pens, s'écria le malheureux Malorné — eh ! bien, donc, je jure...

— D. Luis atteignit un livre de son sein et l'ouvrit — devant cette image du bienheureux

Louis de Gonzague, le patron de la pureté et le mien, dit-il.

— Devant cette image du bienheureux Louis de Gonzague, le patron de la pureté et le vôtre, répéta Malorné.

D. Luis tourna le feuillet — devant celles de Thérèse et sainte Catherine de Sienne, patronnes de votre femme.

— Devant celles de Thérèse et de sainte Catherine de Sienne, patronnes de ma femme.

— Devant celle de Jérôme qui vécut au désert.

— Devant celle de Jérôme qui vécut au désert.

— Devant celle de Paul à qui le Seigneur parla sur le chemin de Damas.

— Devant celle de Paul à qui le Seigneur parla sur le chemin de Damas.

— D'Étienne qui fut lapidé.

— D'Étienne qui fut lapidé.

— De Jean mis à mort à la Porte-Latine.

— De Jean mis à mort à la Porte-Latine.

— De Laurent qui louait Dieu sur les tisons.

— Et enfin de Laurent qui louait Dieu sur les tisons, dit le mari; et il ajouta mentalement: — c'est exactement ma position, sauf que je ne loue pas Dieu.

D. Luis était à la fin du livre, il reprit — devant toutes ces figures des bienheureux ici présens.

— ... Ici présens.

— Priant Dieu si je manque au serment que je vais faire.

— ... Que je vais faire.

— De me frapper en ce monde comme païen et sacrilège, m'éprouvant par les tortures qu'y subirent les saints martyrs, témoins de ma promesse; et dans l'autre me livrant à la damnation éternelle;

— ... A la damnation éternelle;

— Je jure,

— Je jure,

— De n'entrer jamais dans ce lit, ni dans aucun autre où serait ma femme; de ne l'approcher ni dans son sommeil ni pendant la veille; ni en ce lieu, ni où que ce soit; ni maintenant, ni jamais; ni morte, ni vive; renonçant ainsi à la possession de son corps, comme homme et comme mari.

— Avez-vous perdu la tête? hurla M. Malorné en faisant un brusque mouvement pour se dérober à son ennemi. — Ce prêtre est fou! mais il se sentit comme rivé à la main qui s'incrustait à son épaule; et, en même temps,

la pointe du couteau ensanglanta son linge. Il jeta une lamentable plainte où gémissait le cri du calvaire : *Elie , Elie , pourquoi m'abandonnez-vous ?* et répéta mot pour mot le serment exigé.

— Ainsi-soit-il ! dit D. Luis en lui rendant la liberté.

IV.

Il ajouta du ton le plus bienveillant :

— « Maintenant, monsieur, il me reste à vous donner les explications qu'en votre qualité d'époux, vous êtes en droit d'exiger; je suis tranquille, j'ai votre serment et je sais que vous ne le fausserez pas. »

Il rengaina son stylet, remit son livre dans sa poche, et prit place entre M. Malorné et Candida assis aux deux extrémités d'un sofa. Candida avait couvert la nudité de ses bras et de sa gorge des larges feuilles d'un mantelet de sirsacas. Dans son coin, M. Malorné se fannonait à la résignation. D. Luis, dans le calme de l'homme qui a accompli la partie la plus pénible de sa tâche, joignit les mains comme

pour invoquer le secours céleste ; puis se signant :

— « Au nom de la très sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dit-il, ce que je vais vous dire est la vérité : »

— « Et, ce n'est pas de moi que cette explication vous serait venue; vous ne m'eussiez pas même vu, monsieur; si, par votre imprudence, je n'avais pas été contraint de faire usage contre vous des armes charnelles, pour défendre de vos atteintes un bien qui n'appartient à personne en ce monde. »

D. Luis enveloppa Candida des flammes de son regard.

« Votre femme elle-même vous eût appris cette nuit qu'elle ne pouvait vous appartenir, et pourquoi. Elle vous eût rendu de votre liberté, plus qu'elle n'en réclame de la sienne : pour vous, le droit d'être époux adultère ; pour elle, celui de demeurer vierge. Et, dans le cas où sa voix eût été impuissante à vous persuader le respect de sa personne; j'étais là, vous le savez, prêt à la réclamer et à l'obtenir. — Le rouge monta au visage de M. Marlorné — mais à présent c'est une affaire faite. Et, n'est le besoin que j'éprouve, dans l'intérêt de l'honneur de chacun de nous, d'écarter de

vosre esprit toute interprétation injurieuse des motifs qui m'ont conduit dans vosre maison , je vous y laisserais avec vosre femme , sûr de vous comme de moi-même. Ce qu'il m'importe de vous faire comprendre , c'est que si j'ai usé envers vous de violence , ma naissance et ma religion me défendent de nr'abaisser jusqu'au mensonge : je suis Espagnol et j'ai l'honneur d'être dans les ordres.

M. Malorné , complètement rassuré par cet exorde poli , adopta l'attitude d'un homme qui se dispose à entendre une longue histoire et se mit à son aise. Candida s'émut comme à l'heure où , pour la première fois , elle reçut son amant en secret , pendant que la duègne Balsagina veillait à l'huis... Elle se rapprocha de lui , par un mouvement involontaire , secouée dans toutes ses fibres , au souvenir des choses qu'il allait dire. D. Luis reprit la parole.

V.

— « Ma famille est de Madrid. Comme presque tous mes compatriotes je suis noble. Dès l'enfance, je fus destiné à l'état ecclésiastique. Un de mes parens, D. Vincencio de Ercilla, chanoine de San-Isidro, s'était chargé de mon éducation. Grâce aux soins de ce saint homme, elle fut dirigée toute en Dieu. Ma vocation était irrésistible ; je fus sous-diacre en sortant de ses mains. M'étais-je mépris sur la nature du penchant qui m'attirait vers l'église ? c'est ce qu'il ne m'est pas permis de dire ; mais, quand j'appris, un mois avant l'ordination, que j'allais briser le dernier lien qui m'attachait au monde, il se fit dans tout mon être une révolution qui

changea , pour moi , ce monde d'aspect ; peignit d'une couleur plus attrayante ce que , du coin de ma cellule , j'en avais entrevu ; et me laissa comme un indéfinissable regret des choses que j'allais perdre sans les connaître. Néanmoins j'étais prêt pour les vœux ; le temps de les former approchait. La semaine qui précéda leur prononciation , il y eut , à l'occasion de ma prise d'habit , une petite fête chez D. Vincencio. Ce saint homme avait obtenu de mon supérieur la permission de m'y faire assister après les exercices du soir. En retournant le lendemain au séminaire , je devais , avec ceux de mes condisciples désignés pour être ordonnés , entrer de suite en retraite jusqu'au jeudi suivant. C'était le jour fixé pour la cérémonie. Voici ce qui fut de moi pendant cet intervalle de temps. La société qui assistait au gala donné par D. Vincencio se composait de quelques ecclésiastiques , amis du maître de la maison , hommes graves et chauves pour la plupart , à l'exception d'un abbé italien , mon voisin de table , de trois ou quatre ans au plus mon aîné.

Vous ne connaissez pas les prêtres de notre Espagne , Monsieur , ce sont presque tous des hommes d'une intelligence supérieure , sinon des dévots d'une austérité outrée. L'Espagne

seule et dans l'Italie, les États - Romains , offrent au clergé la part de l'honnête liberté qui fait du bon prêtre en ces pays , un véritable objet de vénération. A la vérité, ceux de l'église qui veulent y vivre dans le dérèglement le peuvent avec plus de facilité que partout ailleurs. Mais, en général, les mauvais prêtres sont rares en ces contrées; parce que, là, vraiment, la prêtrise est un sacerdoce et non point un état; comme en France et dans cette malheureuse Angleterre, qui ne reconnaît pour Dieu que le mammon d'iniquité, pour prêtres que des marchands, pour temple qu'un bazar, pour autel qu'un comptoir d'escompte!

VI.

D. Vincencio et ses amis, D. Anastasio de Montoya, grand prieur du couvent des religieuses trinitaires de la rue de Cantanaras ; D. Viruès, économiste du collège de Notre-Dame-de-Lorette, dans la rue de Magdalena ; D. Garcilaso, Pedro de Soto, Juan de Artieda, tous trois prêtres de San-Isidro ; et l'italien, il signor Domenichi, logé dans la rue du duc d'Albe, tous gens de mérite et de nom, égayèrent le repas de cette joie décente et franche, de ces heureux propos et de ces fines reparties qu'inspirent les vins de nos celliers. Je me sentais épanouir le cœur au milieu d'eux, comme au sein de la famille spirituelle que j'aurais choisi moi-même, si mon choix eut été à faire. Le

dîner se prolongea jusqu'à la nuit. C'était au plus beau mois de l'année. Les fenêtres de la salle où nous étions étaient ouvertes; le parfum des orangers et des cedrats nous arrivait du jardin. L'Italien proposa de faire de la musique. Un quatuor fut organisé. Je pris le violoncelle, D. Viruès tenait l'alto, l'Italien le premier et Pedro de Soto le second violon. On avait apporté des *cigaritos*. D. Vincencio et les autres convives se mirent à fumer en nous écoutant. Nous jouâmes et reprîmes un quatuor d'Onslow, enlevé, à ce que prétendit l'abbé, avec une verve et un *brio* qui le réconcilièrent avec la musique allemande. En sa qualité d'Italien, il n'admirait que Rossini. Nous le raillâmes, on quitta les instrumens; et, la tête encore pleine des harmonies de notre concert, nous descendîmes au jardin. L'abbé me donnait le bras. Nous nous écartâmes du reste de nos amis. Je remarquai, en ce moment, la coquetterie peu apostolique de son costume que la sévérité du mien faisait encore plus ressortir.

Sa soutane était de drap de France, et du plus fin. Elle avait l'ampleur de la robe d'un légat, et, du pied, il en chassait le pan avec une grâce qui faisait valoir tout à la fois et la finesse de sa jambe rehaussée d'une soie bril-

lante, et le lustre de sa chaussure fermée par une boucle d'or. Sa ceinture était de la moire la plus riche; son rabat de la coupe la plus nouvelle, ses cheveux poudrés et aromatisés; ses ongles lavés au citron, et son anulaire étincelant des feux d'une topaze de Lisbonne. Le vin de Xerès avait peint ses joues d'une couleur plus vermeille, et donnait à sa conversation un tour quelque peu mondain.

J'étais arrivé, toujours au bras du *signor Abbate*, au fond d'une petite allée qui aboutissait à une porte de sortie sur la rue du duc d'Albe. Cette porte était ouverte, Domenichi, comme par une distraction que je partageai d'abord innocemment, continua d'avancer. Nous nous trouvâmes dans la rue. Dès que je m'en aperçus, je voulus rentrer; mais il n'était plus temps. Un de nos amis de l'intérieur avait fermé la porte.

Cette porte fermée me parut être comme un fatal avis du ciel; et le mur du jardin de D. Vincencio, hors duquel je me voyais en compagnie du Domenichi, comme l'enclos de la Jérusalem céleste, loin de laquelle vivent et meurent dans l'esclave du péché, ceux que Dieu n'a point appelés.

Cette pensée me contrista et m'emplit de crainte.



VII.

Mon inquiétude n'échappa point à Domenichi.

— Je gagerais que c'est le prieur des Trinitaires qui nous joue ce tour, dit-il gaiement ; il prend sa revanche des dix onces que je lui ai gagnées hier . . . sur parole , dans une honnête maison de la rue del Humilladero.

— Le prieur joue ? demandai-je à demi-scandalisé.

— Etil triche ! répondit confidemment Domenichi. Ce n'est pas que je lui en fasse un repro-

che... au moins, quand il perd. Tout joueur est un peu *briccone*, et moi-même....

— Pensez-vous que nous puissions rentrer par San-Isidro ? interrompis-je, ne songeant qu'à regagner le logis.

Mais Domenichi m'entraînait plus loin, me disant :

— Abandonnez-vous à moi, *senor*. Pour n'être pas Espagnol, je ne suis pas perdu dans les Espagnes ; et par la croix ! c'est un bon guide et un solide compagnon, que celui qui a parcouru sans lanterne le faubourg aux Perches de Malaga, les îles de Riaran, le compas de Séville, l'aqueduc de Ségovie, l'oliverie de Valence, les rondes de Grenade, la plage de San-Lucar, le haras de Cordoue et les cabarets de Tolède.

C'étaient, comme vous le pouvez penser, tous lieux de mauvais renom.

Je regardai Domenichi de travers ; il commençait à me devenir suspect, et je dis des lèvres un *Ave*, me souvenant des paroles de saint Bernard : *Le serviteur de Marie ne périra jamais*.

— Que marmottez-vous donc tout bas, *mio caro* ? me dit-il ; *la quale donna pregiata voi ?*

« Oh ! pensai-je, si j'écoute plus long-temps

cet Italien , comment oserai-je demain demander l'absolution à mes frères ? Chacune de ses paroles est un tison de l'enfer. Que Dieu lui pardonne et me sauve !

Mais je continuais de suivre Domenichi.....

VIII.

Lequel ne fredonnait point un cantique. Où allions-nous ? Je l'ignore. L'intelligence de ma pensée, emportée sur les pas de cet homme comme le grain sous la meule, se brisait aux angles des rues sans les reconnaître ; la conscience de notre marche ne me laissait de clair que ce qu'elle avait de heurté. Tout à coup, nous nous arrêtâmes. On poussait des cris devant nous... c'était quelque rixe... un meurtre peut-être ! — *Avez-vous des armes ?* me demanda Domenichi. — *L'esprit du Seigneur est avec moi*, répondis-je. — *Attendez-moi donc ici*, reprit-il ; *l'esprit du Seigneur est efficace, mais surtout quand il est d'une bonne trempe.* Il

sortit une dague de dessous sa robe, et se mit à courir dans la direction des cris. Je me précipitai à sa suite ; l'impiété de son audace m'épouvantait ; je le rejoignis... Domenichi était entre trois assassins et deux dames agenouillées ; il se battait bravement, mais allait être enveloppé. Ma survenue le sauva. Je criais : *Fuego ! fuego ! Au feu !* Quelques fenêtres s'ouvraient ; j'arrivais, les bras étendus et la poitrine découverte... une lame d'acier m'arrêta. Elle m'ouvrit le côté au-dessous du cœur, et fouilla dans mon sein où elle demeura clouée ; je sentis la coquille de l'arme sceller la plaie et en étrangler les bords... Je tombai. Mon assassin prit la fuite, les autres disparurent également. Domenichi avait sa soutane criblée de coups, mais était sans blessure ; il aida à me transporter au logis des deux dames, situé à quelques pas de là... De ces dames, l'une était la duègne Balsagina, l'autre...

Ici, D. Luis soupira et passa la main devant ses yeux ; il reprit :

— L'autre était Candida que voilà à ma droite, aujourd'hui votre femme ! • sa voix était plus éclatante, et sonnait comme un timbre d'airain à l'oreille du mari. — Candida ! mon ange gardien en ce monde ; celle dont le nom

s'est, depuis cette heure, inscrit dans ma vie comme un signe mystérieux et providentiel ; la femme dont je retrouve l'image jusque sur les pages bénies de mon bréviaire, quand je les ouvre pour me recueillir en Dieu ; dont la forme me suit partout, éternelle vision de mes jours et de mes nuits ; à la chaire, au confessionnal, à la consécration ; en moi, hors de moi, sur la natte où je couche et où je pleure...

Il se tut, laissant tomber, une à une, ces dernières paroles, qui se fondirent comme une mélodieuse rosée dans l'âme de Candida. Elle lutta un moment contre son émotion, puis voila l'orbe noyé de ses yeux sous les brunes franges de sa paupière. M. Malorné passa son mouchoir sur son front, geste qu'on pouvait ainsi traduire : *Que va-t-il m'apprendre encore ?*

IX.

A compter de là , reprit D. Luis , je ne m'ap-
partins plus. Ma blessure , quoique grave , n'é-
tait pas dangereuse. Aussitôt qu'on m'eût pansé,
et sur mes instances , D. Vincencio fut prévenu.
Ce bon parent accourut , et se contenta des
explications de l'Italien , qui lui conta je ne
sais quelle fable. Deux jours après , je rentrai
au séminaire ; quatre jours après , je reçus des
mains de monseigneur l'évêque de Segorbe ,
l'étole et la manipule , ces insignes sacrés des
plus saintes fonctions. J'étais à jamais engagé
dans les ordres.

Mon état d'épuisement , la longueur de l'of-
fice , les vibrations tonnantes des cloches et de
l'orgue se mêlant au chant des prêtres ; l'éclat

des chapes hérissées d'argent et rutilantes de tabis; l'odeur de l'encens et de la cire allumés; la chaleur de la foule qui avait envahi jusqu'aux chapelles réservées, faisait ployer sous son faix la dentelle dorée des balustrades, et avait garni jusqu'aux chapiteaux des colonnes où elle semblait dénicher les têtes d'anges sculptées dans les volutes... Cet immense concours d'hommes, cette imposante majesté de l'appareil qui les réunissait, ébranlèrent puissamment mes organes émus et fatigués. Mais, plus que tout cela, la grandeur et l'importance de l'engagement que je prenais devant le saint des saints, et en face de ses ministres assemblés pour en être depositaires; le dialogue latin du prélat officiant et de l'archidiaque, notre parrain, interrompu et repris à chaque nouveau nom qu'on appelait... Et enfin, telle qu'une épine cachée dans ma glorieuse couronne d'élu, le déchirant et doux souvenir de celle que je sacrifiais à Dieu, et sur une parole de qui je me serais enfui des bras de Dieu même!... ce dernier abandon, cette suprême croix du calvaire que je montais, anéantirent le reste de mes forces... C'en était trop pour un corps chétif et malade, trop pour une âme perdue entre le muet appel de la grâce et l'appel plus

puissant mais étouffé de la créature... Je m'agenouillai, j'avais prononcé la formule que rien ne délie sur cette terre... J'étais le dernier des sous-diacres à ordonner. On entonna le *Veni Creator*. Je m'évanouis au milieu du chœur.

X.

Je fus emporté à la bibliothèque de l'église. Pour la gagner, il fallait traverser une des tribunes grillées qui communiquent de l'église au cloître. En passant devant une des fenêtres ouvertes de cette galerie, un air frais et pur balaya mon front et rappela mes esprits; j'ouvris les yeux : la galerie était pleine de dames. Je n'en vis qu'une. Candida ! Elle avait écarté son voile, elle me reconnut; je crus qu'elle me tendait les bras... J'entendais un murmure de voix mêlé de curiosité et de pitié obligeante. — *Ce pauvre prêtre!* — *comme il est pâle!* — Je m'évanouis de nouveau.

Je fus pendant six mois en danger de la vie. Pendant six mois, D. Vincencio veilla à mon

chevet comme à celui d'un fils ; et il y dit souvent la prière des agonisans. Je dois à la charité de son zèle de n'avoir pas succombé alors. Après ce temps, j'entrai en convalescence. Quand j'avais passé une journée et que mon sommeil de la nuit avait été paisible, D. Vincencio me permettait une courte promenade. Il m'accompagna d'abord ; mais, ma santé se raffermissant et ayant cessé d'inspirer aucune inquiétude, je pus enfin sortir seul. Le premier usage que je fis de cette liberté fut de courir à la rue de... hélas ! Candida n'y était plus. J'appris qu'elle en était partie, la veille, avec sa mère et la duègne Balsagina. Partie ! mais où ? derrière quel pan de muraille ? où me la cachait-on ? qui la dérobaît à mon amour ?... Car, j'en avais fini avec mes doutes... Je l'aimais, Monsieur ! je la désirais. je la retrouverais, je l'emporterais au désert avec moi !.... Voilà comme marche la passion, et aussi quelquefois la folie. J'allais rentrer désespéré, je rencontrai Domenichi. Depuis ma maladie j'étais un autre homme. Ce fut moi qui l'abordai.

— Seigneur, lui dis-je, je suis en peine des deux dames que vous et moi, sauvâmes un soir des mains des assassins ; ne savez-vous rien de leur retraite ?

— Rien, sur ma foi ! répondit Domenichi, mais, si cela vous plaît, nous la chercherons ensemble ; puisqu'aussi bien j'en suis en quête moi-même.

— Vous êtes l'amant de Candida ?

— L'amant de... Il me dit un nom à l'oreille.

— Unissons nos intérêts, repris-je, voilà mon gage.

— Pacte conclu ; le premier avisé informera l'autre. Voici le mien.

Nous échangeâmes nos chapelets ; le sien était d'ivoire, le mien d'ébène.

Nous nous séparâmes.

XI.

C'était ainsi que deux ministres du Seigneur devenaient les serviteurs du diable, et s'associaient dans la damnable industrie de leur perversité. Trois jours après, je revis Domenichi. — « J'ai découvert le gîte, me dit-il, on demeure dans la rue *del Léon*, la duège est à nous, et dès que vous serez prêt, nous entrerons en campagne. — A ce soir donc! — A ce soir.

Le même soir, j'étais aux genoux de Candida... Le même soir je connus le bonheur des anges!

M. Malorné *épronça une secrète défaillance.*
— « Vous dites? éternua-t-il. »

D. Luis n'entendit pas et continua. — « La serge de ma robe se soulevait. »

M. Malorné fut pris de subites tranchées.

— ... aux battemens de mon cœur, ajouta D. Luis, de ce cœur dont l'ivresse n'étouffa pas l'honnêteté.... Candida demeura pure entre mes bras.

— Ah! *rendit* Malorné, c'est un beau trait et je vous remercie.

— Comment ? demanda sévèrement D. Luis, accompagnant ce mot d'un geste de mépris, est-ce que telle n'eût pas été votre conduite, monsieur ?

— Eh ! eh !

— Taisez-vous ! s'écria D. Luis, en se détournant avec dégoût, votre bouche est une fontaine d'impudicité et votre entendement une piscine de corruption. Vous ai-je donc donné l'exemple de l'incontinence du langage, que le vôtre est une honte ? et mon discours a-t-il, un seul instant, manqué de cette chasteté qui convient au discours du prêtre, au discours de l'homme qui se respecte ? Esclave comme vous êtes de l'esprit immonde, n'y avez-vous accordé d'attention que celle qu'on prête à un mauvais livre ? Alors, monsieur, que Dieu me pardonne d'avoir été involontairement une

cause de scandale , et qu'il purifie votre pensée ; car , ce qui me reste à vous dire est assez sérieux , pour que je regarde comme une insulte la moindre plaisanterie de votre part.

M. Malorné se mordit les lèvres et fit l'inspection de ses ongles.

D. Luis reprit encore :

XII.

Pendant ce temps, Domenichi était occupé dans une autre partie de la maison.

Quand je le rejoignis, je fus près de lui sauter au cou; dans mon ravissement, j'aurais embrassé la duègne Balsagina elle-même. L'abbé m'interrogea par un clignement d'yeux qui lui est commun avec les animaux à longue queue, tels que le renard et le loup.

— Candida est une divine créature ! lui dis-je.

— Et sa... une femme comme je n'en connais pas ! répondit-il en suçant l'extrémité de son doigt, une femme pleine d'attentions, ajouta-t-il, en déclamant, une femme qui sait vivre,

qui étudie votre caractère, et qui fait le *zabayon* * comme on ne le fait plus : un *zabayon* blanc et rose, qui fume et qui mousse, de l'écume et du gaz ! ah ! signor !... Et qui joue de la guitare !... tenez, il n'y a qu'un âge de la vie pour savoir attaquer certaines cordes de cet instrument-là !

— L'âge de la baronne, n'est-ce pas ? ce qui ne l'a pas empêchée de déloger sans vous donner son adresse.

— *Certamente !* et pour une bonne raison ; *ma non v'e cosa più piacevole !* On m'avait vu rôder le long des murs, et ne s'était-on pas imaginé que c'était pour la *Fanciullina*. Aussitôt, on a pris sa volée. Maintenant que mes intentions sont connues, c'est plutôt de suivre mes pas qu'on est capable, loin d'en faire un sans ma permission. Seulement, par les péchés que je dois à Dieu ! de la prudence ! *Candida* est, je crois, réservée à quelque riche seigneur. Moi, en raison de la moralité de mes vues, j'ai dès demain l'accès libre de la maison ; mais vous, mon scélérat d'ami, il faut vous résoudre à entrer par la porte du jardin. Surtout, nous ne nous connaissons pas.

* Espèce de sorbet italien.

— C'est convenu.

Je lui tins fidèlement parole.

Désormais, il s'introduisit tout seul; Balsagina continua de me servir d'introductrice.

Mon amour croissait en proportion des rendez-vous obtenus. Pour plus grande sûreté, j'y allais toujours armé. Je vous l'ai dit : depuis ma maladie, j'avais fait de grands progrès dans l'art de vivre en ce monde. Mais voici qu'approchait une catastrophe dont le souvenir saigne encore sur ma vie.

XIII.

Un soir que je venais de quitter Candida , j'aperçus en traversant le jardin un homme caché dans une des caisses qu'on dégarnit l'hiver de leurs arbres. Il était accroupi et avait la face entièrement couverte par son chapeau — c'était un voleur ou un amant. — Dans cette dernière supposition , Domenichi ou moi étions trompés. Je feignis de n'avoir rien vu , et je gagnai la porte que j'ouvris et fermai avec bruit ; mais je ne sortis point. Je revins sur mes pas , l'homme avait quitté sa retraite , il dirigeait les siens vers la pièce où j'avais laissé Candida seule et dans l'obscurité.

On accédait à cette pièce par un perron de quelques marches; il le monta. Je m'embusquai derrière une jalousie entr'ouverte. La lune brillait dans le ciel; à sa lueur, je découvris, sur un fond d'épaisses ténèbres, la noire silhouette de la jeune fille, debout, immobile, et le cou renversé dans l'attitude de notre dernier baiser... Un fantôme survint qui la dépassa de la tête; c'était l'homme! Elle se leva... Je me cramponnai, pour ne pas tomber, à la barre de fer qui traverse la fenêtre... Candida disait : — *C'est la Vierge qui te ramène, ô mon bien-aimé, viens-tu me prendre enfin ? je suis prête ! Je te suivrai partout, Luis, ô mon amant !* Je me signai. Une voix répondit : — *Je viens pour être le seigneur de ta nuit, tant qu'elle sera longue ; le maître de ta personne, comme je le suis de ta réputation ; je suis tout : D. Luis sort d'ici et te quitte chaque soir à pareille heure.*

C'était la voix de Domenichi.

Candida cria : — *Ma mère ! Balsagina ! des flambeaux ! des flambeaux !*

Domenichi répondit : — *Ta mère et la duègne sont hors du logis et D. Luis doit en être loin. Cesse donc tes cris qui ne sont entendus que de moi.*

A ces mots, il écarta un pan de son manteau

et plaça devant lui une lanterne, dont il releva le morion. — *Voici de la lumière*, dit-il.

Je fouillai ma poche pour en retirer mon poignard, je sentis sous ma main le chapelet de Domenichi. J'atteignis le chapelet et le poignard.

Domenichi ajouta : — *Car encore faut-il que tu me connaisses.*

L'infamie de ce pécheur m'anéantissait ! je voulus tenter le ciel en sa faveur. Je jetai le chapelet à ses pieds. Il le ramassa curieusement. — *Mon chapelet ! mon chapelet oublié en ce lieu, jeune fille ! et à tes genoux ? Est-ce donc seulement pour en égrainer le cordon béni que D. Luis.....*

Mais le blasphémateur n'acheva pas. J'étais derrière lui. Ma main gauche maintint son bras gauche, ma poitrine, son bras droit ; et, de la main qui me restait libre, brandissant une lame d'un demi-pied, j'écrasai par trois fois mon poing contre son cœur, où la lame ne fit qu'un trou.

.

.

.

XIV.

Ce fut couvert du sang de ce malheureux, entre son cadavre et votre femme privée de sentiment, dit D. Luis en revenant brusquement à M. Malorné, que je promis à Dieu et à mon saint patron d'expier mon crime en sacrifiant de l'amour de Candida ce que Domenichi m'en avait voulu ravir. Et j'ai été fidèle à ma promesse. De plus, je jurai Dieu et le même saint (qui, au prix d'un homicide impossible plus d'une fois à commettre en un seul corps, m'avait épargné cet autre et plus grand péché qu'un seul corps fait mille fois commettre.!) je le jurai, monsieur, qu'en aucun temps, en aucun lieu et à aucun homme, amant ou mari,

n'appartiendrait le trésor auquel je renonçais volontairement ! Et c'est encore en quoi ma parole n'a point été faussée , comme vous pouvez en rendre le témoignage.

Après ce meurtre dont je fis , dans la nuit même , disparaître toute trace , je cessai de voir Candida , mais une correspondance secrète s'établit entre nous. Ce fut par ce moyen qu'à un mois de là , j'appris qu'elle partait pour la France où la fortune politique du baron était alors dans tout son éclat. Je suivis Candida à Paris. De Paris , elle fit avec sa mère plusieurs voyages à Genève , à Turin , à Venise , à Florence. En Suisse , en Sardaigne , en Lombardie , en Toscane , je suivis Candida partout , conduit par elle , veillant sur elle... Nous arrivâmes ainsi jusqu'à Rome.

Dans cette course rapide , j'avais , une fois par trois relais , délivré régulièrement des bandits la berline de ces dames ; et jeté par la fenêtre , hôtellerie commune , un couple de comtes , altesses et marquis , illustres amateurs fort épris en apparence de la baronne que je privais sur-le-champ de leurs adorations , pauvre femme ! J'allais ainsi comme un jeune seigneur qui voyage , une bourse à la main et un glaive de l'autre , payant et frappant.

J'ai omis de vous dire qu'avant de quitter Madrid, j'étais monté d'un pas dans l'échelle sacrée, et que le diaconat m'avait été conféré; à Rome, je n'eus plus rien à désirer, je fus ordonné prêtre de la main même de notre Saint-Père.

Mais tous ces détails, dit D. Luis en terminant, deviennent étrangers à l'histoire des faits que j'avais à vous apprendre, et ne seraient d'aucun intérêt pour le mari de votre femme.

Il se tut.

Au jour, Candida partit pour son *estate* du *Worcestershire*, et D. Luis pour Paris. Le seul M. Malorné resta à son hôtel de *Grosvenor-Square*, où, couché dans le lit nuptial et veuf du vivant de sa femme, il rêva de plusieurs Africaines et eut un sommeil criminel.

LE BARON.

**Avant que les anges se fussent couchés , le peuple accourut
depuis les vieillards jusqu'aux enfans.**

GÉNÈSE XIX, 4.

I.

DE L'AMITIÉ.

A mesure que l'esprit envisage plus longtemps cet important sujet « le célibat ecclésiastique » il éprouve plus invinciblement le besoin de recourir aux autorités écrites qui se partagent sur la matière.

Ce fut pendant son séjour à Rome que D. Luis eut la pensée de les consulter. Elle lui était venue à la suite de cette autre : « Puis-je jamais

épouser Candida ? » qui elle-même n'était que la conséquence de celle-ci : « Puis-je être relevé de mes vœux ? »

Interrogé de quoi , le pape répondit : « Non. Le chef de la catholicité peut , dans quelques cas réservés et pour le bien des monarchies , dissoudre les liens charnels établis par le mariage entre des époux laïcs , et permettre à l'un d'eux une nouvelle union , ainsi que , Pie VII étant pontife , nous en avons eu l'exemple lors des deuxièmes noces de l'empereur et roi Napoléon. Mais la résolution des liens spirituels formés , au nom de Jésus , entre l'église et le prêtre , n'est permise sous aucune exception. Et c'est à tort qu'on attribue au Saint-Père que j'ai nommé la scandaleuse autorisation qu'il aurait , selon quelques documens infidèles , donnée de sa propre main au mariage de l'évêque d'Autun. Le bref que sa Sainteté adressa en cette occasion à M. de Talleyrand * , ne contient aucune disposition de ce genre.

D. Luis comprit que ce qui avait été refusé à M. de Talleyrand , ne lui serait point ac-

* Le 29 juin 1802. Voir la *Chronique religieuse* , in 8° , Paris , 1820 , tome IV , pag. 70 et suiv.

cordé. Il s'humilia devant la raison de la tiare, et courut s'enfermer dans la bibliothèque du Vatican.

D. Luis est un esprit sérieux quoique ardent. Son instruction est solide, son intelligence profonde, sa patience à toute épreuve. Le pauvre prêtre usa les coudes de sa soutane à étudier dans les livres ce qu'il aurait dû chercher dans son cœur. Il lui fallait, comme au professeur qui démontre, un *prosecteur* de la vérité morte; et c'est ainsi que nous sommes tous faits, ne poursuivant la fibre de notre sens qu'au milieu de reliefs anatomiques fouillés par une main étrangère!

Au milieu de tous ces livres, reliques vivantes des sciences éteintes, D. Luis fit une halte, espérant y oublier son cœur. Peu à peu, il devint comme les bibliothécaires eux-mêmes, dont la physionomie originale est recrépie uniformément du même mastic d'érudition qui leur sert à fabriquer leurs palimpsestes : habiles gens qui font du Virgile avec le P. Rabin, du Rabelais avec M. Nodier, du Geoffroi avec M. Janin! D. Luis faillit tomber dans la même absurdité. A l'amour de Candida, noble passion à laquelle il devait d'avoir tué un traître et sacrifié à Dieu les dépouilles opimes

de la victoire , il osa vouloir substituer cet autre amour qui dessèche et ossifie l'âme à ce point d'en faire des tablettes de controversiste. Il ouvrit tant de livres que son teint devint jaune comme les pages de leurs parchemins. Un véritable élève de l'école des chartres n'eût pas pris moins de soin de sa personne. Sa barbe et ses cheveux étaient incultes , ses bas à l'envers , ses souliers sans cordons , ses culottes sans boutons. Infatigable dans la lutte , D. Luis vit tout , dévora tout. D'abord , au hasard , sans frein , empilant volume sur volume , sautant d'un rayon à l'autre , escaladant les échelles et y restant suspendu , montant encore , montant toujours , des brochures aux dents , des manuscrits dans les poches , des catalogues sous le bras , des livres sur la tête , sous les pieds , devant lui , derrière lui , partout en un mot et de toute sorte , jusqu'à ce qu'enfin pris de vertige et d'effroi à se voir ainsi , seul contre tant , il dégringola de son faite comme un soldat précipité d'un rempart. Cependant il se releva , et , quoique meurtri , se remit à l'œuvre , robuste et plein de courage. Mais cette fois ce fut avec calme , avec méthode. Il procéda à la façon d'un homme qui compose un almanach. Il s'était égaré dans les espaces chimé-

riques de la fantaisie, il circonscrivit son travail en rétrogradant jusqu'au quatrième siècle, il s'y arrêta comme aux limites de la certitude.

II.

En ce temps-là , en l'an 320 de notre ère , l'empire déjà disloqué par l'invasion des barbares , se remettait péniblement des secousses qui l'avaient ébranlé. La loi *Pappia* excitait au mariage. Constantin , politique habile , l'abroge , pensant avec raison que là où le mariage est d'une pratique plus générale , la population est d'un accroissement moins rapide , puisque , dans la reproduction de l'espèce , un mari est à un célibataire comme un est à trois.

Cinq ans plus tard , en 325 , Nicée devient le siège d'un concile , et il y est décidé que « l'église repousse du ministère ceux qui , par une indiscretion coupable , se sont eux-mêmes ré-

duits au sort d'Origène. Elle excepte de cette disposition ceux dont l'invalidité aurait d'autres causes , et maintient à leur poste les prêtres mutilés par les barbares .

Témoignage bien formel de la nécessité , où se vit la sainte assemblée , d'appuyer elle-même les mesures prises par Constantin , et de réprimander les clercs assez insensés pour avoir altéré en leur personne la virtualité requise par les besoins de l'époque , et dont leur faisait une obligation leur état de célibataires.

Un des membres de ce concile, saint Paphnuce , évêque de la Haute Thébaidé , proposa bien , prétendent quelques historiens , de défendre seulement les secondes noces aux prêtres ; mais cette proposition tendait à subordonner le temps utile du service des prêtres à l'éventualité d'un veuvage , elle ne fut point appuyée. D'autres vont jusqu'à dire que le nom de Paphnuce n'est pas dans la liste des membres du concile de Nicée ; Arcudius * est de ce nombre , et il le déclare apocryphe.

En 385, le pape Syrice décrète , par une mesure générale et dans une bulle particulière ,

* Voyez *Dissertation d'Arcadius sur le mariage des prêtres grecs* , page 672.

le célibat ecclésiastique. C'est ce pape qu'on peut considérer comme le principal introducteur de cette règle, dont Innocent I et Grégoire III furent les restaurateurs.

Chaque jour enfin l'église s'efforce d'écarter du sanctuaire tout ce qui peut y faire soupçonner des souillures. Saint Cyprien, saint Jérôme, saint Chrysostôme censurent les *agapètes* ou femmes *sous-introduites* qu'on amenait de nuit aux repas communs des chrétiens*. Sur l'avis de ces trois docteurs, ces femmes sont supprimées et leur institution disparaît ainsi que celle des diaconesses, dont plus tard nous retrouvons l'ordre perpétué en Hollande, sous le nom de *Clopies*.

Malgré tout, des imprudens s'autorisant d'exemples faussement interprétés, et se fondant sur la lettre de textes incompris, se révoltèrent contre la règle. Le premier qui l'enfreignit fut d'Angelric, curé de Châlons-sur-Marne. Il se maria en 898 ; mais le peuple en fit justice et le chassa. Ceux de sa communion disaient : « Mais saint Pierre, le chef des apô-

* Voyez *Sancti Cypriani*, Epist. 62, *ad Pomponium episcopum* ; et *Sancti Hieronimi*, Epist. 2, *ad Eustoch*, etc.

tres, était bien marié lui-même ; nous le lisons dans Tertullien et dans saint Isidore de Damiette. » C'est vrai, mais que n'y lisiez-vous aussi : « Que ce mariage se fit avant la vocation de saint Pierre, et que, depuis cette vocation il cessa d'habiter avec sa femme. » Ils ajoutaient ; « Saint Paul écrivant à Timothée *, exige de celui qu'on élève à l'épiscopat qu'il n'ait point passé en deuxièmes noces. » C'est encore vrai, mais cela ne veut pas dire que cette dignité puisse être conférée à celui qui, pour une première fois, vit *présentement* dans l'état de mariage ; saint Paul parle d'un *veuf* et son exclusion s'entend de celui qui le serait *de deux femmes*.

Et cette version est si claire qu'elle est d'ailleurs en tous points conforme aux canons actuels de l'église, qui admettent aux saints ordres des veufs, à condition qu'ils ne soient ni bigames ni mariés deux fois, ni veufs d'une veuve.

En 1113, le concile de Latran déclare le sacrement de l'ordre empêchement dirimant du mariage. Le pape Alexandre II flétrit du nom de *Nicolaites* les ecclésiastiques concubi-

* 1. Timot., 3, 2.

naires , et en 1119 , Calixte les excommunie au concile de Reims , ordonne qu'ils soient déchus de leurs bénéfices et leurs enfans appelés bâtards.

Néanmoins , à chaque effort de l'église pour affermir sa discipline , des efforts impies tendent à en renverser l'édifice. Le seizième siècle sonne à l'horloge du temps en lugubres volées. Les populations sont frappées de cette terreur qui , à l'approche de l'orage , rallie les troupeaux dans la plaine et les y balaie avec la poussière que le vent soulève. L'hérésie de Luther gronde au loin comme un tonnerre , elle approche , elle éclate , et avec elle fondent sur la chrétienté , toutes les calamités à la fois. Luther épouse une religieuse. En 1524 , le prêtre Carlostadt se marie lui-même ; et , à cette occasion , les théologiens de Wittemberg composent une messe où il est dit : « O Dieu ! qui avez donné au bienheureux Carlostadt la force de mépriser les lois papales et de prendre une femme , faites que les autres prêtres l'imitent ! » Hélas ! il n'est que trop bien imité ! O'Ecolampade , Zuingle , Mélancton , Bucer , Calvin , Jean Ball , en Angleterre , en Suisse et en Allemagne ; Olaüs Petri , en Suède ; Bugenhagen , en Danemarck , et une multitude d'au-

tres capucins, moines et diacres embrassent la réforme et secouent le joug du célibat. Le désordre est au comble ; ce qui fait dire à Erasme, ce mot si connu , que ces changemens de religion finissent tous comme les comédies , par le mariage.

Et, en vérité , comment le père de tous ces maux , ce moine effronté et en révolte, qui , dans la suite, autorisa officiellement la polygamie en permettant à Philippe, landgrave de Hesse-Cassel , de prendre deux femmes, comment Luther en eût-il refusé une aux prêtres ?

Il serait trop long d'énumérer les scandales enfantés par un tel état de choses. Encore un fait cependant Odet de Châtillon , évêque de Beauvais, devenu calviniste, se marie dans son costume de cardinal !

Élisabeth, au moins, une femme, la reine d'Angleterre, dans les états de qui le fléau avait pénétré, en combattit de tout son pouvoir la pernicieuse invasion. Le parlement anglais ayant, en 1549, permis aux prêtres de se marier, Élisabeth défendit à tout chartrier d'inscrire, avec le titre de *milady*, le nom de la femme d'un évêque quoique le mari soit lord et siège à la chambre haute.

III.

— A ce sujet, dit à D. Luis, un de ses voisins, vous ne pouvez mieux faire que de consulter l'histoire du schisme anglican , par Sanderus.

D. Luis, interrompu dans son travail, ferma le livre qu'il tenait, et dit à l'étranger :

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Mais je vous connais, moi, répartit celui-ci, je sais que vous êtes un studieux jeune homme, amant passionné de la vérité que vous cherchez avec courage. J'ai assisté avec intérêt aux progrès de vos laborieuses investigations. La question dont vous vous occupez est grave, monsieur, et présente un sens caché que bien des savans ont tenté vainement de découvrir;

moi-même je l'ai étudiée huit ans sans y rien comprendre. Mon esprit flottait indécis comme le vôtre entre toutes les raisons amoncelées sur le sujet, comme autant de décombres sous lesquels on l'étouffe. J'ai même été plus loin que vous. Et, depuis les blasphèmes de Vigilance et de Jovinien qui traitent d'hérésie le célibat des prêtres, jusqu'aux assertions des PP. Cucufe et Tournemine qui invoquent en sa faveur *la grâce d'état*, c'est-à-dire l'infailibilité de la chair que donne l'ordination, j'ai embrassé tout ce qui se rattache à l'histoire morale de cet important problème. Maulrot, Pluquet, Gaudin, le P. Richard, Sanchez et Mondelli à jamais célèbre par son excellent ouvrage : *Dissertationi ecclesiastiche del sacerdote romano*, m'ont également fait passer des jours bien agréables. C'est grâce à ce dernier auteur que j'ai enfin compris pourquoi « une femme décente préférera toujours un chirurgien marié à un chirurgien célibataire, et inversement, un confesseur célibataire à un confesseur marié. » Et la raison qu'il en donne est parfaite, puisqu'à l'égard de la femme, les fonctions du chirurgien se bornent à l'accouchement, tandis que celles du confesseur. . . . Mais, je m'aperçois, mon jeune ami, que votre attention se fa-

tigue. Je me suis, par une pente bien naturelle, laissé entraîner au plaisir de la discussion. Avec un homme comme vous, elle prend un tour qui sème de fleurs les chemins les plus arides...

« C'est quelque libraire ruiné, pensa D. Luis, il va me demander l'aumône. »

L'étranger ajouta, en prenant son chapeau :

— Acceptez donc les excuses que vous offre de sa liberté grande, le baron de***, officier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, chevalier de Bath, de l'Éléphant et de l'Éperon d'Or.

Et il sortit.

— Le père de Candida ! s'écria D. Luis, en secouant avec indignation les parenthèses de sa virilité.

Et il se mit à sa poursuite.

IV.

De ce jour , la bibliothèque fut abandonnée.

Le nom de sa maîtresse prononcé par une voix étrangère , était tombé dans le cœur de D. Luis , comme la sphère métallique du philosophe , dans le bassin d'où sa répercussion brise incessamment les liens du sommeil et de la fatigue. Ce nom fut pour D. Luis comme un appel aux armes. Son amour n'attendait que ce signal , son sang se torréfia de plus vives ardeurs , ainsi qu'une lave qui se rallume ; il s'écria : — Pitié ! folie ! déception ! misérable orgueil !! L'homme se croit sage , parce qu'il écrit des préceptes de sagesse ; il se croit fort , parce qu'il est en équilibre entre son impuis-

sance et ses désirs ! Toujours le même, toujours hypocrite et scélérat, ce qu'il met de faiblesse dans l'exécution de ses projets, il l'appelle probité ! Il se dit sobre, alors qu'il est repu ; continent, sitôt qu'il est lassé de débauche ! Mais, n'est-ce point là l'histoire de ces vieilles femmes qui, chaque matin, teignent leurs cheveux de noir, et leur principe, de vertu ? Qui a jamais sérieusement pensé que vivre, c'était habiter le passé avec la génération qui n'est plus, ou construire l'avenir pour la génération qui n'est pas ? Non, vivre, c'est exercer la vie ! Aimer, c'est presser contre le cœur ! Voir, c'est toucher avec l'œil ! Comprendre, c'est ajuster dans le cerveau ! Nobles actes, que d'obscurs métaphysiciens veulent en vain réduire à l'état d'inertes facultés ! Le cœur est un viscère, l'œil un intestin, le cerveau un trousseau de nerfs ! L'homme lui-même n'est que le résultat de leurs fonctions combinées ; un prolongement indéfini du grand générateur auquel ils se rattachent ; une émission constante de ce centre merveilleux et irradiant, d'où vient toute impulsion et toute volonté ! — Et j'en suis moi-même la preuve en ce moment, ajouta D. Luis, emporté par la chaleur de ses idées, comme un cavalier malhabile

par un coursier sans frein , — tout mon être s'élève en un seul trait vers le seul bien auquel j'aspire ! Candida ! Candida !

Et il répéta ce mot avec une telle oblation et dans une si grande rumeur de ses esprits , qu'il les sentit se résoudre en pleurs amoureux et pressés , dont l'abondance déchargea son cœur gonflé de tant de peines. Il s'arrêta heureux et chancelant. Jamais il n'avait éprouvé à ce point l'insistance et le bienfait d'une idée. Mais que d'amour perdu !.... Il eût voulu pouvoir en condenser la fumante rosée et l'offrir à sa maîtresse en un seul caillot. Il en essuya avec précaution les traces éparses sur ses joues et continua son chemin , se fiant , quant à ses ressources , sur un fonds de sensibilité qu'il croyait inépuisable. Étrange et imprudente faiblesse d'un homme que sa facilité à pleurer à propos , ne mettait pas assez en garde contre le danger de ne pas pleurer du tout dans la plus intéressante occasion !

V

D. Luis avait retrouvé le baron. Peu satisfait de sa banale nomination de chevalier de l'Épéon d'Or, celui-ci brigait une autre et plus précieuse faveur ; il espérait ne pas quitter Rome avant d'avoir été fait prince du Saint-Empire. D. Luis fut bientôt au courant de cette énorme prétention ; mais ce qu'il ne vit pas tout d'abord, ce fut en quoi le baron la fondait. De son côté, le baron ignorant l'amour de D. Luis pour Candida, continuait de le traiter de bibliophile à bibliomane. Il croyait plus que jamais le

jeune prêtre aux prises avec le démon de la science et capable, si l'occasion s'en présentait, d'acheter à tout prix le droit d'étendre le champ de ses connaissances que l'église, en mère prudente, avait restreint entre la somme de saint Thomas et quelques autres sommes non moins assommantes, au dire des impies du siècle. Dans cette supposition, le baron était l'homme qui pouvait le plus sûrement faciliter un tel penchant; il avait l'oreille du cardinal Almadrini, chef suprême des libraires, et par les mains de qui passaient nécessairement toutes dispenses et autorisations relatives à l'instruction du clergé catholique romain.

Mais le baron était dans l'erreur la plus positive, et D. Luis ne recherchait en lui que le père de Candida, ou tout au plus le futur prince du Saint-Empire.

En cette qualité, le baron aurait pu en effet être utile à D. Luis, pour la réalisation du projet que ce jeune homme nourrissait de nouveau : se faire relever de ses vœux. Car, oublieux de ses autres sermens et du plus terrible d'eux tous, de celui qu'une nuit il avait fait, les mains rougies d'un meurtre ! l'insensé ne voyait plus entre lui et Candida que ses premières et imprudentes promesses de prêtre à Dieu.

Voici donc quelle était la position réciproque de ces deux hommes. Il nous reste à expliquer comment le baron se proposait à son tour d'utiliser la bonne volonté de son jeune ami.

VI.

Nous avons dit que le baron avait l'oreille du cardinal Almadrini ; qui dit l'oreille dit la confiance. Or , cette confiance étant mutuelle , le cardinal avait aussi l'oreille du baron. *Qui aures habent audiant* , que ceux qui ont des oreilles entendent. Quant à nous , nous protestons contre toute interprétation désagréable. Nous nous bornons à déclarer qu'un des aîeux du baron avait été page du régent , monseigneur le duc d'Orléans. Voilà tout.

Le cardinal , âgé de cinquante-huit ans , était un homme de structure , de manières et de physionomie peu communes. Il était si grand qu'un matin , *Pasquin* et *Marforio* prétendirent

que son éminence résidait plus en sa personne qu'en sa dignité ; si maigre , qu'il semblait , à chaque mouvement , vouloir fuir du long fourreau de pourpre qui l'enveloppait ; si avare de sa voix , que sa conversation avait l'air d'une confiance perpétuelle ; si ophthalmiquement calamiteux , que l'orbe de ses yeux offrait l'aspect bouffon d'un gland de sonnette.

Mais là , ne se bornaient pas les qualités du cardinal , et l'on était forcé de reconnaître qu'il se recommandait autrement que par cette brillante surface.

La régularité de ses mœurs était hautement citée parmi le clergé romain. Le cardinal n'était l'oncle de pas une nièce , quoiqu'il le fût de nombreux neveux ; et il lui était arrivé une fois de chasser impitoyablement de sa maison , trois valets qu'il avait surpris , à la brune , causant sous le porche du palais avec trois servantes du voisinage. Ah !

D'ailleurs , sa libéralité n'était pas une chimère et sa sobriété était dans toutes les bouches. Il ne prenait après ses repas qu'un doigt de rossolio , quoique ses caves fussent lambrisiées de tous les vins et des meilleurs , et il se contentait , à son dîner , d'un plat de goujons frits dans l'huile , avec une tranche de mortadelle.

Il est toutefois nécessaire d'ajouter que ces diverses habitudes constituaient seulement chez le cardinal la vie extérieure et d'apparat ; que s'il dînait mal, il soupait fort bien ; que s'il faisait l'aumône, il rançonnait ses fermiers ; et que s'il nettoyait de la fornication les abords de son domicile, au dedans (disait-on, il ne la traitait pas si mal).

Mais ce dernier propos trouvait peu de créance.

Les quelques femmes que leur service appelait chez le cardinal étaient vieilles et laides, et, s'il s'enfermait souvent, en compagnie de certains adeptes, dans une petite pièce, dont lui seul avait la clef, c'était, prétendaient les uns, pour se livrer aux mystères de la cabale, pour écrire, assuraient les autres, des pamphlets révolutionnaires. Et, accoutrée de toutes ces sottises, la vérité devenait méconnaissable. Quant au baron, il l'avait depuis long-temps découverte.

VII.

Il avait découvert, un certain jour, le bout d'un instrument de pénitence qui passait de la poche de monseigneur.

Un martinet ! mais à quelle fin ?

Monseigneur était-il de la secte *des Flagellans* ?

Et ne s'enfermait-il que pour se livrer sur lui-même à ces rigueurs salutaires qui mortifient le péché en exoriant le pécheur ?

Ou, admettait-il à l'honneur d'être corrigés de sa main quelques repentirs de haute qualité ?

La complexité de cette question n'effraya point le baron.

Le cardinal, pensa-t-il, avait peut-être sur

la conscience le souvenir de quelque grand crime qu'il expiait ainsi dans la solitude et dans les larmes. D'autre part, le baron se souvint fort à propos des anciens Spartiates, qui, pour façonner leurs enfans à la douleur, les fustigeaient sur l'autel de Diane, et couronnaient, vert comme pré, celui des petits malheureux qui criait le moins fort et avait le cuir le plus dur. En conséquence, le baron se persuada que sous sa robe le cardinal portait une p^haire, voire un cilice; qu'en particulier il se couvrait la tête de cendres et ne se nourrissait que de charbons ardens. Mais il s'agissait bien, en vérité, de haire, de cilice, de charbons et de cendres! Un moyen tout simple mit dorénavant le baron en présence de la vérité. Ce jour, Monseigneur s'étant retiré avec un client dans le mystérieux cabinet... le baron regarda par le trou de la serrure.

D'abord il n'en put croire ses yeux! Il se demanda s'il n'était point la dupe de quelque vision apocalyptique, et si le seigneur n'avait pas daigné le transporter tout vif dans l'île de Pathmos; à moins pourtant que le groupe qu'il

apercevait ne fût une fresque d'Herculanum ou quelque fantaisie socratique échappée au pinceau de Jules Romain.

Mais, tout à coup, le tableau parut s'animer ;
Il remua.

Les personnages étaient secoués comme des corps tourmentés par un galvanisme violent...

— C'est donc une toile que le vent soulève ? dit le baron épouvanté d'admiration.

Puis les personnages se déplacèrent... Alors, il n'y tint plus et s'écria en s'enfuyant : — Non ! ce n'est point un tableau...

Mais la porte du cabinet s'ouvrit et le cardinal s'y montra rajustant sa perruque : — Que faites-vous là, monsieur ? dit-il au baron d'une voix sévère.

VIII.

— Je cherche, répondit celui-ci, en piétinant et dans la posture d'un homme qui va s'asseoir, je cherche un lieu favorable où je puisse me recueillir quelques instans... mon chocolat me tourmente, et je croyais que c'était ici.

Ce n'est point ici! répliqua monseigneur, dont le mécontentement fit explosion, allez au diable! et il s'enferma de nouveau.

— Cet homme n'a pas d'entrailles! murmura l'incorrigible baron, et moi, pas la moindre connaissance en géographie! Aussi, pourquoi vais-je m'informer à ce Romain de la lunette Saint-Laurent? C'est pardieu comme si je de-

mandais à Anvers, le château Saint-Ange, ou à Bordeaux, le Château-Trompette! — Règle générale : — A Rome, les yeux n'ont point besoin de lunettes, par la raison que, confrères de saint Thomas l'incrédule, les Romains ne voient point avec leurs yeux, mais avec leurs doigts qu'ils fourrent dans la plaie jusqu'à la dernière phalange.

IX.

Souvent ce qui devrait nous perdre nous sauve.

La curiosité du baron, condamnable en principe, eut pour lui, en résultat, un avantage précieux. De ce qu'il avait vu, le fond ne l'émerveillait pas, mais la forme; et, dans l'espèce, l'emploi de la discipline lui semblait d'une excentricité rare. Il eut donc, encore une fois, recours à ses livres. Et les compila,

les compulsa, les éventra. Puis, dès qu'il leur eût arraché le mot de l'énigme, s'autorisant de l'exemple de ces crémiers de Paris, qui confectionnent eux-mêmes leurs œufs frais avec de l'amidon et de la colle forte, le baron, par un procédé analogue, se composa une figure de circonstance. Il mania sur ses traits de renard diplomate un masque de bonhomie et d'enfantine ingénuité. Vous jugez de l'ensemble ! et, coulé dans ce moule, s'en fut trouver tout droit son compère en grimaces, le cardinal Almadrini...

Le cardinal, en ce moment, était d'humeur gaillarde. Le baron lui dit sans préambule : — Mais, monseigneur, votre éminence ne m'a jamais complètement expliqué... Et il fit le geste de caresser un nourrisson indocile.

Le cardinal répondit en ricanant : — Avouez que pour un savant, mon cher baron, vous êtes bien ignorant.

Le baron fit la révérence. — Son éminence me comble !

— Car je dois présumer, d'après votre question, que vous n'avez jamais ouï parler de Jérôme Mercurialis.

— En effet, le nom de ce législateur m'est absolument inconnu.

— Lequel, continua le cardinal, florissait au seizième siècle, dont il fut un des plus célèbres médecins. Il professa long-temps son art à Padoue, et mourut à Forli, sa patrie, en 1596, à l'âge de 66 ans.

— Forli ? charmant pays ! dit le baron qui connaissait autant Foli que Mercurialis.

— En outre, c'était un homme de belle taille, de bonne mine, d'une grande douceur et d'une piété exemplaire.

— Son éminence trait pour trait !

— Flateur ! dit le cardinal en pinçant l'oreille du baron. Il ajouta :—Et il a laissé, puisqu'il faut vous en instruire, un petit traité *de arte gymnasticâ* où il est écrit *, « que plusieurs de ses confrères ont, avec succès, ordonné à des personnes maigres le correctif en question... » En foi de quoi, et dans le but d'engraisser, je me suis mis à ce régime.

Ici, le cardinal donna de nouvelles preuves de son hilarité, mais si hautes, si fortes, si immodérées, qu'on eût juré qu'il se moquait du baron. Une toux pénible mit fin à cet épanchement inusité. Le baron avait conservé son air sot ; et ces deux hommes, l'un goguenard,

* Lib . iv, cap. ix.

l'autre grimé, celui-là cherchant à tromper, celui-ci feignant de l'être, se valaient bien assurément : vieux imposteurs, hideusement tatoués à la même place et du même signe infamant ! et se faisant, à coups de langue, les honneurs du vice ; comme, à la porte d'un salon, des bourgeois celui du rang, à coups de chapeau.

Mais, pas de scandale ! Le baron desserre ses dents. Il reprend ainsi la conversation :

— A quels écarts le préjugé ne nous porte-t-il pas ! et il pose familièrement sa main sur le genou du cardinal.

Monseigneur se recule, choqué d'une telle hardiesse. Le baron n'y prend garde et répète :
— A quels écarts...

Mais l'éminence qui ne rit plus l'interrompt :

— Au fait, monsieur !

— Voilà le fait : c'est toujours au sujet de la singulière expérience...

— Passons !

— Oui, passons. De la singulière expérience de son éminence...

— Passons, vous dis-je !

— Oui, passons. Relativement à la flagellation.

— Baron !!!

— Enfin, j'avais aussi mon autorité à citer.
Mais évidemment je m'étais trompé.

— Vous n'en faites jamais d'autres.

— J'expliquais la chose d'une manière différente.

— Plaît-il !

— *J'expliquais la chose d'une manière différente*, répéta le baron, charmé de prolonger les angoisses de son interlocuteur.

— J'entends bien ! grommela le cardinal.

— Et j'avais tort, je n'en fais aucun doute ; l'autorité que j'invoque étant de cent ans postérieure à celle de monseigneur.

Le cardinal se dérida. — Vous voyez bien ! dit-il, d'un ton triomphant.

— Que voulez-vous ? répliqua le baron, avec l'accent pénaud d'un homme accablé par l'évidence, — un plus adroit y aurait été pris. Et, subitement, changeant d'intonation et de figure, du haut de sa voix et la face souriante, il s'écria : — Connaissez-vous Jean-Henri Meibomius ?

— Du tout.

— Vous êtes bien sûr de ne pas le connaître ?

— Mais vous êtes comme une vieille femme, baron ! Vous répétez cent fois la même chose.

Quand je vous dis que le nom du saint, dont vous me parlez, n'est dans aucune légende!

— Ah! c'est que, reprit l'obstiné baron, ce Meibomius...

— Il y tient! dit le cardinal, dans l'attitude d'un martyr.

— Ce Meibomius, dis-je, était un célèbre médecin.

Le cardinal se leva avec l'intention évidente de fuir. Le baron se suspendit à lui et continua: — Un très célèbre médecin qui florissait au dix-septième siècle...

— Siècle impie! articula énergiquement le cardinal, protestant, comme il le pouvait, de la violence qui lui était faite.

Le baron, cependant, poursuivait impitoyablement: — Lequel professa d'abord son art à Helimtadt, sa patrie, et de là à Lubeck, ville d'Allemagne, dans le duché de Holstein, dont il fit long-temps les délices. Et il ajouta à demi-voix et pour sa satisfaction personnelle: — Meibomius pour Mercurialis! Un vendeur d'emplâtres pour un faiseur d'onguent! Le compte y est, nous sommes quittes!

Le cardinal haletait, enseveli dans les coussins de son fauteuil, où le baron le tenait réellement prisonnier. Il était dans l'impossibilité

absolue de proférer une seule parole. Le baron n'eut pas honte de profiter de ce dernier accablement de son adversaire , et conclut en ces termes : — Or , parmi les ouvrages attribués audit Meibomius , on cite en particulier un petit traité de *Flagrorum usu...* *.

Mais , vaincu par tant de preuves , le cardinal fit un signe de tête dont l'expression résignée fléchit le baron et l'arrêta. Cette muette sollicitation signifiait : « Assez , je vous comprends. » Les deux vieillards étaient émus ; le cardinal surtout : il avait les larmes aux yeux. Enfin , il se précipita dans les bras du baron. .

.

Désarmé par cette haute marque de faveur , celui-ci reprit d'une voix plus douce : — Que ne me suis-je, dès l'abord , ouvert à vous , monseigneur ? Il y a long-temps que vous seriez entré dans mes vues. A cet égard , la science et le monde sont d'accord. Cela se fait dans les meilleures maisons.

Telle fut l'origine de l'amitié qui unit encore ces deux hommes.

* Le baron veut sans doute parler d'un livre publié en effet sous ce titre , à Londres , en 1665 , un vol. in-64 ; et réimprimé à Francfort , en 1670 , in-8.

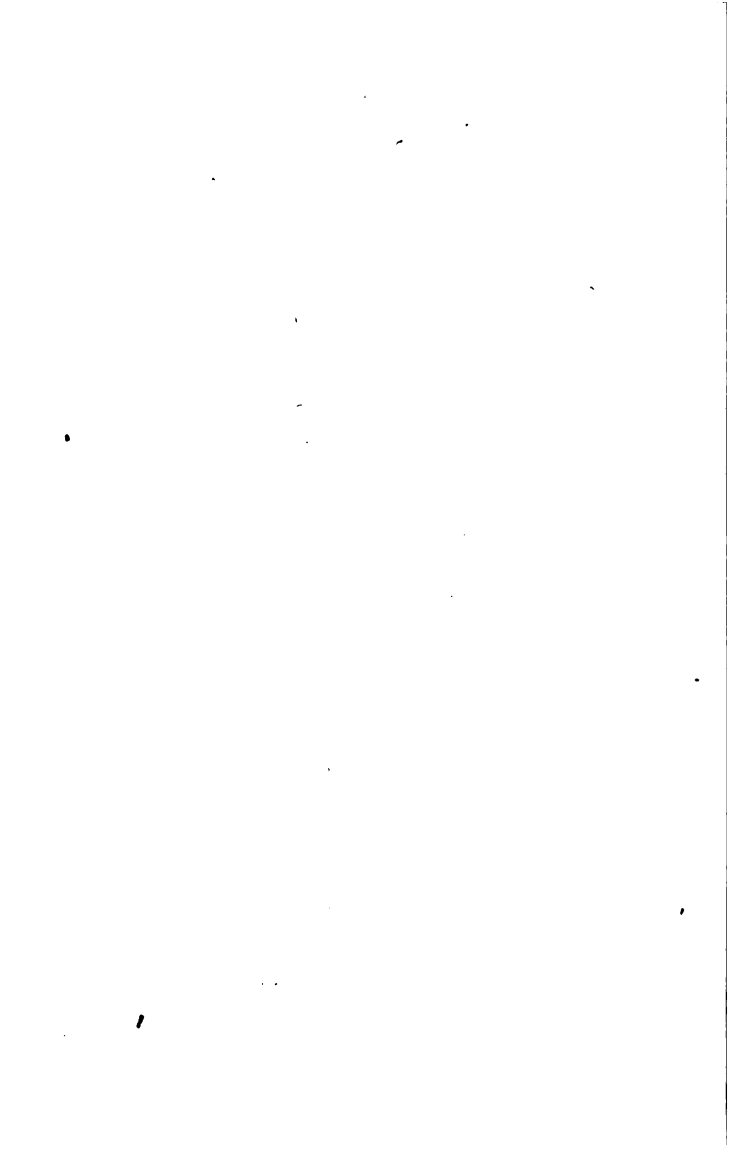
Néanmoins, au bout de quelques conférences, cette liaison changea de caractère. Également érudits, le cardinal et le baron en étaient venus à n'avoir plus rien à se montrer. Le cas était embarrassant. La fatigue était à craindre. Comme le plus intéressé au maintien de l'union, le baron, le premier, pressentit cette vérité. Il en fit son profit, trancha le nœud gordien, et détourna le danger en proposant à monseigneur quelques distractions étrangères. Le prélat y consentit, et chaque jour c'était surprise nouvelle. Une fois, entre autres, le baron arriva au palais Almadrini avec une couple d'oies : « Préparées à l'*Anélytrotte*, dit-il, elles seront dignes d'un roi ! » mais son éminence n'y voulut pas toucher. Le sacrilège baron avait oublié en quelle vénération les Romains tiennent ces animaux sauveurs du Capitole. Il lui fallut remporter ses oies.

Et il en était là de ses expédiens, lorsque le hasard vint à son secours.

En sa qualité de chef suprême des libraires, le cardinal visitant un matin la bibliothèque du Vatican, y avait aperçu D. Luis. La figure de D. Luis plut à monseigneur. Monseigneur le dit en confidence au baron. Le baron, sans

perdre une minute, dressa de ce côté ses batteries et les blinda savamment.

Trois jours après, il revint dire à monseigneur : — Tout va bien.



CANDIDA.

Ô Dieu ! que prépare ici votre éternelle providence !

BOSSUET.

I.

DE LA PUDEUR.

Tout allait bien, en effet, trois jours après D. Luis avait revu sa maîtresse.

Quel changement ! Il la trouva cent fois plus belle. Ce n'était plus l'enfant gracieuse mais fluette, mignone mais gauche, svelte mais le sein absent comme une fille d'Athènes. Pendant les quelques mois que D. Luis avait passés dans l'isolement, le soleil d'Italie avait achevé de faire éclore cette fleur d'Espagne ! Il avait développé tous ces trésors ; il les avait vivifiés, ouverts, personnifiés, inondés de son éclat, de sa force, de sa majesté ! Candida n'avait plus rien à envier à aucune femme : Son pied blanc,

et musculeux comme le pied d'une Diane chasseresse, soutenait maintenant une jambe dont le mollet était d'une perfection à donner des vertiges. Ce n'était ni le mollet sec et désolé d'Artémise, ni celui insipide et flasque d'Ariane, ni la chair inculte et engorgée de Pénélope. C'était, mais plus amoureux et non moins jaloux, le royal mollet de Junon, quand, chaussée du cothurne, cette sœur du maître de la foudre se réconcilie dans un nuage avec son infidèle époux. C'était un mollet plein, solide, élégant et riche, énergique et nombreux, et d'un tel mouvement, et si aristocratique, qu'il révélait incessamment son rang, son humeur, sa volonté, Ainsi, dans tout le corps de l'Espagnole, une nouvelle vie semblait courir sous une nouvelle forme. C'était comme un accent retrouvé pour un caractère sans prosodie. Ses cheveux étaient plus noirs; son cou, ses épaules, ses bras plus gras; la courbe de son flanc plus puissante... Un poète eut comparé sa taille à une corbeille de fleurs épanouies, et son corset à quelque sachet gonflé d'une mystérieuse et féconde substance où, captive long-temps et ignorée, une nymphe sommeillait qui est éclosée et bat des ailes.

D. Luis se prosterna devant cet ange.

II

— Est-ce bien vous, D. Luis ? dit-elle, et, dans un sévère regard, elle lui demanda compte et de l'abandon où il l'avait laissée et de l'état chétif où elle le retrouvait.

— Est-ce une autre femme qui a ainsi flétri votre front, amaigri vos joues, blanchi déjà vos cheveux ? En disant ces mots, elle arracha, du milieu des touffes brunes que soulevait sa main sur la tête de son amant, un long cheveu blanc qu'elle mit sous les yeux de D. Luis comme une vivante accusation.

— Vous le voyez ! dit-elle ; vous êtes vieux maintenant ! Vous n'avez pu me conserver votre foi. Parce que notre amour vous faisait

une loi de la chasteté, vous avez trahi le serment de notre amour, comme vous avez trahi celui de votre religion. Vous n'avez pas eu la plus facile de toutes les vertus, la vertu d'un cénobite. Dites, D. Luis, d'où venez-vous? quelle rivale m'avez-vous donnée? ah! je veux tout savoir! ne croyez pas me tromper! » ajouta-t-elle en repoussant avec énergie le front de D. Luis qu'elle contint et interrogea comme le front d'un coupable. Elle attendait qu'il parlât. Il se taisait, jouissant avec délices de ces emportemens passionnés. Candida reprit: — Vous êtes muet! vous souriez! Et laissant déborder tous les sentimens de son cœur: — C'est une étrange folie que la vôtre, dit-elle, si vous avez imaginé que je me contenterais d'un semblant de fidélité!... Que, languissans d'un mal qu'ils ne savent vaincre, brûlans sous le bracelet qui les meurtrit comme sous une étreinte de votre main, mes bras, élevés au Seigneur, ne demanderaient des forces que contre moi-même!... Que, soumise enfin et patiente, j'userais ma vie à vous attendre!... Que je ne vous irais point arracher au giron des dames de ce pays? — Oh! les Romaines! les superbes Romaines! s'écria-t-elle dans une plainte où son orgueil de femme et d'Espagnole

accusait et se révoltait tout ensemble. — Les Romaines ! les femmes au regard effronté, à la voix rude, au cou tordu de jalousie, aux lèvres épaisses, aux longs pieds, aux noires épaules ! Mais, qu'ont-elles donc ces femmes, quel charme, qui ne soit point en moi ? » Et Candida défit l'épingle d'or qui retenait son voile, ouvrit les secrets de son corsage, rompit les agrafes de sa ceinture, et repoussant du pied son voile et sa robe : — Suis-je moins belle, dit-elle, que celle qui me vole votre amour ?

D. Luis la prit dans ses bras et dit : — Il n'y a point de femme au monde qui te voyant ainsi ne se déchirât le sein de désespoir !...

Et il l'emporta comme une proie au fond de la chambre.

III.

C'était sur l'heure de midi.

D. Luis déposa son fardeau sur un large canapé à dais et à tenture cramoisis, dont les volans se fermaient comme les rideaux d'un lit. C'est un meuble que l'on retrouve partout en Italie. On y trône, on y siège, on y dort, on s'y réunit pour causer d'amour ; D. Luis y abrita le sien.

Dans l'imprudent transport de sa jalousie, Candida, sans y songer, l'avait convié à toutes les audaces. L'unique jupon qui la vêtissait était, comme ce lambeau de pourpre dont on amorce le taureau dans l'arène, plutôt un

danger qu'une protection. D. Luis y rendit fervemment hommage.

Sous l'activité de cette impression, elle parut seulement se reconnaître. Ainsi que dans un rêve éclairé par l'incendie, il lui sembla qu'elle fuyait, cherchant une issue qui n'existait point; où qu'elle se tournât, c'était comme un pli de son corps devenu pour elle une entrave inexpugnable; et, dans l'effort qu'elle fit pour en rompre les liens, elle s'aperçut avec effroi, qu'elle-même les resserrait convulsivement!... L'insensée! comme autant de blessures à l'ennemi qui vous blesse, rendait avec usure tous les baisers qu'elle recevait de son amant!... Elle se tordait, sous ses caresses, plus tourmentée qu'un sarment roulé dans un brasier!!!

Lui, profitant de cette fatale ivresse, oubliait tout : l'heure, le lieu qui était voisin de l'appartement de la baronne, et d'où l'on pouvait entendre le choc de la vertu qui se brise. Son indomptable esprit supprimait le temps, la distance. Il voulait se justifier, il allait le faire... lorsque, secouant sur lui les folles clartés de son regard, éperdue et le repoussant enfin, Candida jeta ce cri d'alarme : — Ma mère!... voici ma mère!... » D. Luis, trompé, se re-

dressa. Personne ne venait. Candida profita de ce mouvement pour l'arrêter et dit : — Je te crois... je crois en ton amour... mais souffre encore... souffre un jour!... un seul! souffre pour moi!... Elle retomba, sans force et sans voix, sur les coussins du canapé, expirante quoique armée, et, dans son abandon, les mains à la garde de son honneur.

D. Luis pourtant ne faiblit pas devant tant de faiblesse.

.



IV.

Donc, ce fut le seigneur qui , en ce moment critique , vint au secours de celle que tout semblait livrer à son ennemi. Ce fut lui qui doua de forces et de vigueur l'imbécillité des reins d'une femme ; et, comme par miracle , Candida se leva sur son séant , les muscles tendus et la volonté instituée. D. Luis subit la loi de cette irrésistible contrainte... Candida était sauvée. Elle lui dit : — « Avez-vous oublié , seigneur D. Luis , ce que les filles de notre pays portent à leur jarretière ? » Et , au défaut de la sienne , au fond d'une gaine cachée par la soie du bas , elle saisit rapidement un mince et brillant stylet, qu'à l'instant , cependant, elle laissa retom-

ber comme une arme inutile. — « Pensez-vous, dit-elle, qu'avec ceci on ne puisse venir à bout du plus intrépide ou du moins respectueux des amans ? » D. Luis sourit. La résistance de Candida avait un caractère de désespoir et de sincérité qu'il ne comprenait point. Il oublia, en cet étrange encombre, de poursuivre plus vaillamment ses avantages ; et dans la posture d'un serviteur fidèle, il se mit sur un carreau, aux pieds de la jeune fille, que cette résignation trompeuse rassura facilement.

Elle reprit en l'attirant contre son cœur. — « Je te l'ai dit, et que la Vierge me le pardonne ! Je te donnerai de la joie par-delà tes douleurs ; j'emparadiserai ton esprit ravi ; mais que ce jour se passe encore qui m'est une halte et un repos. Laisse-moi, cher hôte, réparer l'indignité de la maison où se rejoindront nos deux âmes !!! » Et le baisant au front : — Orgueilleux ! dit-elle, qui te crois le plus navré parce que tu as le moins de courage !

D. Luis n'écoutait pas : ce qui lui restait d'intelligence n'était plus au service d'aucun sentiment honnête. Il s'acharnait à tenter Dieu ; Dieu l'abandonna...

Et, comme il aspirait déjà la senteur pénétrante de la rose de Sâron, mystérieuse éma-

nation qu'elle épand au moment d'être cueillie, arôme exalé de sa feuille humide et développée... , elle se referma soudainement , sa tige elle-même disparut ; et tout , arbuste et fleur , ainsi qu'une abomination de la forêt enchantée, s'abîma entre les bras de D. Luis épouvanté, anéanti, vaincu.

Candida s'était enfuie. Alors, D. Luis put dire avec saint Ambroise : *Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais.*

Il avait la face contre terre , et ne paraissait devoir l'en détacher jamais.

V.

Et cependant il la relève, il marche ; ses articulations tremblent comme celles d'un spectre qui se rend à Josaphat.

C'est un duel entre le ciel et lui , un insolent défi qu'il accepte et renvoie.

Ce ne peut être celle qu'il aime qui s'échappe ainsi , ou quelque infernale puissance la lui dérobe qu'il va dompter et détruire !

Il se met à la poursuite de Candida.

Il ouvre violemment la porte qui donne issue dans l'appartement voisin , et se précipite en aveugle...

Que voulait-il ? qu'allait-il faire ? Me permettez-vous , ô seigneur ! de le raconter ?

Les volets de la chambre , dont il vient de forcer l'entrée , sont hermétiquement fermés ; D. Luis est dans l'obscurité , mais avec Candida , sans nul doute ; elle n'a pu se réfugier que là.

Il avance , laissant à sa gauche un paravent , à sa droite , un pan de la boiserie qu'il suit à tâtons... un léger soupir qui se fond à son approche , dirige plus sûrement ses pas égarés..... « Je te tiens enfin , dit D. Luis , c'est toi ! » Deux bras de femme l'entourent aussitôt , les siens enlacent un corps souple et qui cède en se cambrant... Il sent le velours d'une robe s'étouffer dans cette étreinte...

Ainsi rajustée , Candida a revêtu un charme de plus ; elle est encore une fois à vaincre.

D. Luis l'enveloppe de mille nouvelles tendresses , parcourt amoureusement chaque modulation de ce beau corps , savoure avec plénitude l'irritante volupté que développe si rapidement le contact du velours... et s'écrie , dans la muette extase de sa pensée : « Oh ! la ravissante industrie !... et , que ne me disais-tu , vierge folle et trompeuse , qu'il te fallait les ténèbres pour aimer et cette basquine pour être amante ? » On se mourait , il en finit...

Un doux et tardif reproche, — un aveu plutôt qu'une prière, — s'épancha de lèvres frémissantes et résolues, et il... reconnut la voix de la baronne.

Mais il était trop tard !

VI.

Après ce crime, qui demeura enseveli dans le plus profond mystère, et fut couvert de l'impunité que quelques hommes confondent avec l'absolution, D. Luis quitta la maison du baron pour n'y plus rentrer.

A quel concours inexplicable de circonstances devait-il de s'être ainsi heurté à une étrangère, en ce moment, à cette place, en cette disposition ? Le droit de qui avait-il usurpé ? c'est ce qu'il ne chercha point à savoir.

Une seule idée, implacable et désolante, le poursuivait, l'irritait, l'humiliait : la disparition subite de Candida !

L'amour-propre et l'amour de D. Luis se révoltaient à ce souvenir.

Candida l'aimait cependant !

Ou pourquoi ses transports jaloux ?

Mais aussi pourquoi sa froide trahison ?

Candida aux bras d'un autre homme, l'eût-elle plus outragé que Landida fuyant des siens ?

Et, dans ce cas, un autre homme, — un inconnu ! — eût-il été plus sévèrement traité que D. Luis avait été traité ?

A supposer un insolent, égaré par le vin ou tourmenté par la fièvre, et qui, sans amour partagé, sans espoir déçu, comme un soldat ivre dans une ville conquise, se fût présenté et eût menacé, comment se fût dénoué cet effroyable drame ?

Par la mort de Candida, à coup sûr, ou celle du Pandour égorgé par la jeune fille.

Ici, D. Luis fut forcé d'avouer qu'entre une telle façon d'agir et les manières de Candida à son égard, il y avait quelque différence.

Mais n'y en avait-il point aussi entre lui et un homme ivre ?

Oui.

Autant qu'il y en a entre un amant ivre et un homme ivre.

C'est-à-dire aucune.

L'ivresse fait déchoir l'amant du ciel où l'a placé l'amour de la femme, comme elle précipita Satan de celui où la bonté de Dieu l'avait assis :

L'ivresse des sens qui est toujours une, la même, et aussi condamnable, qu'elle ait pour mère l'orgueil, l'intempérance ou la luxure.

Et, toutefois, ces raisons fort bonnes dans l'ordre moral, ne l'étaient point dans l'ordre naturel.

Où, en ce qui touchait D. Luis, — dans l'intimité rapprochée où vivent deux amans.

Il est évident que, dans le progrès d'une telle intimité, un instant arrive où, de la part d'un des amans, certains refus pour l'autre peuvent être assimilés à une injure.

Il n'était pas moins évident que, pour D. Luis, cet instant était arrivé; que ce refus, il en avait été l'objet; que cette injure, il l'avait soufferte.

Ce n'était donc point en lui-même qu'était la cause du tort éprouvé.

Une injure à l'homme qu'on aime est une injustice.

Une injustice, la lésion d'un droit.

Et lui, quel droit avait-il lésé ? quel sentiment blessé ? si ce n'est la pudeur ! la pudeur d'une femme ! Pudeur ! grand mot ! admirable chose ! invalidité exotique !

VII.

D'abord, on ne *blesse* jamais la pudeur dans la véritable acception de ce mot : on la fait naître, ou, à son défaut, une répulsion qui n'a rien de commun avec elle, et à qui nous nous hâterons de restituer son véritable nom, celui d'instinct conservateur de toute chose — *notre*.

Et, en conséquence, D. Luis établit ce principe, sous forme de distinction :

« Une femme ne peut éprouver de pudeur qu'à la sollicitation de l'amant. »

C'était un pas de fait vers la vérité.

Il continua hardiment :

A quel degré d'instance doit être parvenue cette sollicitation pour engendrer la pudeur ?

La pudeur naît-elle, certaine latitude dépassée, et tout d'un coup ? ou progressivement, et à partir de quelle latitude ?

Sous l'influence et par l'ensemble de quels faits, doit être déterminée la sollicitation de l'amant ?

Triple question qu'il résolut ainsi :

Filles d'une même mère, les femmes, prises au même point de vue de leur origine, ont toutes la même pudeur, et chacune d'elles autant de pudeur que chacune autre ; comme on voit, sur le même arbre, chaque grenade porter autant de grains que les grenades ses sœurs.

Si le même acte a une différente action, à l'encontre de telle ou telle femme, c'est que le préjugé, l'éducation et l'habitude les différencie en les individualisant.

En raison de cette différence introduite par l'habit, les codes et les usages (vous remarquerez que D. Luis négligeait même la différence introduite par le climat ou le tempérament), il est impossible de préciser d'une manière quelconque, et le degré d'instance

où , parvenu , l'amant fera éclore la pudeur ; et la zone d'où elle surgira , et la minute qui la verra naître.

On peut aussi bien faire naître la pudeur en pressant la main , le pied ou le genou avec un certain accent et avec un certain geste ;

Qu'on est certain de la faire naître en allant au-delà.

Comme on est sûr pareillement d'avoir rempli un vase qui déborde.

Mais , quant à faire naître profitablement la pudeur , c'est-à-dire de telle sorte qu'on la puisse vaincre après l'avoir fait naître , il importe de la faire naître sous l'influence et par l'ensemble de certains faits , ou moyens extérieurs , complètement laissés à la disposition de l'amant , et de la combinaison desquels dépend toujours pour lui le succès ou le désastre.

On ne saurait croire tous les beaux plans , toutes les belles conduites d'affaires qui ont échoué , par le manque ou la mauvaise entente de ces faits , en apparence les plus insignifiants.

Il y a telle femme qui n'a point succombé , parce que son amant avait trop tardé à ôter la clef de la porte.

Telle autre, parce qu'il s'était trop pressé de tirer le verrou.

Telle autre, parce qu'il avait tout-à-fait oublié d'ôter la clef ou de tirer le verrou.

Et, en bonne conscience, une pauvre femme ne peut s'occuper elle-même de ces petits détails d'intérieur.

D'autres fois, c'est le portrait de la Vierge, dont un imprudent n'aura point fermé le rideau.

Ou, le portrait du mari qu'il n'a point vu, mais qu'on verra.

Écoutons, à ce propos, un homme d'une haute intelligence et d'une habileté rare, M. le vicomte de Valmont :

« ... Mais je remarquai (dit-il) qu'en face
 » d'elle (la présidente de Tourvel), était un
 » portrait du mari, et j'eus peur, je l'avoue,
 » qu'avec une femme si singulière, un seul
 » regard que le hasard dirigerait de ce côté,
 » ne détruisît en un moment l'ouvrage de tant
 » de soins. » (Lettre CXXV.)

En général, les portraits sont ce qu'il y a de plus traître.

Enfin, il s'est trouvé des femmes, dont la pudeur n'a résisté victorieusement, que protégée par l'ignorance de l'amant relativement au cours et décours de la lune.

Ou même, d'après la vieille astronomie , parce qu'il ne s'était point enquis de la révolution des heures ; — imprudence notable qui ne tend à rien moins qu'à confondre le jour avec la nuit.

Ce fut grâce à ces considérations générales, que D. Luis fit encore un pas dans l'æstueuse voie qu'il gravissait , et se trouva en possession de cette deuxième vérité :

« Les yeux sont le principal organe de la pudeur. »

Or, en cet important carrefour du plus intéressant des problèmes , les prémisses acquises et la conclusion si imminente, D. Luis voulut la tirer de sa propre cause.

Il se plaça héroïquement au centre de sa ridicule aventure.

Et, là, pressé de tous côtés par le fait personnel, présent, irrécusable ;

Il conclut que :

Sur le canapé et derrière le paravent, cette aventure n'eût point eu le déplorable dénouement qu'il maudissait, (mais dont il n'avait pas laissé de profiter ,) si le canapé eût occupé la place du paravent et le paravent celle du canapé ; ou, plus explicitement, s'il eût fait nuit dans la première pièce et jour dans la seconde.

Ainsi, en faisant abstraction des femmes qui se vendent ou sont à vendre; — qui se vendent à un débauché, *pour quelque monnoye*, ou qu'on vend à un mari, pour les avantages que le mariage assure; — pauvres créatures qui ne donnent rien, mais font un marché ou en sont l'objet; qui, flétries ou dépouillées, échangent ou sont échangées, et ne ressentiront jamais la sainte pudeur, à moins qu'un jour l'amour ne la leur révèle;

En excluant, disons-nous, ces femmes que leur malheur ou leur opprobre prive de la plus belle immunité de leur sexe, et de l'application possible de la proposition suivante, D. Luis reconnut que :

Pour celle qui aime d'amour et est aimée d'amour ;

Qui est seule avec son amant ;

Et, très près de lui; — puisque en amour rien ne finit que de très près, c'est encore M. de Valmont qui l'a écrit :

« *La pudeur* — pour cette femme — *n'est que la crainte de perdre, dans la réalité d'une défaite qu'elle pressent et désire, ce qu'elle doit, en trop, de charmes et d'appas, aux libérales imaginations de l'amant.* »

Bien des femmes, nous n'en doutons pas, se

récrieront hautement sur l'étrangeté d'une telle doctrine, mais il n'en est pas une, nous en avons la conscience, de celles qui peuvent juger par expérience, qui, tout bas et en secret, ne la trouve exacte et vraie.

Notre probité conviendra néanmoins que peu, d'entre les femmes, comprennent ou essaient même de comprendre ce qui se passe en elles, à l'état que nous avons dit.

Mais, cependant, leur dernier scrupule aboli, que disent-elles toutes ? si ce n'est cette ravissante folie :

— Qu'allez-vous penser de moi !... Vous ne m'aimerez plus !...

Et cent ajustemens semblables !

Nous adjurons, à cet égard, les souvenirs de tous les hommes.

Nous allons plus loin ; nous n'hésitons pas à faire sincèrement appel au témoignage des femmes elles-mêmes, et des plus précieuses ; des plus grandes dames, comme des moins considérables ;

Et nous leur demandons :

Si ces paroles ne sont pas en effet l'expression, la moins équivoque peut-être, d'un sentiment qu'elles croient bien caché ; charmant regret, dont leur maladroite pruderie fait

ostensiblement honneur à un ordre de repentirs des plus édifiants, sans doute, et extrêmement respectables; mais que nous nous obstinons à expliquer comme le très légitime mouvement d'une peur elle-même très légitime : — celle d'avoir moins tenu que promis.

VIII.

Pourquoi, D. Luis, si ingénieux à deviner la route des étoiles, s'égarait-il si souvent dans la sienne, et tombait-il à chaque instant dans un trou ?

Pourquoi, s'avisait-il seulement de théories, alors qu'il n'en était plus besoin ?

C'est que D. Luis, non moins que les autres hommes, était le Don Quichotte qu'ils sont tous.

C'est qu'il ne s'armait d'une salade, que lorsqu'il avait le crâne ouvert.

Il ne niait pas qu'il eût commis une sottise ; mais il se persuadait avoir fondé un système, et se disait :

« Il est toujours facile de tracer un plan de conduite, quand un fait est accompli; ce qui l'est moins, c'est d'arrêter une résolution et de l'exécuter. »

Et, lentement, mais d'un pas ferme, il reprit sa marche un instant suspendue, et se dirigea vers les collines. Il avait salué d'un éternel adieu cette Rome où il laissait tout ce qu'il aimait dans le monde.

PENSEZ-Y BIEN!

Avec l'église il est des accommodemens.

I.

LE FOND DES CHOSES.

Il est un livre que peu de gens du monde ont lu, c'est le *Dictionnaire des cas de conscience*.

C'est un livre remarquablement lucide, résumé précis d'opinions toujours sagement motivées, que chacun est libre de ne pas partager, — puisque, sur la matière il y a partage, — mais que, par la même raison, personne n'a le droit d'incriminer.

A ceux qui nous diraient « que, de son essence, la conscience est unanime et infallible;

que, sur sa règle, par conséquent, il ne peut y avoir partage; et qu'un dictionnaire pour diriger la conscience est une injure à l'humanité; »

A ceux-là, nous ne répondrons pas.

Il y a telles ignorances qu'un honnête homme doit respecter, à l'égal de l'ignorance des enfans.

Mais, — ceci admis, — que dans certaines occasions, il est permis, sans encourir l'anathème des bons esprits, de s'autoriser de qui nous avise; nous dirons que trois mois après avoir quitté Rome, D. Luis alors en Sicile, ouvrit le *Dictionnaire des cas de conscience*.

Ce fut dans la noble et exemplaire ville de Messine. Voici à quelle occasion.

D. Luis avait fait connaissance, dans cette ville, d'un moine nommé Fray-José del Hojo.

Fray-José était Espagnol, mais il habitait Messine depuis long-temps.

C'était un homme de quarante ans environ, grand, brun, vigoureux, alerte, quelque peu vouté et d'un embonpoint raisonnable pour un moine. Sa face était autant de Sicile que d'Espagne. Il tenait ordinairement ses yeux baissés, mais le jeu très expressif de sourcils, épais et noirs comme le reste de son poil, don-

nait de singuliers aspects à sa physionomie. On eût dit, lorsque ces deux formidables sourcils s'ébranlaient de concert, que des éclairs, partis des yeux, allaient illuminer le muet visage du moine; et cependant, les paupières demeuraient closes, l'œil voilé; le sourcil seul avait remué. On cherchait un regard, on rencontrait le rideau fermé de cils noirs et frisés... Il y avait des gens qui prétendaient que Fray-José voyait à travers sa paupière.

De fait, cet homme semblait pénétrer la profondeur de votre mensonge, rien qu'en vous écoutant et sans jamais vous regarder.

Aussi, confessait-il peu de monde à Messine.

Il avait accepté la place d'économiste dans un des nombreux couvens qui confinent au faubourg de Zadra; et, cette charge l'obligeant à de fréquentes sorties pour l'administration temporelle de la communauté, Fray-José remplissait ce devoir comme s'il eût usé d'un privilège. Ses excursions se convertissaient, la plupart du temps, en régals secrets et en promenades.

D. Luis était l'assidu compagnon de ces dernières.

Pendant l'une d'elles, il avait raconté à Fray-José toute sa pitoyable aventure de Rome;

et le moins, suivant son habitude, l'avait écouté sans lui répondre.

Ils suivaient alors le bord de la mer, par le chemin qui va du vieux Môle au château Saint-Sauveur; et aussitôt que D. Luis eut cessé de parler, Fray-José retombé dans son habituelle rêverie, sembla reprendre avec les flots du rivage un vieil entretien souvent interrompu mais jamais épuisé.

Ce silence obstiné de Fray-José mit D. Luis à la gêne. Il ne s'était ainsi avancé qu'à condition d'obtenir pour sa confiance quelque marque de sympathie ou de blâme. Il dit au moins d'un ton moitié railleur, moitié chagrin : « Et vous, qu'eussiez-vous fait à ma place ? »

Fray-José dit en fronçant légèrement le sourcil :

— Vous m'adressez-là, mon cher, une de ces banales questions que tout le monde fait et auxquelles personne ne répond : *ce que j'eusse fait à votre place ?* Mais, ne savez-vous pas, que deux hommes ne peuvent jamais se trouver à la même place; ou, si vous l'aimez mieux, qu'une même place n'est jamais la même pour deux hommes. A ce que je vois, vous avez des remords ?

— Je n'ai point de remords, dit D. Luis, j'ai des regrets... et des craintes.

— Que craignez-vous ?

— D'avoir ; par ma funeste méprise, élevé une barrière de plus entre Candida et moi... une barrière infranchissable !

— Mais Candida, m'avez-vous dit, ignore *cette funeste méprise*, répéta Fray-José, en pleurant ce dernier mot au diapason de son interlocuteur.

— Elle l'ignore, mais non pas moi ! reprit D. Luis, qui rompit sa gourmette, et de longtemps je ne l'oublierai ! Supposez Candida mariée, supposez le malheur que je déplore arrivé à l'époux de Candida, quel nom donnerez-vous à ce malheureux ? Il aura trahi la foi conjugale ! il aura fait pis... sa complice, dans cette trahison, sera la mère de celle qu'il trompe !... Ah ! Fray-José, il y a des noms pour tout cela ! des noms qui, mérités par un mari, sont épouvantables, mais qui, appliqués à un amant, sont plus épouvantables encore !

— Mais, en réalité, vous n'êtes pas l'amant de Candida ?

— C'est vrai... et, à ce compte, je ne le puis plus être !

Fray-José fronça de nouveau le sourcil ,
— « vous êtes un enfant ! » dit-il.

D. Luis prit un livre sous son bras , l'ouvrit
et répondit : — Voici qui va fixer mes irrésolu-
tions. »

— Le Dictionnaire des cas de conscience ?
s'écria Fray-José , sur quel inquisiteur avez-
vous marché ? « Il s'empara du livre, le ren-
ferma dédaigneusement et entraînant D. Luis
vers une maisonnette située dans leur chemin ,
et proche: — « Joli bouquin ! dit-il , j'ai mieux
que cela à vous offrir ! »

Ils entrèrent dans la maisonnette.

II.

Ils s'attablèrent.

Ils étaient attendus. Le maître du logis, respectueux et jovial hôtelier, vint les saluer, le bonnet à la main et le sourire à la bouche. Ce sourire s'adressait particulièrement à Fray-José, commensal habituel de céans. Sur un signe qu'il fit, l'hôtelier servit une délicieuse écuelle de potage aux olives, du *pesce-spada* en compote, de l'anguille du Phare au safran, des confitures, du vin de Syracuse, et aussi du vin de Malvoisie de Madère ; puis, sur un autre signe de Fray-José, il se retira inconti-

ment, laissant les deux convives à eux-mêmes et en liberté.

— Pour un homme sombre, mon jeune ami, dit Fray-José, en dépliant une fine et blanche serviette qu'il se noua sous le menton, pour un homme sombre, vous le voyez, je ne hais pas trop la chère grande et délicate. Si vous êtes donc de mes avis, nous reviendrons souvent en ces parages. Le drôle qui y demeure s'entend en cuisine mieux que pas un au monde. Sa masure fume toujours comme une marmite remplie des plus embaumans ragoûts... et, sang-dieu! seigneur, vous m'allez dire des nouvelles de celui-ci.

Là-dessus, il chargea l'assiette de D. Luis et garnit la sienne; il emplit les verres, salua D. Luis, but, mangea, but encore, excitant de la voix et de l'exemple le jeune homme à lui faire raison; si bien que le repas n'était pas encore à moitié, que D. Luis éprouvait déjà le bien-être qui dispense de la prudence à table.

Fray-José parlait beaucoup et très haut.

Le festin continua de la sorte, et de propos en rasades, de rasades en propos, buvant sec et mangeant salé, ils arrivèrent aux friandises.

Ils savourèrent les fruits parfumés du *Val del Demone*, les conserves au poivre de *Taormine*,

les gâteaux au miel de *Namari* et toutes les autres délicatesses de la Sicile.

D. Luis n'avait plus une pensée qui lui appartint.

Ses coudes étaient sur la table, sa serviette sous la table, le Dictionnaire des cas de conscience sous sa serviette.

Fray-José siffla l'hôte — « de l'eau-de-vie de France ! » cria-t-il.

— De l'eau-de-vie de France ! répéta D. Luis.

Il n'en avait jamais bu, le pauvre enfant !

On leur apporta de l'eau-de-vie.

— A votre santé, seigneur ! dit Fray-José.

— A la vôtre ! » D. Luis but. — C'est le sang de Nessus ! dit-il, c'est du feu !

— C'est le sang des Dieux, répliqua Fray-José, c'est l'icton divin, c'est l'immortalité en bouteille ! » et se tournant devers l'hôte resté béant d'admiration. — « Ça, n'as-tu point, dit-il, quelques danseuses grecques ou maltaises qui nous fassent compagnie ?

L'hôte fit signe que non. — « Des gens d'église ! murmura-t-il, mais si messieurs les Jurats en étaient instruits, ils seraient capables de venir chez moi !

— Eh bien ! quand ils y viendraient, imbécile ; et, avec eux, le bon Dieu en tête ?

— Mais je serais ruiné !

— Animal ! fit José.

— Ane ! fit D. Luis.

— Bélitre !

— Pécore !

L'hôte s'enfuit.

— Cuistre ! « superexclama le moine, — *Cogliano* ! qui s'avise de nous donner la comédie sans le divertissement !... » et, les oreilles dressées comme un faune en bonne fortune, le moine accompagna cette dernière apostrophe d'un ricanement à bout portant. Il ajouta : — Ce n'est pas que j'en sois fort pressé moi-même ; mais, quand je traite un compatriote, ma passion est de faire les choses comme il faut ; et, j'aurais souhaité, seigneur, de vous donner, après boire, le spectacle de quelques-unes de ces créatures : vraiment, il y en a de rares, et qui se démènent de la plus agréable façon. Quant à moi, je n'ai jamais aimé la danse.

— Et moi je ne l'aime plus, dit D. Luis.

— Fanfaron !

— C'est la vérité.

— Alors, qu'aimez-vous donc ?

— Ce que je ne puis avoir... *Candida* !... —

A votre santé ! » et, du coup, D. Luis donna à boire à son rabat.

— Candida ? fit Fray-José..... à la vôtre ! » et il vida son verre dans son assiette... — Candida ? cette femme qui fait l'amour à coups de stylet, et se dérobe sous l'éperon comme une cavale aragonaise ? mais, vous trouverez à Messine cent femmes plus aimables qu'elle.

M. Luis fit un soupir équivoque.

— Ne dédaignez point les Messinoises ! continua Fray-José, buvons plutôt un coup et parlons raison.

— Oui, parlons raison !

— Buvons aux Messinoises !

— ... Aux Messinoises !... Elles sont donc bien belles ?

— Merveilleusement belles !

— Et coquettes ?

— Coquettes à damner, même sous leur longue mante qui les cache de la tête aux pieds ; brunes, accortes, largement découplées, se noircissant l'œil de belladone ; telles enfin que peut les désirer un gentilhomme de votre âge ; de plus, d'une adresse extrême à ajuster un rendez-vous.

— En un mot, au fait des meilleures ruses galantes ?

— Au fait des plus divertissantes roueries !

— Et le tout malgré la jalousie des maris ?

— Le tout à cause de la jalousie des maris ! mais, rassurez-vous, si l'époux Messinois est jaloux, il ne l'est point avec les gens de notre robe... ainsi, buvons à l'époux Messinois.

— Buvons à l'époux Messinois !

— A tous les époux de Sicile !

— A tous les époux de l'univers !

— Jusques et y compris le futur époux de votre belle ! « *ingurgita* le moine qui, du choc, ébrécha ses dents contre son verre.

D. Luis brisa le sien contre la table. — Je ne bois plus, dit-il, vous me feriez dire quelque sottise ; ne parlons plus de Candida.

— Soit ! n'en parlons plus ; congédiez le passé, nettoyez votre cœur ; oubliez-la.

— Jamais !

— Eh bien, trompez-la.

— La tromper ?

— Oui, galantisez une autre femme.

— A quoi bon ? Candida ne le saurait pas ; elle n'est point en ce pays.

— Elle le saura, elle y viendra.

— Elle y viendra ? s'écria D. Luis, tout-à-fait ivre, Sang-de-Golgotha !.. et je la désespérerais à mon tour ?

— Tant qu'il vous plaira !

— Alors... je suis à vous... Faites de moi ce

que vous voudrez !.. Un grabat dans un grenier, une femme sur un grabat !.. et que la Candida en crève de dépit !

Il essaya de se lever, et trébucha. Il se cramponna à la table. — « C'est étonnant, dit-il, comme cette table vacille ! »

Fray-José avança le bras et appuyant un doigt contre la poitrine du jeune homme. — « Rasseyez-vous, » dit-il.

Ce fut comme la pointe d'une épée ardente qui recloua D. Luis sur sa chaise. Il retomba pesamment dans ses sandales. Il comprit qu'il n'avait plus la liberté d'un seul de ses mouvements; mais, en même temps, par une étrange faculté, il se sentit renaître moralement; son esprit se dégagea avec majesté des liens de l'ivresse et surgit plus lucide des fumées de l'alcool. D. Luis vit clair devant lui et autour de lui. Il plana au-dessus de lui-même et assista au spectacle de sa propre dégradation. Elle était effrayante. Ses cheveux, épars et sans reflet, pendaient comme le plumage d'un aigle blessé à mort, les pommettes de ses joues étaient apoplectiques, ses lèvres pantclantes et gonflées, les tuniques de son œil injectées de sang, toute sa personne faisait horreur !

Il jeta un cri sauvage qui éclata comme le mugissement d'un buccin de bataille.

Le moine y répondit par un farouche éclat de rire. — « Je suis content, dit-il, vous avez profané le nom de celle que vous aimez, je vous tiens quitte du reste ! » et il disparut.

D. Luis se signa, croyant fermement avoir soupé avec le diable ; puis, ayant ramassé à grand'peine le Dictionnaire des cas de conscience, sortit lui-même du bouge, traînant ses chausses du mieux qu'il put.

Mais le lendemain, lorsque, revenu à des idées de componction, il voulut consulter le pieux glossaire, il se trouva que c'était le livre de dépenses du couvent de Saint-François.

Ce qui lui prouva réellement que Fray-José était un moine.

III.

Cette certitude le remit d'aplomb.

Il avait commis le péché en société d'un individu de sa race.

Après lui, ou après eux, il y avait encore Satan.

Derechef, D. Luis ferma ses malles et les fit embarquer sur le Jésus-Marie frété pour Malaga.

Mais il oublia de s'embarquer avec elles; et, dans l'espace de deux ans, de 1828 à 1830, courant après son bagage, il visita successivement toutes les capitales de l'Europe, achevant de s'instruire par la comparaison des mœurs

des différens peuples, et négligeant toutefois de réformer les siennes.

De sorte, qu'il devint un pas trop mal habile observateur, et se chargea d'un assez gros nombre d'iniquités.

Au nombre desquelles, une des plus grosses et des plus scandaleuses, fut incontestablement celle commise en la nuit mémorable des noces du sieur Malorné.

Cette iniquité, le lecteur la connaît tout entière.

Mais, ce qu'il ne connaît pas, c'est l'heureuse influence qu'elle exerça sur l'esprit de l'homme qui avait à en répondre devant Dieu.

Égaré, mais non perverti, il fit dès lors un amer retour sur ses coupables mondanités; et, de dissolu qu'il était, devint le modèle des âmes pénitentes.

Nous n'en voulons pour preuve que les événemens passés durant notre court voyage à V..., événement dont nous avons rendu compte.

Ce qui est survenu, c'est à lui de le dire.

C'est lui qui finira cette histoire et ce livre.

IV.

En quittant V....., dit-il, je ne retournai point chez moi.

Je m'acheminai vers la Barrière du Trône et entrai dans Paris.

Je descendis le faubourg Saint-Antoine, débouchai sur la place de la Bastille et suivis la ligne des boulevarts.

C'était le soir.

Je marchais sur le trottoir de droite; et, à la manière dont plusieurs femmes traversèrent la chaussée, je m'aperçus qu'il pleuvait.

En regardant ces femmes relever coquettement, les unes sur le devant, les autres d'un côté, d'autres des deux côtés, l'ample jupon

de leurs robes , je songeai que pour ces bourgeoises , la rue était le salon , même par les temps de pluie.

Elles choisissaient les pavés , enjambaient les ruisseaux avec une grâce parfaite. Elles étaient presque toutes délicieusement chaussées , et cheminaient dans le rhombe de vent le plus favorable au développement de leur tournure.

J'en comptai une , entr'autres , dont la désinvolture et la toilette avaient particulièrement arrêté mon attention.

Elle avait un chapeau de velours noir , un schâll de cachemire blanc , une robe de soie gros bleu. Elle était petite , portait sa tête avec un mouvement très du monde , et n'avait pas une mouche de boue à son brodequin. Je ne vous parlerai de son mollet que pour vous dire qu'il me rappela un instant celui de Candida.

Comme elle se tenait devant moi , je composai une figure à cette femme.

Entre le bavolet et la passe de son chapeau , quelques anneaux de cheveux déroulés par le vent resplendissaient , de temps en temps , comme un écheveau de fils d'or. Je lui donnai un front blanc et lisse , un arceau de fins sourcils , des yeux noirs , un teint de blonde , une

bouche mignonne et appétissante... elle marchait toujours, et mon imagination avec elle... Tout à coup, elle ferma son parapluie et entra sous une vaste porte...

Je me précipitai à sa suite.

On m'arrêta, on me demanda *mon billet* ? je présentai de l'argent et reçus une carte, escaladai plusieurs escaliers et rejoignis mon inconnue, auprès de laquelle j'eus le bonheur d'être placé. Oh ! déception ! ses cheveux blonds étaient aurore, elle avait le nez long, les lèvres épaisses et la figure couverte de taches de rousseur. Avec un masque, et au bal de l'Opéra, cette femme eût pu prétendre aux plus brillans succès.

Il ne me restait plus qu'à lui demander où nous étions, et j'allais le faire, lorsque je m'aperçus que, de toutes parts, une foule de jumelles, binocles et lorgnons étaient braqués sur moi. En face de ce public, et l'objet de son bienveillant intérêt, je n'osai point parler à une femme ; je rabattis mon chapeau sur mes yeux et attachai de plus près l'agrafe de mon manteau.

Par la disposition des loges et des galeries, le lieu où je me trouvais devait être un théâtre, et cependant, par la construction de l'enceinte,

c'était tout au plus un café; je pris donc le terme moyen, et, me souvenant qu'un culte nouveau s'était installé sur le boulevard, entre les Folies-Dramatiques et le théâtre de Madame. je conclus pertinemment que j'étais chez l'abbé Chatel.

Bientôt une musique peu harmonieuse me confirma dans cette idée. On jouait l'ouverture de *Lodotska*. La marche des Tartares fut redemandée. Plusieurs dames *élégamment parées* jetèrent leurs bouquets au chef d'orchestre.

Après l'ouverture, des valets, dans la tenue *de ceux qu'au Gymnase on admire*, firent disparaître les pupitres et les instrumens, les musiciens disparurent eux-mêmes; et, à la place qu'ils avaient occupée, fut dressée une table recouverte d'un tapis vert.

Sur la table, se présentèrent deux bougies avec leurs cravates.

Et derrière la table, un monsieur sans la sienne.

Le monsieur agita une sonnette — « Bon, me dis-je, voilà le sermon qui va commencer!

En ce moment, le pied de ma voisine était sur le mien. Personne ne me regardait; je me hasardai à lui demander pourquoi ce monsieur était sans cravate.

— C'est, me répondit-elle, qu'il prétend ne pouvoir rimer quand il l'a.

— Rimer ! m'écriai-je, il prêche donc en vers ?

— Prêcher ! reprit-elle, mais où donc croyez-vous être ?

Je lui avouai confidemment qu'il était fort probable que je n'en savais rien.

— En ce cas, me dit-elle, je dois vous apprendre que vous êtes au Gymnase musical, et que vous allez assister à une séance d'improvisation du fameux monsieur... (je n'entendis point le nom). Je vois que, comme moi, vous êtes venu ici chercher un abri contre la pluie.

Je la laissai dans son erreur.

Pendant ce temps, l'improvisateur avait passé la main dans ses cheveux, avalé plusieurs boules de gomme au coquelicot, et réclamé par trois saluts l'indulgence de l'assemblée.

Et lorsque le dernier *chut* ! fut expiré, il déploya trois petits papiers et dit : — Le premier sujet proposé est : *Les filles de Milton lisant la bible à leur père aveugle*. Mais... comme l'autorité nous défend de traiter les sujets politiques... ou bibliques, ce qui revient au même, nous passerons à un autre. Le deuxième sujet est : *Eloge de Campistron*. Quant à celui-ci, il

se récuse de lui-même ; puisqu'il est notoire que Campistron n'a jamais improvisé. Il reste donc le troisième et dernier sujet qui est : *Histoire à propos de bottes* ; et c'est ce sujet que nous aurons l'honneur de traiter devant vous.

Un murmure de plaisir parcourut l'assemblée.

L'improvisateur mit la main sur son cœur, déposa sa montre sur la table et dit encore : — Le choix du sujet étant arrêté, il ne nous reste plus qu'à en spécifier le motif ; et ce sera, si vous le permettez, le récit, en vers *omnipèdes*, d'une aventure récemment arrivée dans le quartier des Champs-Élysées. Nous prions les personnes qui connaîtraient l'héroïne de ne nous point trahir auprès d'elle. Nous commençons.... Ah!... un mot encore!.... Nous prions également le public de n'applaudir qu'à la fin. Quelque flatteuse qu'elle soit, une interruption est toujours embarrassante. Elle nuit à l'élan de la pensée, et peut quelquefois en suspendre le cours... Nous commençons. Figurez-vous une femme qui, lasse de gémir des infidélités de son mari, aspire à s'en venger. Voilà la position. Nous commençons.

Et cette fois, il commença réellement.

V.

Une rivale en amour — lui dérobe, un certain jour, — ses souliers, ses brodequins, — ses pantoufles, ses patins, — par ruse ! et pour l'empêcher — de marcher — sur les pas d'un infidèle. —

Nota ! —

Le cordonnier le plus près — s'était, comme un fait exprès, — à demi-lieue établi, — entre Chaillot et Passy. — Quel ennui ! —

L'infidèle avait un groom — de seize ans, — yeux brillans ! — et ce groom, il l'avait mis, — c'est permis — mais bouffon ; — il l'avait mis de planton, — pour raison, — en face de la maison — de la femme déchaussée — et trompée. —

*Mais voilà que par le trou — de la serrure ,
tout à coup ! — vous jugez quelle surprise ! —
la femme déchaussée avise — le groom ! —*

*Appelle le groom et dit — « mon petit , — dé-
chausse-toi , — donne-moi — tes bottes , et tu
auras — en retour mon falbalas. » —*

*« Ça va ! » dit l'enfant qui rit — et , sans bruit ,
— quitte ses bottes et met — le corset ; — puis ,
la robe de madame ; — sur mon âme ! — qui
met les bottes aussi ; — c'est fini ! — l'échange
d'ailleurs se fait — au complet ; — et , pour un
jour , — quel bon tour ! — madame est groom à
son tour. —*

*Un peu gênée , c'est le mot , — mais seulement
par défaut — d'habitude , dans la peau — de sa
culotte. Quel tableau ! —*

*Car la peau de sa culotte , — qui la frotte , —
lui paraît être un feuillet — détaché — du livre
philosophique — et critique — qui , je crois ,
pour titre avait : — PEAU DE CHAGRIN et portait —
comme épigraphe , on l'assure , — le cordon de
la nature — ou , en terme médical , — le cordon
ombilical. —*

*En résultat , elle s'arme — de la cravache ;
et bientôt , — à cheval , elle part au trot ; —
puis , prend un temps de galop. —*

Elle galoppe , elle arrive. — Personne ne cris

« qui vive ? » — Dedans la salle à manger, — sans broncher, — elle pousse son cheval. — L'animal — entre au cabinet voisin. — Quel instinct ! —

Là, elle trouve son mari — ébahi, — et la même créature — qui lui vola sa chaussure. —

Elle n'en fait ni une ni deux, — fond sur eux ! — sans pitié pour son époux ! — qui demande grâce à genoux, lui balafre le visage, — c'est l'usage ; — puis frappe à coups redoublés — les beautés — sans nombre de sa rivale ! — quel scandale ! —

Enfin, du bout de son gant, — relevant — son mari — elle dit — « Mon ami, — la morale de ceci, — c'est qu'il est déraisonnable — de donner à une femme aimable — un géolier qui l'est aussi. »

VI.

Je ne dirai pas que l'improvisateur fut couvert de bravos... Il ne parlait plus, qu'on l'écoutait encore. Grâce à sa recommandation de *n'applaudir qu'à la fin*, personne n'imagina que le flot de cette poésie si pure se fût sitôt écoulé... et personne n'applaudit. Il avait cloué l'admiration sur place. De la sienne, il put jouir du silencieux enthousiasme de la salle entière. Ma voisine me dit : — Ah ! c'est superbe ! Ne trouvez-vous pas que ce monsieur laisse une goutte d'élixir après chaque vers ! Pour moi, je le mets fort au-dessus de M. de Pradel.

— Et qui donc est-il ? demandai-je.

— Un amateur qui improvise au profit des

pauvres de l'arrondissement , le célèbre monsieur...

Mais, encore une fois, je n'entendis point le nom. La musique reprenait l'ouverture de *Lodoïska*... Je m'enfuis. Au bas des escaliers, je heurtai violemment un monsieur qui fuyait aussi... il recula de trois pas, puis se jeta dans mes bras... C'était l'improvisateur... c'était M. Malorné!

VII.

Il était pâle, il me fit pitié. Nous sortimes ensemble. Il fit feu de sa canne sur le pavé.

— Concevez-vous ? dit-il, les Velches ! comme les appelait Voltaire, les buses ! les crétins ! les insolens ! rester froids ! ne pas pulvériser la charpente de l'édifice sous une triple salve d'applaudissemens !... Ah ! tenez, j'y renonce ; qu'ils en cherchent un autre ; je donne ma démission ; je rentre dans l'obscurité !

— Et vous ferez bien, lui dis-je, puisque vous n'en étiez sorti qu'à votre corps défendant.

— Eh! oui, c'est mon malheur! reprit-il, j'avais cédé au vœu général... d'un de mes amis. Mais, laissons cela. C'est une cruelle et dernière expérience que je fais de l'injustice des hommes. Ah, ça, et vous? qu'avez-vous fait depuis notre étourdissante entrevue à Londres? Savez-vous ce qu'est devenue ma femme?

— Candida?

— Sans doute. Je n'ai point deux femmes, que je sache? et, grâce à vous, je peux même dire, que c'est à peine si j'en ai une. Oh! ne vous récriez pas! je ne vous en veux pas pour cela; au contraire! Quand je dis: ma femme, c'est une manière de parler; c'est comme si je disais: mon libraire ou mon peintre, qui, Dieu merci! ne sont à moi, ni l'un ni l'autre. Mais, dans le fait, vous n'êtes pas obligé de savoir qu'en me débarrassant de ma femme, vous m'avez rendu un très grand service. Moi, voyez-vous, je suis de l'avis de Lantour-Mezerey, et je soutiens avec lui qu'en fait de vols de femmes, le plus volé n'est pas le mari.

— Je voudrais le croire.

— Vous pouvez le croire. Quant à vous le prouver, c'est facile. J'allais me marier, n'est-ce pas? (Car, entre nous, vous savez à quoi s'est

réduit mon hymen!) J'allais donc me marier... être mari, papa et le reste; tout ça dans le *laps* commun, une couple d'années, plus ou moins... Eh bien! vous survenez... vous me dites : « n'en faites rien! » Je vous écoute, et voilà comment vous devenez mon sauveur! car je ne vous le cache pas, j'ai, depuis cette époque, furieusement couronné mon existence de fleurs... — artificielles, il est vrai, mais d'un artifice auprès duquel la nature, mon cher, a la jaunisse et n'est qu'un méprisable oignon. Je me suis donné toutes les joies, tous les plaisirs, toutes les maladies, toutes les vanités... jusqu'à celle de parler en public, et vous voyez quel agrément j'en retire. Parole d'honneur, ce n'est pas encourageant. Mais, à cela près, j'ai eu de beaux succès! succès d'argent, de renom, de galanterie, d'esprit, de fashion! tous les succès! ce soir, je me fait honte, demain vous me verrez! C'est Blin qui fait mes pantalons, j'ai des gilets de verre filé, mes cigares sont de Lafleur et je ne manque pas un camp de Compiègne.

— Je vous félicite.

— Plaignez-moi! mes pantalons sont à plis et il me pousse du ventre. Le vernis de nos bottes est falsifié par mon domestique, et le

livre que j'imprime par mon éditeur. Je suis mort. Il n'y a plus moyen de vivre. J'ai envie de me faire prêtre.

Ce mot fut jeté, par M. Malorné, avec toute l'aisance et le désœuvrement d'un homme qui dit : J'ai envie d'aller me promener. Ce n'était point une épigramme; ce n'était pas même une bêtise; c'était un trou dans le cœur d'un homme, et par lequel un autre homme regarda! le mot de l'énigme que, depuis dix ans, je cherchais en vain; la clef de mon ciel, la fin de mes labeurs et de mes tourmens, la certitude dans le doute, le bonheur dans la sagesse!

Je répondis à M. Malorné: — Oui, je vous le conseille, faites-vous prêtre!

Il ne comprit pas le sens de mes paroles et dit: — Ça n'est pas si bête que vous avez l'air de le penser. D'abord, c'est possible. Il est un cas, très rare à la vérité (mais ce cas est le mien), où un homme marié dont la femme est vivante peut être promu au sacerdoce, c'est lorsque les époux physiquement séparés renoncent d'un commun accord à la vie conjugale, comme autrefois saint Paulin qui devint ensuite évêque de Nôle, et sainte Thérésie, sa femme.

— Bon, lui dis-je, et d'où savez-vous cela?

— Il n'importe. Je le sais, voilà tout. Je sais même que Joseph Gaspard de Montmorin de Saint-Hérem, en 1710 sacré évêque d'Aire, disait quelquefois la messe à sa femme retirée dans un couvent. Il eut pour coadjuteur son fils, Gilbert de Montmorin, devenu évêque de Langres en 1734. Ce que les saints ont fait, je puis bien le faire.

— C'est incontestable.

— Et j'ajouterai que, puisque l'église a bien compté parmi les siens les abbés Chaulieu, Grécourt, Laurent, Voisenon, les archevêques et évêques Harlay, Lafitteau, Jarente, les cardinaux Dubois, Rohan, Tencin, et tant d'autres de la même robe, je ne vois pas pourquoi elle ne voudrait point de moi.

— Ni moi non plus.

— A moi seul je me sens capable d'en faire autant qu'eux tous. Ils n'étaient pas mariés, je le confesse; mais je viens de vous prouver qu'ils auraient pu l'être. Et s'ils ne l'étaient pas, c'est qu'en fait de femmes, ils aimaient avant tout les femmes des autres. En cela encore, je me flatte de marcher leur égal; et si manifestement qu'il n'y a pas huit jours, j'ai tué la mienne. Vous voyez devant vous le meurtrier de Candida.

Si cet homme avait résolu de deviner où était sa femme, à mon trouble, il dut l'apprendre. Depuis dix jours, en effet, Candida était chez moi... Mais, comment l'aurait-il su ? Et cependant, je tressaillis comme une bête fauve traquée dans son hallier. Il s'en aperçut. Il reprit du ton le plus débonnaire :

— Remettez-vous, et faites-moi l'honneur de croire que... *si elle y est*, je ne suis pas assez sot pour l'aller reprendre. Chacun son goût. Le mien est de me faire ermite; et c'est ce dont je viens d'instruire le public parisien, après l'avoir toutefois dûment informé du décès de ma femme. Ceci, au surplus, vous en convaincra plus amplement; et il me remit un journal qu'il avait tiré de sa poche — lisez ! c'est imprimé en petite gaillarde, et ça me coûte un franc cinquante la ligne, le prix d'insertion au *l'onstitutionnel*. J'ai choisi ce journal comme le plus agréablement situé pour la reproduction des nouvelles nécrologiques.

Je m'approchai d'une lanterne de boutique, je lus :

- On nous mande de Rome, par la voie de
- l'ambassade, que madame Thérèse-Catherine
- Candida Belgrave, descendante des barons
- de F...es, et épouse de M. Malorné, vient de

» mourir , en cette ville , d'une maladie de poi-
 » trine , à l'âge de vingt-sept ans. Les princi-
 » pales familles françaises , anglaises et espa-
 » gnoles résidant à Rome , ont pris le deuil à
 » cette occasion. Il sera de sept jours. Il est de
 » ratine violette pour les hommes et de batiste
 » écrue pour les femmes. » Et plus bas : « Il
 » paraît que , quelques heures après avoir reçu
 » cette funeste nouvelle , M. Malorné qui ha-
 » bite Paris , a tout à coup disparu de son do-
 » micile. On ne sait ce qu'il est devenu. » Et
 plus bas : « Un de nos correspondans du départe-
 » ment de l'Orne , nous écrit à l'instant même
 » d'Alençon , que M. Malorné s'est retiré au
 » séminaire de Seez , où il a commencé ses étu-
 » des ecclésiastiques. Son intention est d'entrer
 » dans les ordres. »

— Mais pourquoi , lui dis-je , étant à Seez , avez-vous improvisé à Paris ?

— Pour savoir si j'irais à Seez. J'improvisais sous un faux nom.

— Et qu'avez-vous décidé ?

— J'irai.

— Enfin , pourquoi avez-vous tué votre femme ?

— Par goût , par décence , par mesure de précaution , dans son intérêt et dans le mien ;

enfin, pour que , moi disparu du monde , elle n'y donnât pas le scandale d'une vie trop évaporée. Je n'ai pas eu d'autre raison.

— Alors , je vous estime.

— M. Malorné prit congé de moi pour entrer au café de Paris , et s'y nourrir de toutes les salades que M. de Saint-C...q ne mange plus au café Anglais.

VIII

Pour moi, je repris le chemin de ma demeure.

Et tout en y courant je m'écriai : — « Oui, sois ermite, abbé, vicairé, cardinal ou pape, tu seras ce que tu dois être ! mais sois béni d'abord, toi, qui me faisant un droit de mon amour, me l'as rendu possible ! S'il n'y avait que de bons prêtres, d'honnêtes ecclésiastiques, de vertueux prélats, que serait-il besoin pour eux du célibat ? Le célibat, pour le prêtre ; c'est, dans l'église, la garde armée qui défend de la peste. La peste, c'est le scandale. Le scandale, c'est l'avilissement. Et comment le scandale ne tomberait-il pas sur l'église, et l'avi-

lissement sur le prêtre , ou — l'adultère sur le prêtre marié, — si le prêtre que tu vas être , était marié , mais , dès cette heure , tu as cessé de l'être !

• Que tous donc , soient célibataires , plutôt qu'un seul , avili !

• Et nous , soyons , entre les mains de Dieu , ce qu'il a voulu nous faire : toi , la raison vivante de cette loi que je maudissais et que j'aime , moi son interprète , et Candida son sanctuaire ! •

C'est ainsi que je glorifiais Dieu , et ce fut ainsi qu'il me rendit la paix de moi-même.

Une heure après , j'avais rejoint Candida.

A ma vue , ses yeux s'emplirent de toutes les larmes qu'ils avaient dévorées en mon absence ; elle attendait encore , mais n'espérait plus...

Je renonce à vous dire sa joie et la mienne , ses cris , mes transports , la nuit qui suivit et où il y eut pour nous autant de ravissements qu'il y a d'étoiles au firmament !...

Ceci est le corps !.. ceci est le sang !..

Ce que je vous souhaite..... etc...



TABLE.

Madame Isabelle.	3
A quoi servent les oncles.	135
Du célibat ecclésiastique.	177
M. Malorné.. . . .	197
L'Éditeur.	223
D. Luis.	233
Le Baron.	279
Candida.	319
Pensez-y bien !	349

66676607

